



REVUE DE PRESSE

Sébastien Lifshitz



Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2018

INTERNATIONAL

Locarno 2019: le sacre de Pedro Costa



Vitalina Varela et Pedro Costa lors de la remise des prix du Festival de Locarno.

La 72^e édition du festival suisse, la première sous la direction artistique de Lili Hinstin, s'est achevée le week-end dernier avec le succès prévisible, tant il faisait figure de favori, du cinéaste portugais Pedro Costa et de son film *Vitalina Varela*, couronné du Léopard d'or. Il avait déjà été récompensé en 2014 du Léopard de la meilleure réalisation pour *Cavalo dinheiro*. Sa comédienne, Vitalina Varela (qui prête son nom au film), a reçu, elle, le prix d'interprétation féminine. Le prix spécial du jury est allé à *Pa-Go* (*Height of the Wave*) de Park Jung-bum (Corée du Sud). Les autres prix du concours international ont été remis à des coproductions françaises. Ainsi, celui de la mise en scène (France, Corée du Sud) a récompensé Damien Manivel pour *Les enfants d'Isadora* et le Léopard de la meilleure interprétation masculine Regis Myrupu pour *A Fevre* de Maya Da-Rin (Brésil, France, Allemagne). *The Science of Fictions* de Yosep Anggi Noen (Indonésie, Malaisie, France) et *Maternal* de Maura Delpero (Italie, Argentine) ont reçu une mention spéciale ex aequo. Enfin, le prix du public Piazza Grande a été obtenu par une production française, *Camille* de Boris Lojkine, portée par Unité de Production (Bruno Nahon et Caroline Nataf). Enfin, le documentaire *Adolescentes* de Sébastien Lifshitz repart avec le prix Zonta de la critique. ❖

F.-P. P.-L.

+ www.lefilmfrancais.com
Le palmarès intégral.

Telerama.fr - 29 août 2019

“Adolescentes”, de Sébastien Lifshitz, primé à Locarno : retour d’émotions



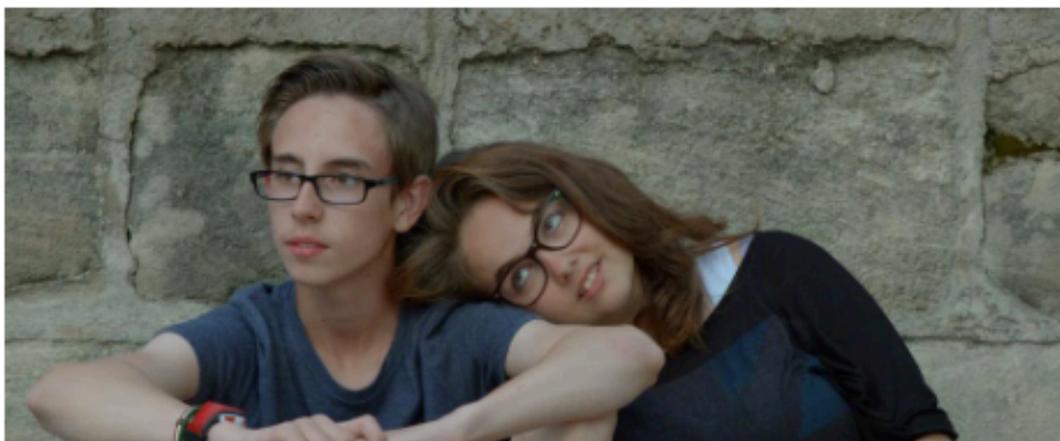
François Ekchajzer Publié le 29/08/2019. Mis à jour le 29/08/2019 à 10h12.



Deux jeunes filles, filmées de 15 à 18 ans. Leurs émotions, leur complicité, leurs différences qui peu à peu apparaissent et font glisser la chronique légère vers le documentaire politique. Nous avons parlé du projet à son commencement, en 2015. Le beau film de Sébastien Lifshitz a été diffusé en première mondiale à Locarno. Avec succès.

Durant la projection d'*Adolescentes*, distingué le 17 août à Locarno par le prix Zonta de la Semaine de la critique au festival de Locarno, Sébastien Lifshitz est demeuré debout, adossé à un mur, se réservant la possibilité de filer à l'anglaise si l'épreuve s'avérait douloureuse. « *Je quitte toujours la salle quand passe un de mes films*, confie le cinéaste. *Mais ayant travaillé sept ans sur celui-ci, j'avais besoin de voir si ce que j'avais imaginé lors du montage, qui a été très long, se vérifiait ou non.* » Les rires du public, comme ses moments de concentration, l'ont rassuré au-delà de ses espérances ; et c'est avec confiance qu'il attend désormais la sortie, en avril 2020, de ce documentaire qui accompagne sur cinq années la vie d'Anaïs et Emma, deux amies de Brive-la-Gaillarde filmées de 13 à 18 ans. De l'âge où l'on n'est déjà plus une enfant à celui où l'on n'est pas encore tout à fait une adulte.

Ce projet au long cours (suivi, dans le cadre de cette chronique, en septembre 2015, puis en septembre 2018) a engendré un film tendre et douloureux, que les Parisiens pourront découvrir en avant-première le 4 octobre au Centre Pompidou. Il sera projeté en ouverture d'une rétrospective Sébastien Lifshitz qui, assorti d'une vaste exposition photographique (*L'Inventaire infini*), compte parmi les rendez-vous culturels très attendus de cette rentrée.



Attendu, *Adolescentes* l'était aussi pour moi, qui n'en avais vu aucun plan et qui l'imaginai seulement à travers ce qu'avait pu m'en confier son auteur. Guidé par le désir de filmer la transformation de ces jeunes filles d'aujourd'hui, Sébastien Lifshitz ne savait pas lui-même où le mènerait cette entreprise aventureuse. « *J'ai fantasmé le film, explique-t-il. Et puis j'ai découvert ce que c'était que de tourner au quotidien avec des ados, leur famille, leurs amis. C'a été pour moi un apprentissage. Les Invisibles* [qui l'a fait connaître, en 2012] reposait sur un dispositif de réalisation très différent – le film consistait essentiellement en une série d'entretiens face caméra. Cette fois, il s'agissait de scènes de la vie quotidienne. En les tournant, j'étais effrayé à l'idée de bouger la caméra, de rompre la concentration, de casser la situation. Jusqu'à ce que je me rende compte qu'Anaïs, Emma et leurs familles s'étaient habituées à nous et que ce qui se jouait entre elles était plus fort que le dispositif. Que nous ne les dérangions pas. » *Adolescentes* témoigne de cette prise de conscience progressive, jusque dans l'évolution de sa mise en scène et la proximité croissante qu'elle établit avec ses deux protagonistes, contribuant à la force du film.

Une chronique plus poignante et plus âpre que le laissait envisager le projet initial, dans laquelle se manifeste le poids des déterminismes sociaux – Anaïs et Emma appartiennent à des milieux fort différents, conditionnant pour beaucoup ce qu'elles sont et traversent au cours de ces cinq ans. On y mesure aussi la part de liberté accordée à chacune, permettant à l'une d'opposer une énergie farouche à ce que le destin semble lui réserver, quand l'autre flotte dans l'existence et s'interroge vainement sur ses aspirations.



« *Anaïs et Emma ont vu le film ensemble. Tina Baz [monteuse du film] et moi les avons laissées seules dans la petite salle de projection d'Agat Films [société de production d'Adolescentes]. Il ne fallait pas qu'elles se sentent observées. Et puis, à un moment, ça n'était plus possible pour nous de demeurer à l'extérieur, et nous nous sommes faufilés dans la salle sans qu'elles s'en aperçoivent. Certaines scènes les faisaient éclater de rire. Devant d'autres, intimes ou douloureuses, on les sentait très concentrées. »*

Adolescentes est de ces films qui cueillent le spectateur en suscitant une émotion qu'il ne voit pas venir, charmé par la légèreté apparente d'une chronique dans laquelle les moments de grâce ne manquent pas. Une œuvre aérienne, peu à peu rattrapée par la dureté du monde et, finalement, plus politique qu'on ne l'imaginait.

À voir : *Adolescentes*, de Sébastien Lifshitz, avant-première le 4 octobre au [Centre Pompidou](#), Place Georges-Pompidou, 75004 Paris.

CULTURE

Sébastien Lifshitz, fragments d'image

Propos recueillis par Romain Burrel

Le Centre Pompidou accueille une grande rétrospective consacrée à l'œuvre de Sébastien Lifshitz. TÊTU a demandé au cinéaste, qui n'a eu de cesse de filmer les vies et les corps LGBT+, de revenir sur cinq images marquantes de son travail.



1 • PRESQUE RIEN (2000)

"Filmer le désir et l'amour, c'est galvanisant. Un mélange de douceur et de violence. Les acteurs jouent avec leurs limites et se mettent parfois en danger dans de telles situations. Durant le tournage de *Presque rien*, je disais à Stéphane Rideau et Jérémie Elkaim qu'il ne suffisait pas de jouer l'amitié virile pour incarner le trouble ou le désir, qu'il fallait aller chercher une émotion qui pourrait se lire dans tout leur corps, dans leur regard. Le film raconte une « première fois ». Il fallait que Jérémie puisse exprimer ce désir puissant de la découverte sexuelle. Tous les deux ont été extrêmement généreux et n'ont jamais reculé devant les scènes d'amour du film."

L'inventaire infini, Sébastien Lifshitz, du 4 octobre au 11 novembre, au Centre Pompidou, à Paris.



2 • WILD SIDE (2004)

"*Wild Side* est un film qui est arrivé trop tôt. Le public n'était pas encore prêt début 2000 à voir une histoire centrée sur un personnage trans, d'autant plus s'il s'agissait d'une vraie femme trans comme actrice principale. Stéphanie Michelini a été extraordinaire pendant le tournage ; j'ai eu un immense plaisir à la filmer. Le corps des personnes trans me fascine, car il porte une histoire forte, depuis leur origine jusqu'à leur reconstruction. Parfois, il peut aussi mélanger les identités. Le film a été produit par Gilles Sandoz, qui sortait du succès d'*Être et Avoir*. Il avait la confiance des chaînes, sans quoi le film aurait été difficile à monter, je pense. Imaginez : un trio amoureux composé d'une trans prostituée, d'un émigré clandestin russe et d'un jeune gigolo maghrébin allant dans le nord de la France assister au décès de la mère de Stéphanie, le tout avec un casting d'inconnus. C'était mission impossible !"



3 • LES INVISIBLES (2012)

"Il y a dans *Les invisibles* une histoire collective, mais elle apparaît, dans le fond, assez diverse et complexe. On ne peut pas vraiment parler de destin collectif ; chaque vie semble avoir suivi sa propre voie, trouvé ses propres solutions. Ce qui les relie, c'est bien évidemment l'homosexualité et la confrontation qu'elle a impliquée pour tous, par rapport à la morale des différentes époques évoquées. Le parcours et les réponses de chacun sont si différents. La tragédie ou la solitude n'étaient pas forcément le seul sort réservé à tous les homosexuels."



4 • BAMBI (2013)

"*Bambi* est une femme exceptionnelle. L'intelligence et le courage de cette femme sont incroyables et je ne parle pas seulement de la question de la transidentité. Elle a su réinventer sa vie d'origine, son parcours professionnel, affronter le regard public sans jamais plier, vivre l'amour sous différentes formes sans que rien ne l'arrête jamais. Elle a constamment suivi son désir, avec un sens de la liberté non négociable. C'est un esprit libre. Elle est un exemple pour toutes et tous, tout simplement."



5 • MAUVAIS GENRE (2016)

"Le queer est aujourd'hui à la mode, mais ce n'est pas un phénomène nouveau. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'il a toujours existé, notamment à travers des personnages travestis ou hermaphrodites que l'on retrouve dans la mythologie, dans des peintures ou des sculptures... Avec l'apparition de la photographie au XIX^e siècle, on peut documenter de façon plus précise toutes les différentes pratiques du travestissement et ne pas les limiter au seul monde du cabaret. C'est cela qui m'a passionné à travers la collection de photographies que j'ai constituée et que j'ai montrée à Arles en 2016 ainsi que dans le livre *Mauvais Genre*. La culture queer est vaste et ancienne."

TÊTU

BALL ROOM – Automne 2019

oct.



CINÉMA

Bambi, 1972
© JOHN FITZGERALD

BAMBI

SÉBASTIEN LIFSHITZ,
RÉTROSPECTIVE ET EXPOSITION

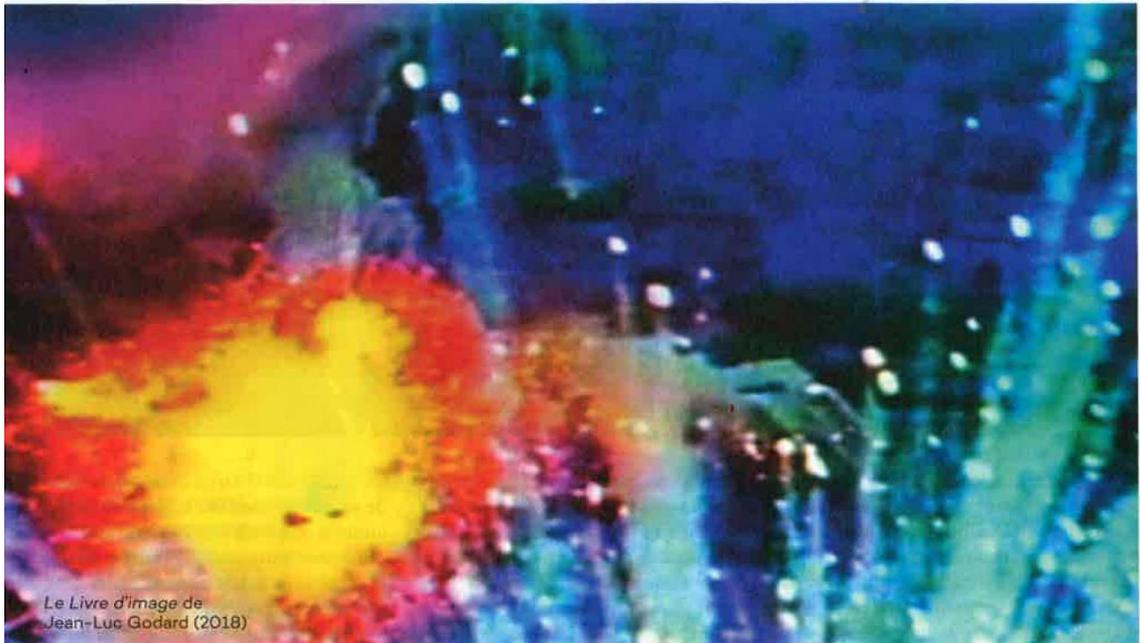
DU 04 OCTOBRE AU 11 NOVEMBRE 2019 /
CENTRE POMPIDOU, PARIS

Dans le cadre de la rétrospective Sébastien Lifshitz, le Centre Pompidou présente un de ses films les plus troublants, *Bambi* (2013), consacré à l'artiste de cabaret trans Marie-Pierre Pruvot, née Jean-Pierre, avant-guerre, dans une famille d'expatriés de l'Algérie française, fascinée par le spectacle du *Carrousel de Paris* en tournée et qui, à l'âge de (dé)raison, décide de rejoindre la ville lumière pour intégrer cette troupe et celle des transformistes de *Madame Arthur*. Elle s'y lie d'amitié avec deux figures marquantes des années 50 et 60, Capucine et Coccinelle — une des premières personnalités à avoir effectué une vaginoplastie à la clinique du Parc de Casablanca. Le film de Lifshitz s'inspire des livres de Bambi pour tracer le portrait d'un personnage singulier. Face caméra, Bambi se révèle nuement et s'exprime dans un français châtié — après la fin de sa carrière artistique, elle reprend ses études, réussit le concours du CAPES et se reconvertisse dans l'enseignement secondaire. Par petites touches, au moyen de *flashbacks* alimentés par des archives en 8 mm couleur et des scopitones avec la vedette au mieux de sa forme, le cinéaste réalise un documentaire fin et sensible. **n.v.**

Cinéma

JEAN-LUC GODARD et son *Livre d'image*, **SÉBASTIEN LIFSHITZ** et ses portraits sensibles, les films underground et pleins de fantaisie de **MARIE LOSIER**, les explorations temporelles de **RICHARD LINKLATER**.
Un festin d'images au Festival d'Automne.

ÉTATS DU CINÉMA



Jean-Luc Godard, le cinéma total

Le Théâtre Nanterre-Amandiers a proposé à Jean-Luc Godard de présenter *Le Livre d'image*, montré à Cannes en 2018 mais jamais sorti en salle. Il a accepté. Un chef-d'œuvre à voir et à expérimenter comme une installation. D'autres films du cinéaste, et de collaborateurs proches, se déploieront dans toute l'architecture du théâtre.

JEAN-LUC GODARD L'AVAIT DÉCLARÉ LORS DE LA PRÉSENTATION DU FILM À CANNES EN 2018 : il ne souhaitait pas que *Le Livre d'image*, film somptueux

(sans doute le plus beau vu à Cannes cette année-là), sorte en salle. Soit, finalement, montré comme s'il s'agissait d'un film de cinéma. Son idée était plutôt que ce "livre" circule dans les réseaux de l'art, qu'il devienne une installation.

La proposition du directeur du Théâtre Nanterre-Amandiers, Philippe Quesne, ne pouvait que plaire au cinéaste franco-suisse. L'idée étant d'investir les espaces du théâtre, d'y présenter *Le Livre d'image* dans les conditions idéales, accompagné par d'autres films du cinéaste (*Notre musique*, *Eloge de l'amour*, etc.) et de proches collaborateurs (Anne-Marie Miéville et Fabrice Arago) le temps d'un exceptionnel parcours.

Mais rappelons avant toute chose ce qu'est *Le Livre d'image* : un film en cinq chapitres, composé – à l'instar d'*Histoire(s) du cinéma* – d'images de natures différentes

(format, vitesse, noir et blanc ou couleur, etc.) tirées de films, de cinéma (fictions et documentaires, archives historiques) ou d'art, préexistants. Godard les surimpressionne, les adjoint, joue avec leur grain, leur qualité plus ou moins bonne. Et fait de même sur le son (où il superpose là encore voix, bruitages, musiques), un travail sur une forme de profondeur de champ (même si le terme est traditionnellement lié à l'image – une grande profondeur de champ permettant de rendre nets tous les éléments de l'image, qu'ils soient proches ou éloignés). Cette "profondeur de son" mouvante, il faut bien le dire, était impossible à percevoir – à moins de posséder, et encore, un matériel télévisuel très perfectionné – quand *Le Livre d'image* fut diffusé sur Arte l'hiver dernier. C'est dire si la présentation de ce chef-d'œuvre dans des conditions optimales sera l'un des événements majeurs du Festival d'Automne.

De quoi parle-t-il, cet étrange objet filmique ? Il s'exprime principalement par la voix "de la guerre, de la loi, de l'autre, de l'ailleurs, du couple, de l'impossible innocence, du langage, de l'amour". Et, pourrions-nous ajouter, comme tous les films de Godard, du cinéma lui-même, où en tout cas de sa forme la plus avancée, sans doute jamais égalée, celle que le cinéaste présente ici et maintenant sous nos yeux.

Si *Histoire(s) du cinéma* contait le XX^e siècle, *Le Livre d'image*, avec des moyens à la pointe de la technologie actuelle, regarde ce que, du XX^e, il reste dans ce début du XXI^e siècle. En somme, c'est aussi de lui, de sa voix sépulcrale qui épouse le film, qu'il nous parle, d'un artiste qui a vécu principalement au siècle qui nous précède (il est né en 1930) mais qui survit dans l'actuel et continue de le regarder. Une fois de plus, en cela fidèle à ce qu'il a toujours dit, écrit ou filmé, Godard continue d'utiliser le cinéma comme un moyen de penser. **Jean-Baptiste Morain**

Le Théâtre Nanterre-Amandiers ouvre "Le Livre d'image" de Jean-Luc Godard, conception et réalisation Jean-Luc Godard, du 4 au 20 octobre au Théâtre Nanterre-Amandiers, tél. 01.46.14.70.00, nanterre-amandiers.com

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

Richard Linklater, le temps à l'œuvre

Depuis trente ans, le cinéaste américain a bâti une œuvre à la fois populaire et expérimentale. Pour la première fois en France, on pourra revoir tous ses films au Centre Pompidou.

NE PAS EN FINIR. NE PAS PARTIR. CONTINUER ENCORE UN PEU. PROLONGER LE PLAISIR. Un petit dernier, pour l'amitié... Cette sensation de fin de soirée qui s'allonge indéfiniment, lorsque les discussions vont bon train et que l'ivresse tient tout autant aux substances absorbées qu'aux paroles échangées, peu de cinéastes l'ont aussi bien retranscrite que Richard Linklater. En trente ans de carrière, et une vingtaine de longs métrages (une productivité exceptionnelle dans l'industrie américaine contemporaine),



Boyhood de Richard Linklater (2014)

Boyhood Inc and IFC Productions

il n'a cessé de traquer, dans toutes les situations possibles, même (et surtout) les plus étranges, ce vertige du temps qui passe – ou qui soudain refuse de passer.

Le temps qui s'écoule, Linklater l'a filmé le plus littéralement du monde, d'abord dans sa fameuse (et provisoire) trilogie *Before Sunrise* (1995), *Before Sunset* (2004) et *Before Midnight* (2013), où il retrouve tous les neuf ans le même couple (joué par Ethan Hawke et Julie Delpy) à différentes étapes de leur vie sentimentale. Mais aussi, et de façon plus belle encore, dans *Boyhood*, tourné douze années durant, à échéances régulières, avec un enfant que l'on voit devenir adolescent puis adulte – comme si la série des Antoine Doinel de Truffaut-Léaud ne formait qu'un seul et même long métrage. Rien d'extraordinaire n'y advient – comme d'ailleurs dans la plupart des films de Linklater –, mais l'attention aux détails les plus infimes en fait bien plus que de simples et banals témoignages sur le vieillissement : une épiphanie constante.

Dans *Slacker*, son deuxième long métrage en 1991, le cinéaste texan (et texan jusqu'au bout des santiags) se contentait déjà de filmer des conversations entre glandeurs (*slackers* en anglais) dans les rues d'Austin – la ville depuis laquelle il pilote toujours son studio de production indépendant –, et c'était l'infini qu'il touchait du doigt : une façon de dire le tout par le presque rien. Le film dure →



Lucy Gerhart

L'Oiseau de la nuit
de Marie Losier (2016)

John Fitzgerald

Bambi de Sébastien
Lifshitz (2013)

cent minutes, parce qu'il faut bien à un moment laisser les gens repartir chez eux, mais cent fois plus aurait été tout aussi justifié. Un principe repris dans *Dazed and Confused* (1993) et sa fausse suite, mais vrai chef-d'œuvre, *Everybody Wants Some!* (2016), où Linklater se focalise sur la stase suivant la fin du lycée ou précédant le début de la fac, pour tester l'élasticité du temps, aux côtés d'une poignée de branleurs hédonistes qui n'ont rien d'autre à faire que d'être.

Pour finir, nous ne saurons trop conseiller, dans la rétrospective du Centre Pompidou, les psychédélics *Waking Life* (2001) et *A Scanner Darkly* (2006), les naturalistes (au sens zolien du terme) *The Newton Boys* (1996) et *Bernie* (2012), ou encore les buissonniers *School of Rock* (2003) et *Last Flag Flying* (2017), pour saisir la versatilité de ce grand moderne américain, évoluant entre nappes de passé, pointes de présent et flashes de futur. **Jacky Goldberg**

Rétrospective Richard Linklater, du 22 novembre au 6 janvier au Centre Pompidou, Paris IV^e, tél. 01.44.78.12.33, centrepompidou.fr

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

Marie Losier, portraits de fantaisie

La réalisatrice aborde avec jubilation et imagination les portraits d'artistes qu'elle signe. La rétrospective de son œuvre s'accompagnera des films qui l'ont influencée ainsi que de rencontres avec ces artistes.

TOUT À FAIT ÉLOIGNÉ DE L'ENNUEUSE SYNTHÈSE BIOGRAPHIQUE, LE TALENT DE PORTRAITISTE DE MARIE LOSIER se déploie quant à lui du côté de l'expérimentation foutraque, du rêve et du bricolage.

Après des études aux Beaux-Arts de New York, la réalisatrice française tourne ses premiers courts métrages en 16 mm dans le milieu interlope de la capitale américaine. Elle dresse le portrait d'artistes d'avant-garde comme Richard Foreman, Jonas Mekas, Jackie Raynal, Guy Maddin, les frères Kuchar, réalisateurs jumeaux de l'underground des années 1950, mais aussi de musiciens : Tony Conrad, Peaches (son prochain film s'intitule *Peaches Goes Bananas*), Alan Vega du groupe Suicide et Genesis P-Orridge. C'est de ce dernier portrait que naîtra son premier film distribué en salle : *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* (2011). Suivra sept ans plus tard *Cassandra, the Exotico!* (2018), sorte de version queer et drolatique du *Wrestler* de Darren Aronofsky. Son esthétique underground et fauchée se double d'un humour mordant et d'une vision du cinéma comme d'un jouet qu'une sale gosse triturerait à la manière d'un George Méliès 2.0. **Bruno Deruisseau**

Confettis atomiques I, rétrospective Marie Losier, du 5 au 23 novembre au Jeu de Paume, Paris I^{er}, tél. 01.47.03.12.50, jeudepaume.org

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

Sébastien Lifshitz, le regardeur

Une réflexion sur l'identité et l'amour irrigue toute la filmographie du réalisateur. On pourra le vérifier avec une rétrospective de ses films et une exposition de photographies vernaculaires que l'artiste collectionne depuis l'enfance.

"IL FAUT QUE JE L'AIME" : DANS LE TITRE DU PREMIER COURT MÉTRAGE DE SÉBASTIEN LIFSHITZ, sorti en 1994, se trouve déjà ce qui fera le cœur de son œuvre, à savoir l'amour. Par le prisme amoureux,

Cinéma

le réalisateur passé par l'École du Louvre se questionne sur l'identité, sexuelle et sociale, mais aussi sur le deuil, les interrogations existentielles et les traumas que ses personnages rencontrent aux différents âges de la vie : des teens d'*Adolescentes*, son nouveau film documentaire dans lequel le cinéaste a suivi deux jeunes filles pendant cinq années, ou de *Plein Sud* (2009) aux octogénaires resplendissants des *Invisibles* (2012) et des *Vies de Thérèse* (2016).

Mi-fictionnelle, mi-documentaire (il a tourné six films de fiction de 1994 à 2009, avant de se consacrer exclusivement au documentaire), son œuvre saisit des corps baignés de sensualité et de sensibilité. Regards, caresses et "je t'aime" jalonnent ses premiers films. Après *Les Corps ouverts* (1998), un moyen métrage qui obtient le prix Jean Vigo, et *Les Terres froides* (1999), un téléfilm pour Arté, il réalise le sublime *Presque rien*, qui raconte la dépression d'un jeune homme (Jérémie Elkaïm, révélation du film) en la faisant résonner avec l'idylle d'été qu'il a eue avec un jeune garçon rencontré sur la plage quelques mois plus tôt.

Chez Lifshitz, le vague à l'âme se conjugue souvent avec une remise en cause du genre et de ses carcans. Suivent *Wild Side* (2004) et *Plein Sud* (2009),

avec Léa Seydoux, films de marginaux et d'évasion. *Plein Sud* est la dernière fiction du réalisateur, qui poursuit depuis le geste de portraitiste commencé avec Claire Denis dans *La Vagabonde* (1995) et *La Traversée* (2001), un road movie documentaire dans lequel il suit son ami et coscénariste Stéphane Bouquet partant à la recherche de son père pendant quatre semaines aux Etats-Unis.

Son œuvre devient alors plus directement engagée pour la lutte contre l'homophobie et la transphobie. *Les Invisibles* (2012), film dans lequel il questionne des homosexuel.le.s né.e.s dans l'entre-deux-guerres, le couronne d'un César du meilleur documentaire, avant que *Bambi* (2013), film centré sur Marie-Pierre, l'une des premières transgenres françaises, ne remporte le Teddy Award de Berlin et *Les Vies de Thérèse* (2016), la Queer Palm de Cannes. Cette trilogie militante LGBTQ+ se referme avec *Adolescentes*, film qui devrait donc sortir cet automne. **Bruno Deruisseau**

Images perdues, images trouvées, rétrospective et exposition Sébastien Lifshitz, du 4 octobre au 11 novembre au Centre Pompidou, Paris IV^e, tél. 01.44.78.12.33, centrepompidou.fr

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

LA COLLINE THÉÂTRE NATIONAL
AUTOMNE 2019

DATA MOSSOUL création
 Joséphine Serre 18 septembre – 12 octobre

L'ANIMAL IMAGINAIRE création
 Valère Novarina 20 septembre – 13 octobre

POINTS DE NON-RETOUR
 [QUAIS DE SEINE]
 Alexandra Badea 7 novembre – 1^{er} décembre

MORT PRÉMATURÉE D'UN CHANTEUR création
POPULAIRE DANS LA FORCE DE L'ÂGE
 Arthur H – Wajdi Mouawad 13 novembre – 29 décembre

FABLE POUR UN ADIEU création jeune public
 Emma Dante 11 – 22 décembre

Le Monde | Télérama | TRANSFUCE | arte |

www.colline.fr
 151, rue Malte-Brun, Paris 14^e
 métro Gambetta

Festival d'Automne 2019



Théâtre, danse, performance, cinéma, musique et arts plastiques du 10 septembre au 31 décembre

Pour sa 48^e édition, le Festival d'Automne invite une nouvelle fois les publics à assister à un panorama original et sans égal de spectacles où se rassemblent et s'accordent merveilleusement théâtre (Vincent Thomasset, Jonathan Capdevielle, Émilie Rousset...) danse (Boris Charmatz, La Ribot, Steven Cohen, Gisèle Vienne, Jérôme Bel, William Forsythe, Marcelo Evelin, Latifa Laâbissi...), performances (Craig Shepard, Jeanne Balibar, Fanny de Chaillé, Myriam Gourfink...), cinéma (Sébastien Lifshitz, Richard Linklater...), musique et arts plastiques (Anna Boghiguian, Christodoulos Panayiotou. 58 lieux parisiens et franciliens partenaires accueillent cette année du 10 septembre au 31 décembre une centaine d'artistes venus d'Europe (Chypre, Italie, Allemagne, Belgique, Portugal, Danemark, Grande-Bretagne...), mais aussi d'Égypte, de Corée, de Taïwan, de Chine, d'Australie, du Brésil, d'Afrique du Sud, du Canada, de la République Démocratique du Congo... Trois grands portraits enrichissent cette manifestation à nulle autre pareille : Merce Cunningham, lumineux et magistral danseur et chorégraphe américain, dont le Festival célèbre le centenaire de sa naissance. Pour sa première édition en 1972, il accueillait un *event*, inaugurant une longue histoire commune – jusqu'en 2009 et *Nearly 90*, dernière pièce du chorégraphe ; La Ribot, figure majeure de la danse plasticienne, a développé une œuvre en rhizome qui doit sa radicalité à sa façon de prendre l'art à sa racine, là où le corps et l'idée s'éprouvent en toute liberté ; Claude Vivier : second chapitre, ce compositeur atypique, animé intimement par la musique et épris de poésie, prône l'œuvre d'art comme autobiographie, créant la vie, l'incarnant, voire la reprenant. La composition musicale, de sa propre main sur son propre corps, est cette vie, la seule authentique.



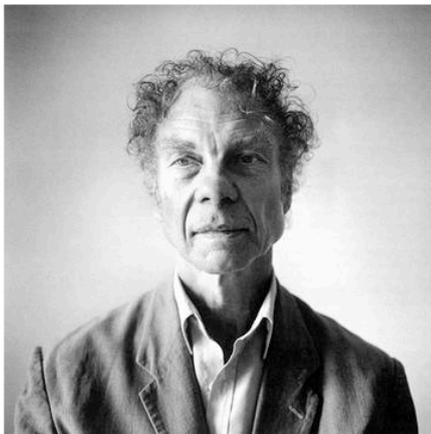
Cette édition est dédiée à la mémoire d'Alain Crombecque, directeur du Festival d'Automne à Paris de 1992 à 2009, et à la mémoire de Bénédicte Pesle qui a fait découvrir Merce Cunningham et l'a accompagné tout au long de sa vie.

Anna Boghigian, L'Alchimiste, 2011, gouache sur papier, 30 x 40 cm, exemplaire unique © Courtesy de l'artiste

le sujet de ses danses était la danse

Merce Cunningham

Michel Guy, fondateur du Festival, a été l'un des plus fervents soutiens de cette nouvelle forme de danse, alors méconnue et mal comprise, permettant la diffusion et la reconnaissance de Cunningham en France. A l'occasion du centenaire de sa naissance, le Festival d'Automne pose quelques jalons d'une histoire de plus d'un demi-siècle, en rendant hommage à celui qui a changé le cours de la danse au XXe siècle, la faisant entrer de plain-pied dans la modernité par un dialogue fécond avec la musique, les arts plastiques et le cinéma. Danseur exceptionnel, c'est à partir de son propre corps qu'il a cherché à repenser les possibilités du mouvement humain pour ensuite les étendre aux danseurs de sa compagnie.



Aborder Cunningham dans toute la diversité de sa production nécessite de dépasser l'aspect purement formel de sa danse – pour prendre en compte la cohérence d'une œuvre ancrée sur une théorie extrêmement précise de l'espace, du temps, et de la place du corps dans l'histoire de l'art moderne. En effet, Cunningham a écrit de la danse – plus de deux cents pièces entre 1942 et 2009 – mais il a aussi écrit sur la danse, formalisant très tôt les grands principes qui allaient structurer son œuvre.

Merce Cunningham, 1987 © Peter Hujar

La danse est un art contemporain, aussi
je me sens artiste contemporaine dans
la plus large extension du terme

La Ribot



Carnet d'artiste, La Ribot, 2003 © La Ribot

Le Festival d'Automne à Paris rend hommage à une figure majeure de la danse plasticienne, aussi rigoureuse qu'extravagante. La Ribot a développé une œuvre en rhizome qui doit sa radicalité à sa façon de prendre l'art à sa racine, là où le corps et l'idée s'éprouvent en toute liberté. Son œuvre, au croisement de la performance, de la vidéo et de l'installation *live*, fonctionne de fait par dérives et déviations, suivant une trajectoire vagabonde dont les formes résistent à la définition. Enfant de la Movida espagnole, La Ribot vit d'ailleurs comme elle bouge, en évitant l'inertie.

Gérard Grisey, Luciano Berio, Claude Vivier



Ce concert, au cours duquel se déclinent diverses expériences du sacré, du dévoilement archéologique de mythes antiques à l'Ancien Testament, donne l'occasion d'écouter à Paris l'un des chefs-d'œuvre de Luciano Berio, *Ofaním*, et de découvrir *Hiérophanie* que son auteur, Claude Vivier, n'entendit jamais en concert. Gérard Grisey connaissait bien Claude Vivier, qu'il avait côtoyé dès le début des années 1970 et avec qui il partageait une tendance au mysticisme, à la croyance dans le *pouvoir chamanique* de la musique, à la *magie du son*, seule capable d'évoquer *la voix perdue* et d'entrer *dans les couches mystérieuses de l'être*.

Claude Vivier, Christina Petrowska Quilico et sa fille, 1981 © Fondation Vivier

Craig Shepard, *On Foot: Aubervilliers* / *Trumpet City: Aubervilliers*



Craig Shepard, "Trumpet City" © Palma Fiacco

Avec ces deux projets, le compositeur américain Craig Shepard propose une approche sensible de la ville. *OnFoot: Aubervilliers* embarque les participants dans une déambulation silencieuse au fil d'un parcours choisi, les oreilles grandes ouvertes à une appréhension différente de leur environnement, quand *Trumpet City: Aubervilliers* harmonise la musique et la rue.

TG Stan / Tiago Rodrigues *The way she dies*

Compagnons de route depuis une vingtaine d'années, le collectif tg STAN et l'auteur et metteur en scène Tiago Rodrigues partagent un goût pour les grands textes et une même liberté artistique. Avec *The way she dies*, ils revisitent ensemble l'histoire mythique d'Anna Karénine, l'héroïne passionnée et funeste de Tolstoï, et se demandent si un livre peut transformer une vie.



tg STAN et Tiago Rodrigues, *The way she dies* © Felipe Ferreira

Si *The way she dies* est né de la lecture d'*Anna Karénine*, le spectacle transcende la simple adaptation théâtrale : ce n'est pas la Russie de la fin du XIXe siècle qui se déploie sur le plateau, mais l'intérieur épuré de deux couples en mal d'amour. L'un vit à Anvers, l'autre à Lisbonne et, au coeur de leur quotidien, les sentiments se sont estompés, la duplicité s'est installée. Tiago Rodrigues convoque l'héroïne romanesque, Anna Karénine, pour mêler son histoire tragique à celle de ses personnages.

Jonathan Capdevielle / Rémi



Pour sa première création tout public, Jonathan Capdevielle s'empare de *Sans famille* d'Hector Malot et l'adapte en deux épisodes : un spectacle et une fiction radiophonique à écouter de retour à la maison. *Sans famille*, roman initiatique qui relate le parcours édifiant de Rémi, orphelin vendu à un artiste au grand cœur, avait tout pour plaire à Jonathan Capdevielle qui l'a d'abord découvert dans sa version dessin animé manga. (Tout public)

Jonathan Capdevielle, "Rémi" © Vanessa Court

Romeo Castellucci *La Vita Nuova*



En 2018, Romeo Castellucci clôturait sa carte blanche à Bruxelles, à l'invitation de La Monnaie, de Bozar et de Kanal- Centre Pompidou, avec une création in situ, *La Vita Nuova*. De la voiture renversée à l'art décoratif, sa nouvelle performance célèbre une même envie radicale d'inscrire l'art dans la vie pour ce qu'elle est : humaine. L'expérience castelluccienne est à faire...

Romeo Castellucci, "La Vita Nuova" © Veerle Vercauteren

Gerard & Kelly *Modern Living*



Gerard & Kelly, "Modern Living", 2016. Performance view: MAK Center for Art & Architecture at the Schindler House, West Hollywood, California. Pictured: Julia Eichten and Rachelle Rafeilles of L.A. Dance Project. Courtesy of the artists

Poursuivant une série de pièces créées dans des lieux emblématiques de l'architecture moderne aux États-Unis, les artistes californiens reviennent à Paris avec le projet *Modern Living*. Investissant deux lieux iconiques dessinés par Le Corbusier, ils explorent la sensualité nichée à l'ombre du modernisme. La villa Savoye et l'Appartement-atelier de Le Corbusier : deux lieux de vie qui sont autant de sites où s'inventent, en même temps qu'un langage architectural, de nouvelles manières de vivre.

Calixto Bieito *The String Quartet's Guide To Sex And Anxiety*



Heath Quartet.

Calixto Bieito - "The String Quartet's Guide to Sex and Anxiety" - Cathy Tyson © Robert Day

Le metteur en scène de théâtre et d'opéra Calixto Bieito a conçu *The String Quartet's Guide To Sex And Anxiety*. Quatre acteurs, quatre musiciens et la musique de Ligeti et de Beethoven. Un tissage de textes et de musique – le Quatuor n°2 de Ligeti et le Quatuor n°11, opus 95, de Beethoven –, magistralement interprétés par quatre acteurs du Birmingham Repertory Theatre et les instrumentistes du

Sébastien Lifshitz *Images perdues, images trouvées*



Bambi, 1972 © John Fitzgerald

Depuis la fin des années 1990, Sébastien Lifshitz trace une œuvre cinématographique aussi délicate que politique. À l'occasion de la sortie en salles de son nouveau long métrage, *Adolescentes*, le Centre Pompidou revient sur l'ensemble de son travail et présente une exposition inédite de photographies vernaculaires dont le cinéaste est un grand collectionneur.

Richard Linklater, Le cinéma, matière-temps



Mason (Ellar Coltrane) dans "Boyhood" de Richard Linklater, Photographies de plateau de Matt Lankes © Boyhood Inc. and IFC Productions I

Depuis trente ans, le cinéaste indépendant américain Richard Linklater développe une œuvre à la fois populaire et expérimentale. Le Centre Pompidou l'invite à présenter, pour la première fois, la rétrospective intégrale de ses films et une exposition autour de la matière de son cinéma, le temps. Dans le paysage cinématographique américain à l'aube des années 1990, *Slacker* (1990) et *Dazed and Confused* (1993) provoquent une véritable déflagration. Le public comme la critique ne s'y trompent pas : au sein de récits éclatés inscrits dans une seule journée, Richard Linklater saisit l'esprit de sa génération, celui d'une jeunesse coming of age, accédant à un âge adulte dont elle rejette les conventions.

Plus le travail avance, et plus je sais que
Infini va être une pièce extrêmement
cadrée...

Boris Charmatz *infini*



Boris Charmatz, "Infini" © Marc Damage

Pour le chorégraphe, la danse est un moyen de tester les limites du cadre théâtral en le confrontant à la prolifération d'actions, de mouvements, de voix. Avec *infini*, Boris Charmatz donne corps à cette obsession du dépassement sous la forme épurée du compte et de ses variations, ouvrant un vaste territoire chorégraphique inexploré.

Robert Wilson-*Jungle Book*-site



Robert Wilson, "Jungle Book" © Lucie Jansch

Ami de longue date du Festival, Robert Wilson relève cet automne, à l'invitation d'Emmanuel Demarcy-Mota, un nouveau défi : adapter à la scène un conte qui parle à tous les publics. Ce sera *Le Livre de la jungle*, célébration de l'enfant et du monde animal, qu'il revisite avec la complicité du duo musical *CocoRosie*. Aujourd'hui, c'est au tour de Robert Wilson de faire

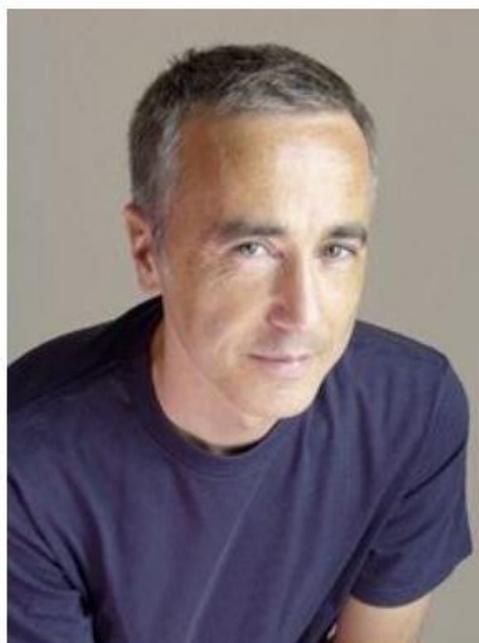
entrer Mowgli, l'enfant abandonné dans la jungle et héros de Rudyard Kipling, dans son univers scénique inimitable. Entre opéra et comédie musicale, son Jungle Book met en lumière les amitiés et les luttes qui réunissent l'ours Baloo, la panthère Bagheera ou encore le tigre Shere Khan

Découvrir toute la programmation

58 lieux à Paris et en île-de-France

LES CINÉMAS DU CENTRE POMPIDOU : Sébastien LIFSHITZ rétrospective et exposition.

Publié le 2 Septembre 2019



En présence du cinéaste du 4 octobre au 11 novembre 2019

Depuis la fin des années 1990, **Sébastien Lifshitz** trace une oeuvre cinématographique aussi délicate que politique. Un sourire, des mains, un regard, le cinéaste, passé par l'École du Louvre, est devenu, depuis *Les Corps ouverts*, son premier moyen métrage, en 1998, un formidable portraitiste attaché à l'intimité du détail. Avec *Bambi*, en 2013, *Thérèse Clerc*, en 2016, mais aussi l'artiste Valérie Mréjen, dans *Il faut que je l'aime*, en 1994, ou encore la cinéaste Claire Denis, en 1995, Lifshitz donne à voir une communauté joyeuse et profonde, dans un mouvement résolument tourné vers l'autre. Au fil de plus de dix films à ce jour, longs métrages de fiction et documentaires de tous formats, il questionne insati-

blement les dimensions du genre et la pluralité de nos identités, comme en 2012 avec *Les Invisibles*, récompensé par le César du meilleur documentaire.

Alors que sortira en salles prochainement son nouveau long métrage, *Adolescentes*, tourné sur plus de cinq années, et en parallèle de « L'Inventaire infini », l'exposition que le cinéaste propose au Forum -1, le Centre Pompidou propose de (re)découvrir l'ensemble des films de Sébastien Lifshitz, dont nombre d'entre eux dans une version restaurée. Il accompagne largement cette rétrospective, aux côtés d'invités qui lui sont chers et présente un nouveau court métrage inédit, réalisé à la demande du Centre Pompidou, dans le cadre de sa série *Où en êtes-vous ?*. Enfin, le 12 octobre, il donne une masterclass, aux côtés de Charlotte Garson.

[Centre Pompidou](#)



2016 : Les Vies de Thérèse (documentaire)

Thérèse Clerc est l'une des grandes figures du féminisme militant. Du combat pour l'avortement à l'égalité des droits entre les hommes et les femmes en passant par les luttes homosexuelles, elle a été de toutes les batailles. Elle apprend aujourd'hui qu'elle est atteinte d'une maladie incurable et décide de jeter un dernier regard tendre et lucide sur ce que fut sa vie, ses combats et ses amours.

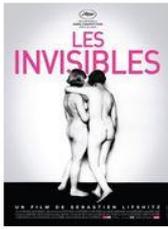


2013 : Bambi (documentaire)

Dès sa plus tendre enfance à Alger, Marie-Pierre ne veut s'habiller qu'en robe et refuse obstinément son prénom de naissance : Jean-Pierre. A 17 ans, sa vie bascule lorsqu'elle découvre la revue d'un cabaret de travestis en tournée : le Carrousel de Paris. En quelques années, elle devient « Bambi », figure mythique des cabarets parisiens des années 50-60.

En recueillant le témoignage d'une des premières transsexuelles françaises, Sébastien Lifshitz poursuit le travail entamé avec « Les Invisibles » et trace le destin d'une personnalité hors du commun





2012 : Les Invisibles (documentaire)

Des hommes et des femmes, nés dans l'entre-deux-guerres. Ils n'ont aucun point commun sinon d'être homosexuels et d'avoir choisi de le vivre au grand jour, à une époque où la société les rejetait. Ils ont aimé, lutté, désiré, fait l'amour.

Aujourd'hui, ils racontent ce que fut cette vie insoumise, partagée entre la volonté de rester des gens comme les autres et l'obligation de s'inventer une liberté pour s'épanouir. Ils n'ont eu peur de rien...



2009 : Plein Sud

C'est l'été, Sam 27 ans file tout droit vers le sud au volant de sa Ford. Avec lui, un frère et une soeur rencontrés au hasard de la route: Mathieu et Léa. Léa est belle, pulpeuse et archiféminine. Elle aime beaucoup les hommes, Mathieu aussi. Partis pour un long voyage, loin des autoroutes, en direction de l'Espagne, ils vont apprendre à se connaître, s'affronter, s'aimer. Mais Sam a un secret, une ancienne blessure qui l'isole chaque jour un peu plus. Séparé de sa mère depuis l'enfance, ce voyage n'a qu'un seul but : la retrouver.





2004 : Wild Side

La rencontre d'un trio de marginaux, composé d'un émigré russe, d'une transsexuelle et d'un jeune Maghrébin, dans le Paris contemporain, et l'amour qui naît entre eux. Leur alliance sera d'autant plus forte qu'elle se déroulera sur fond de clandestinité et de mort.



2000 : Presque Rien

Mathieu, dix-huit ans, est en vacances avec sa mère et sa sœur dans un village de bord de mer. Avec eux, il y a aussi Annick, qui s'occupe du quotidien et veille surtout sur la mère, désemparée depuis la mort de son dernier enfant. Sur la plage, Mathieu rencontre Cédric, un garçon de son âge. Commence alors ce qui ressemble à une aventure de vacances mais, jour après jour, de petits conflits en étreintes, d'insouciances en provocations, l'affection grandit et devient intense...





1998 : Les Corps Ouverts (moyen métrage)

Un film qui raconte le désarroi existentiel d'un adolescent et ses doutes sur ses choix sexuels.



1995 : Claire Denis, la vagabonde (documentaire)

À partir d'un entretien avec la cinéaste Claire Denis, ce documentaire tente de cerner les obsessions et les interrogations de la cinéaste sur le monde qui l'entoure comme sur le cinéma en général. De son univers centré essentiellement sur les communautés marginales, les jeunes dans la réalité quotidienne, ou le désir et la transgression, nous tenterons de débrouiller les fils ...

1994 : Il faut que je l'aime (court métrage)

Juliette, 25 ans, est assise à une table de cuisine. Elle était avec un homme, elle vient de rencontrer une femme.

2019 : Où en êtes-vous, Sébastien Lifshitz? (court métrage inédit)

2019 : Adolescentes (documentaire) / avant-première le 4 octobre

2008 : Jour et Nuit (court métrage)

2006 : Les Témoins (documentaire)

2001 : La Traversée (documentaire)

1999 : Les Terres Froides (téléfilm)

[\[Haut\]](#)



1998 : Les Corps Ouverts (moyen métrage)

Un film qui raconte le désarroi existentiel d'un adolescent et ses doutes sur ses choix sexuels.



1995 : Claire Denis, la vagabonde (documentaire)

À partir d'un entretien avec la cinéaste Claire Denis, ce documentaire tente de cerner les obsessions et les interrogations de la cinéaste sur le monde qui l'entoure comme sur le cinéma en général. De son univers centré essentiellement sur les communautés marginales, les jeunes dans la réalité quotidienne, ou le désir et la transgression, nous tenterons de débrouiller les fils ...

1994 : Il faut que je l'aime (court métrage)

Juliette, 25 ans, est assise à une table de cuisine. Elle était avec un homme, elle vient de rencontrer une femme.

2019 : Où en êtes-vous, Sébastien Lifshitz? (court métrage inédit)

2019 : Adolescentes (documentaire) / avant-première le 4 octobre

2008 : Jour et Nuit (court métrage)

2006 : Les Témoins (documentaire)

2001 : La Traversée (documentaire)

1999 : Les Terres Froides (téléfilm)

[\[Haut\]](#)



EXPO

MÉMOIRE FLASH

Ne supprimez pas vos selfies ratés: c'est de la « photo vernaculaire » et ça pourrait se retrouver à Pompidou dans quelques décennies.

Il y en a qui se font l'œil en découpant des magazines, d'autres qui plongent dans les malles des puces à la recherche de photos amateur.rice.s, comme **Sébastien Lifshitz**. Cinéaste formé aux arts plastiques, il régale

les âmes tendres avec des films beaux, qui donnent la parole à une communauté LGBT proche de Barbary Lane (*Les Invisibles, Bambi, Les Vies de Thérèse...*). Alors qu'il s'apprête à sortir *Adolescentes*, docu déjà primé à Locarno où il a filmé deux copines durant cinq ans (un girlhood gaulois face au *Boyhood* de Richard Linklater), le Centre Pompidou décortique le regard Lifshitz: des centaines de photos amateur.rice.s, couples, trios, familles du siècle dernier, glanées en brocante ou sur le Net. Une galerie de vies oubliées, ressuscitées par le cinéaste qui ne se résoud pas à l'amnésie. Une expo qui appuie son mantra: prendre soin des invisibles, c'est d'abord prendre soin de leur image. M.C.

***L'Inventaire infini* et rétrospective des films de Sébastien Lifshitz, expo jusqu'au 11 novembre au Centre Pompidou.**

RENCONTRE AVEC SÉBASTIEN LIFSHITZ

À l'occasion de la rétrospective que lui consacre le Centre Pompidou du 4 octobre au 11 novembre 2019, et en attendant la sortie de son dernier film, *Adolescentes*, le réalisateur Sébastien Lifshitz nous a accordé un entretien dont nous livrons ici la teneur.

Portraits

Un des points communs des films que j'ai pu faire est la forme du portrait. C'est lié à mon goût de la photographie et au désir que j'ai eu, adolescent, de devenir photographe. J'étais fasciné par la peinture et la photo, en particulier par les portraits. Dans le fond, filmer, c'est d'abord mettre une personne dans un cadre et la regarder 24 images-secondes. Rien que ça, pour moi, ça peut faire un film. Je trouve très beaux par exemple les *Screen Tests* de Warhol, des films très courts où des gens posent devant un fond noir et regardent la

caméra. Quand j'ai commencé le cinéma, je n'avais aucun savoir, aucune technique. J'étais cinéphile mais faire un film, écrire une histoire, maîtriser une dramaturgie, j'en étais incapable. En faisant des films, j'ai appris progressivement, lentement, laborieusement ces notions. Mais le geste premier, celui du portrait, est resté.

Dans mon premier court métrage, *Il faut que je l'aime* (1996), je n'ai pas du tout dirigé Valérie Mrejen comme une actrice, mais comme le modèle d'un photographe. Je faisais de la photo avant de faire des films



et Valérie était mon modèle, ma muse. Tout naturellement, quand j'ai eu l'occasion de faire ce court métrage, je lui ai demandé si elle accepterait de venir devant la caméra et d'être mon actrice. Mais j'ai été incapable de la diriger comme une actrice. Très vite, nous nous sommes retrouvés dans nos habitudes de séances photo. Cela donne une étrangeté au film, quelque chose que certains ont pu considérer comme maladroit et

d'autres, au contraire, de singulier. Le film sépare le son et l'image. Il oppose des voix provenant du passé du personnage interprété par Valérie et son image présente. Elle est enfermée dans une pièce blanche quasi abstraite où elle se remémore toutes ces voix. Visuellement, je voulais rendre hommage à *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, un film que j'adore. J'ai utilisé l'androgynéité du visage de Valérie qui rappelle celui de Falconetti.

L'invisible

Je viens d'un milieu bourgeois où la question de l'homosexualité n'est pas un sujet dont on raffole beaucoup. J'ai grandi dans une famille plutôt libre d'esprit mais où cette question restait taboue. J'ai compris très tôt que j'étais homosexuel et je savais que je ne pouvais pas en parler dans ma famille. C'était comme tacite. Comme beaucoup de jeunes homosexuels, j'ai ressenti une forme de colère, d'incompréhension par rapport à cette impossibilité. Mes films sont probablement une réponse à cette frustration et à cette adolescence secrète. Cela n'a pas été une décision de ma part. Je n'ai pas programmé le fait que tous mes films incarnent ou parlent des minorités,

que ce soit l'homosexualité, la transsexualité, les femmes, les personnes âgées, etc. Petit à petit, ces choses se sont imposées à moi. J'ai ressenti le besoin d'en parler, de composer des scénarios avec ces éléments, comme un besoin irrésistible d'incarner ces figures-là. À chaque film, les gens me disaient : "Maintenant, c'est bon, tu vas passer à autre chose, non ?". Comme si l'homosexualité devait rester un sujet d'exception, une fulgurance dans un film et qu'après, il s'agissait de parler surtout du monde en général, du monde majoritaire. Ce genre de réactions avait tendance à m'ulcérer. Je ne répondais rien, ou alors juste un "oui, oui, bien sûr". Et je continuais.

Fabrication-Écriture

C'est délicat de parler de la constance ou de l'inconstance de mes collaborations avec les techniciens des films. Parfois il y a eu des disputes, parfois des incompréhensions. D'autres fois, le désir de renouveler quelque chose. Il n'y a

pas une seule raison qui expliquerait la fidélité ou l'infidélité. Il arrive aussi que des techniciens ne soient pas libres et que la situation vous force à aller en trouver d'autres. Il y a eu plein de circonstances qui expliquent que j'ai travaillé

avec différents chefs opérateurs, différents monteurs ou producteurs. Mais ce n'est pas seulement lié à moi. Depuis un certain nombre d'années, je travaille beaucoup avec Muriel Meynard chez Agat Films pour les documentaires. Mon premier producteur, Christian Tison a décidé d'arrêter de produire. Puis Gilles Sandoz a fait faillite de façon répétée.... Par la force des choses, j'ai été aussi amené à me déplacer.

Lorsque je faisais des fictions, j'avais ce goût d'utiliser peu de paroles dans les dialogues. Il fallait qu'elles soient concises, des phrases courtes, des mots simples. Je n'aimais pas étaler le savoir, l'intelligence. Je détestais que les personnages adoptent une posture de dis-

cours ou qu'ils soient instrumentalisés pour dire quelque chose sur le monde, sur l'amour ou je ne sais quoi. Au contraire, je désirais que les dialogues soient les plus prosaïques possibles, avec les mots les plus usuels possibles, aller vers l'épure. J'avais un goût presque maniéré du silence. J'en ai parfois trop abusé ! Je préférais avoir plutôt recours à l'image, à la présence des acteurs. Que les corps, les gestes "parlent", plutôt que les mots. Aujourd'hui, je pense que j'ai changé par rapport à ça. Le documentaire m'a montré la force et l'intérêt de la parole. Si je devais revenir à la fiction, je pense que je ferais parler un peu plus mes personnages !

Le jeu de l'acteur

J'ai toujours cherché à rencontrer des natures, des personnalités assez fortes afin qu'ils aient la possibilité d'improviser, d'apporter leurs propres mots, que le film ne soit plus uniquement *ma* chose, qu'il puisse être aussi un espace d'invention pour eux. J'aime que les acteurs se réapproprient le scénario et le transforment. J'aime l'idée d'utiliser des non-acteurs pour cette raison, des gens qui sont "vierges" de toute technique de jeu. Ça apporte aussitôt une vérité, une dimension quasi documentaire que je cherche à mêler à la fiction. J'aime beaucoup ce mélange. Quand je fais un documentaire, j'essaie toujours d'amener, par la mise en scène, par la musique, par des effets de montage, des éléments de fiction. Et de la même manière, dans les fictions, les

effets de réel, la part documentaire sont une des choses qui me plaisent le plus pour déjouer les artifices de la fiction.

Yasmine Belmadi était un acteur extraordinaire pour ça. Il avait une capacité d'invention étonnante. Dès le premier film, *Les Corps ouverts* (1998), je l'ai laissé, comme ça, improviser, il sortait des phrases incroyables. À chaque fois, je me disais : mais d'où sort-il ça ? Il avait quitté très jeune l'école, avait grandi une partie de son adolescence dans la rue à faire les quatre cents coups, donc il avait peu d'instruction. Pourtant, c'était quelqu'un qui était d'une sensibilité rare, qui comprenait immédiatement, en lisant un poème, la subtilité, la force, le lyrisme du texte et pouvait les restituer. Il m'avait



raconté qu'il écrivait lui-même des chansons et des textes depuis qu'il était adolescent. Il était véritablement un artiste. Je n'ai pas fait grand-chose avec Yasmine, vous savez. J'étais là, d'une certaine manière, pour le recevoir. Léa Seydoux était aussi très inexpérimentée quand je l'ai *castée* mais elle était d'une assurance incroyable. Quand on s'est rencontré, pour *Plein sud* (2009), le film d'Honoré, *La Belle Personne* (2009), n'était pas encore sorti, personne ne savait qui

elle était. Au départ, c'était Adèle Haenel qui devait jouer le rôle, mais elle nous a planté à trois mois du tournage. Adèle était encore mineure, elle allait passer son bac et flippait sur l'aspect très sexuel de son personnage. Toutes ces raisons expliquent en partie son renoncement, je pense. Dans le film, Léa était encore très jeune. On voit encore son physique très juvénile, presque adolescent, je trouve. Mais aussi son sex-appeal, sa provocation, sa grâce.

Yasmine Belmadi, *Les Terres froides* (Sébastien Lifshitz, 1998)



Cinéma-vérité

Avant le film que j'ai fait avec elle (*Bambi*, 2013), Marie-Pierre (alias Bambi) avait écrit et publié son autobiographie. Je pourrais dire que c'est presque elle-même qui a séquencé le film ou l'a mis en récit. D'une certaine manière, je me suis appuyé sur la structure qu'elle avait elle-même élaborée pour son livre. Après, il y a aussi des scènes de la vie quotidienne que j'ai filmées, du temps présent de sa vie, tout le voyage en Algérie, et qui ne sont pas dans son livre. Il y a aussi les archives que j'ai trouvées, la séquence d'un film italien, *Les Nuits scandaleuses (90 notti in giro per il mondo)*, 1963) de Mino Loy, où Bambi chante et fait son numéro de cabaret, qui était suivie d'une scène dans les loges que nous n'avons pas utilisée dans le film, avec un commentaire monstrueux sur les travestis, une sorte d'abjection absolue qui faisait beaucoup rire Bambi,

d'ailleurs !

À l'époque, les travestis faisaient souvent des apparitions dans des films de seconde zone. Le patron leur disait : ils te veulent en Italie, va prendre ton cachet. Ça les amusait, elles voyaient rarement le travail fini. C'étaient des films qui se voulaient un petit peu sulfureux et voyeurs, qui allaient dans les milieux interlopes pour ensuite les décrier de façon complètement réactionnaire. Bambi s'est retrouvée comme ça, deux fois dans ce genre d'aventures - l'autre film, également en Eastmancolor, est *Costa Azzurra* (1959) de Vittorio Sala avec Alberto Sordi. Bambi a d'abord commencé "Chez Madame Arthur" avant de se produire au "Carrousel de Paris", qui était le Graal, l'établissement le plus chic de Paris pour les travestis. Cette femme a eu un parcours de vie incroyable.

Mise en scène

Pour *Les Invisibles*, je voulais filmer les gens chez eux pour laisser parler les lieux et les objets autour. La nature a joué aussi un grand rôle, elle incarne une forme de plénitude dans le film. La beauté des paysages et des intérieurs va à l'encontre de ce que l'on peut penser des homosexuels à la campagne, qu'on pourrait imaginer seuls, cachés et dépressifs. J'ai découvert que l'homosexualité dans le monde rural était au contraire très présente. Les gens ne s'affichent pas, c'est tout. En écoutant toutes ces personnes, je me suis dit à quel point chaque vie

est un roman, et j'ai essayé de traduire ce romanesque en utilisant par exemple le format scope ou de la musique de film. J'ai employé délibérément les moyens du cinéma de fiction à l'intérieur d'un projet documentaire pour affirmer un point de vue et rendre le film le plus expressif possible. La picturalité des images nous éloigne ainsi du côté reportage et nous ramène, je l'espère, du côté du cinéma.

Propos recueillis
par Nicolas Villodre,
au Café Charbon, à Paris,
le 29 juillet 2019

TROISCOULEURS – Octobre 2019

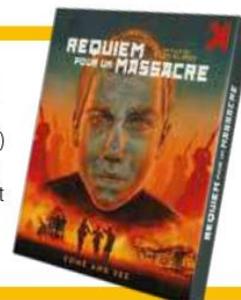
FAIS TA B.A.

À chaque jour ou presque sa bonne action cinéophile.
Grâce à nos conseils, enjolivez le quotidien de ces personnes
qui font de votre vie un vrai film (à sketches).

POUR VOTRE PARRAIN RUSSOPHILE, QUI VOUS ENVOIE TOUS LES MOIS DES LISTES DE FILMS À VOIR

Pour apprendre la langue, il a opté pour une méthode particulière : regarder des tonnes de (très bons) films venus du pays des tsars. En guise de soutien, offrez-lui le puissant *Requiem pour un massacre* du Russe Elem Klimov (1987), œuvre coup de poing qui raconte la Seconde Guerre mondiale du point de vue d'un enfant biélorusse confronté aux pires atrocités commises par les nazis dans son pays.

• « Requiem pour un massacre » d'Elem Klimov (Potemkine)



Les Corps ouverts, 1998

POUR SUZANNA, UNE DRAG-QUEEN QUE VOUS ADOREZ CROISER EN SOIRÉE

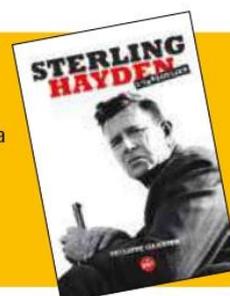
Avec sa joie de vivre contagieuse, elle a transformé vos nuits en fêtes sans fin. Parce qu'elle rêve d'aller plus souvent au ciné, organisez-lui un marathon Sébastien Lifshitz, cinéaste, scénariste et grand collectionneur français de photographies amateur qui explore les mouvements du désir et la fluidité des identités. Le Centre Pompidou lui ouvre ses portes pour une expo et une rétro qui font saliver.

• « L'Inventaire infini » et « Rétrospective Sébastien Lifshitz », jusqu'au 11 novembre au Centre Pompidou

POUR VOTRE TANTE, AMATRICE DE VOILE QUI EST DU GENRE À COMMANDER LES TROUPES

Les vacances avec cette Bretonne au caractère trempé ne sont pas de tout repos. Elle se retrouvera dans la personnalité de l'acteur américain Sterling Hayden (*Johnny Guitare* de Nicholas Ray, *Le Parrain* de Francis Ford Coppola), capitaine de voiliers et auteur aux mille vies dont le sinieux parcours se dévoile dans la passionnante biographie du journaliste Philippe Garnier.

• « Sterling Hayden. L'irrégulier » de Philippe Garnier (La Rabbia, 300 p.)



POUR VOTRE FILLE, UNE ADO QUI NE JURE QUE PAR LES SALONS AUTOS

Vous êtes désespéré(e) depuis qu'elle teste le tuning sur le Berlingo familial. Pour provoquer un déclic écolo, offrez-lui ce coffret qui propose une version remasterisée de *Christine*, chef-d'œuvre horrifique de John Carpenter (1984) qui raconte l'histoire d'un ado rejeté par les autres qui se venge grâce à une voiture maléfique flippante. Elle taguera bientôt « voiture = mal » sur les murs de sa piaule.

• « Coffret collector Christine de John Carpenter » (Carlotta Films)

POUR VOTRE COLOC, QUI ACHÈTE COMPULSIVEMENT DES OUTILS MÉNAGERS SUR LEBONCOIN.FR

Votre cuisine ressemble à Bagdad. Posez sur le plan de travail ce dico du journaliste Lelo Jimmy Batista qui répertorie par mots clés les morts les plus absurdes du ciné, du « disque » qui fissure un crâne dans *Carrie 2*. *La haine* de Katt Shea au pneu tueur dans *Rubber* de Quentin Dupieux. Le message sera simple : s'il ne change pas, vous le massacrerez (et pas forcément à la tronçonneuse).

• « Tués par la mort. Le dictionnaire des morts incongrues au cinéma » de Lelo Jimmy Batista (Hachette Pratique, 208 p.)



RENCONTRE AVEC SÉBASTIEN LIFSHITZ

À l'occasion de la rétrospective que lui consacre le Centre Pompidou du 4 octobre au 11 novembre 2019, et en attendant la sortie de son dernier film, *Adolescentes*, le réalisateur Sébastien Lifshitz nous a accordé un entretien dont nous livrons ici la teneur.

Portraits

Un des points communs des films que j'ai pu faire est la forme du portrait. C'est lié à mon goût de la photographie et au désir que j'ai eu, adolescent, de devenir photographe. J'étais fasciné par la peinture et la photo, en particulier par les portraits. Dans le fond, filmer, c'est d'abord mettre une personne dans un cadre et la regarder 24 images-secondes. Rien que ça, pour moi, ça peut faire un film. Je trouve très beaux par exemple les *Screen Tests* de Warhol, des films très courts où des gens posent devant un fond noir et regardent la

caméra. Quand j'ai commencé le cinéma, je n'avais aucun savoir, aucune technique. J'étais cinéphile mais faire un film, écrire une histoire, maîtriser une dramaturgie, j'en étais incapable. En faisant des films, j'ai appris progressivement, lentement, laborieusement ces notions. Mais le geste premier, celui du portrait, est resté.

Dans mon premier court métrage, *Il faut que je l'aime* (1996), je n'ai pas du tout dirigé Valérie Mrejen comme une actrice, mais comme le modèle d'un photographe. Je faisais de la photo avant de faire des films



et Valérie était mon modèle, ma muse. Tout naturellement, quand j'ai eu l'occasion de faire ce court métrage, je lui ai demandé si elle accepterait de venir devant la caméra et d'être mon actrice. Mais j'ai été incapable de la diriger comme une actrice. Très vite, nous nous sommes retrouvés dans nos habitudes de séances photo. Cela donne une étrangeté au film, quelque chose que certains ont pu considérer comme maladroit et

d'autres, au contraire, de singulier. Le film sépare le son et l'image. Il oppose des voix provenant du passé du personnage interprété par Valérie et son image présente. Elle est enfermée dans une pièce blanche quasi abstraite où elle se remémore toutes ces voix. Visuellement, je voulais rendre hommage à *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, un film que j'adore. J'ai utilisé l'androgynéité du visage de Valérie qui rappelle celui de Falconetti.

L'invisible

Je viens d'un milieu bourgeois où la question de l'homosexualité n'est pas un sujet dont on raffole beaucoup. J'ai grandi dans une famille plutôt libre d'esprit mais où cette question restait taboue. J'ai compris très tôt que j'étais homosexuel et je savais que je ne pouvais pas en parler dans ma famille. C'était comme tacite. Comme beaucoup de jeunes homosexuels, j'ai ressenti une forme de colère, d'incompréhension par rapport à cette impossibilité. Mes films sont probablement une réponse à cette frustration et à cette adolescence secrète. Cela n'a pas été une décision de ma part. Je n'ai pas programmé le fait que tous mes films incarnent ou parlent des minorités,

que ce soit l'homosexualité, la transsexualité, les femmes, les personnes âgées, etc. Petit à petit, ces choses se sont imposées à moi. J'ai ressenti le besoin d'en parler, de composer des scénarios avec ces éléments, comme un besoin irrépressible d'incarner ces figures-là. À chaque film, les gens me disaient : "Maintenant, c'est bon, tu vas passer à autre chose, non ?". Comme si l'homosexualité devait rester un sujet d'exception, une fulgurance dans un film et qu'après, il s'agissait de parler surtout du monde en général, du monde majoritaire. Ce genre de réactions avait tendance à m'ulcérer. Je ne répondais rien, ou alors juste un "oui, oui, bien sûr". Et je continuais.

Fabrication-Écriture

C'est délicat de parler de la constance ou de l'inconstance de mes collaborations avec les techniciens des films. Parfois il y a eu des disputes, parfois des incompréhensions. D'autres fois, le désir de renouveler quelque chose. Il n'y a

pas une seule raison qui expliquerait la fidélité ou l'infidélité. Il arrive aussi que des techniciens ne soient pas libres et que la situation vous force à aller en trouver d'autres. Il y a eu plein de circonstances qui expliquent que j'ai travaillé

avec différents chefs opérateurs, différents monteurs ou producteurs. Mais ce n'est pas seulement lié à moi. Depuis un certain nombre d'années, je travaille beaucoup avec Muriel Meynard chez Agat Films pour les documentaires. Mon premier producteur, Christian Tison a décidé d'arrêter de produire. Puis Gilles Sandoz a fait faillite de façon répétée.... Par la force des choses, j'ai été aussi amené à me déplacer.

Lorsque je faisais des fictions, j'avais ce goût d'utiliser peu de paroles dans les dialogues. Il fallait qu'elles soient concises, des phrases courtes, des mots simples. Je n'aimais pas étaler le savoir, l'intelligence. Je détestais que les personnages adoptent une posture de dis-

cours ou qu'ils soient instrumentalisés pour dire quelque chose sur le monde, sur l'amour ou je ne sais quoi. Au contraire, je désirais que les dialogues soient les plus prosaïques possibles, avec les mots les plus usuels possibles, aller vers l'épure. J'avais un goût presque maniéré du silence. J'en ai parfois trop abusé ! Je préférais avoir plutôt recours à l'image, à la présence des acteurs. Que les corps, les gestes "parlent", plutôt que les mots. Aujourd'hui, je pense que j'ai changé par rapport à ça. Le documentaire m'a montré la force et l'intérêt de la parole. Si je devais revenir à la fiction, je pense que je ferais parler un peu plus mes personnages !

Le jeu de l'acteur

J'ai toujours cherché à rencontrer des natures, des personnalités assez fortes afin qu'ils aient la possibilité d'improviser, d'apporter leurs propres mots, que le film ne soit plus uniquement *ma* chose, qu'il puisse être aussi un espace d'invention pour eux. J'aime que les acteurs se réapproprient le scénario et le transforment. J'aime l'idée d'utiliser des non-acteurs pour cette raison, des gens qui sont "vierges" de toute technique de jeu. Ça apporte aussitôt une vérité, une dimension quasi documentaire que je cherche à mêler à la fiction. J'aime beaucoup ce mélange. Quand je fais un documentaire, j'essaie toujours d'amener, par la mise en scène, par la musique, par des effets de montage, des éléments de fiction. Et de la même manière, dans les fictions, les

effets de réel, la part documentaire sont une des choses qui me plaisent le plus pour déjouer les artifices de la fiction.

Yasmine Belmadi était un acteur extraordinaire pour ça. Il avait une capacité d'invention étonnante. Dès le premier film, *Les Corps ouverts* (1998), je l'ai laissé, comme ça, improviser, il sortait des phrases incroyables. À chaque fois, je me disais : mais d'où sort-il ça ? Il avait quitté très jeune l'école, avait grandi une partie de son adolescence dans la rue à faire les quatre cents coups, donc il avait peu d'instruction. Pourtant, c'était quelqu'un qui était d'une sensibilité rare, qui comprenait immédiatement, en lisant un poème, la subtilité, la force, le lyrisme du texte et pouvait les restituer. Il m'avait



raconté qu'il écrivait lui-même des chansons et des textes depuis qu'il était adolescent. Il était véritablement un artiste. Je n'ai pas fait grand-chose avec Yasmine, vous savez. J'étais là, d'une certaine manière, pour le recevoir. Léa Seydoux était aussi très inexpérimentée quand je l'ai *castée* mais elle était d'une assurance incroyable. Quand on s'est rencontré, pour *Plein sud* (2009), le film d'Honoré, *La Belle Personne* (2009), n'était pas encore sorti, personne ne savait qui

elle était. Au départ, c'était Adèle Haenel qui devait jouer le rôle, mais elle nous a planté à trois mois du tournage. Adèle était encore mineure, elle allait passer son bac et flippait sur l'aspect très sexuel de son personnage. Toutes ces raisons expliquent en partie son renoncement, je pense. Dans le film, Léa était encore très jeune. On voit encore son physique très juvénile, presque adolescent, je trouve. Mais aussi son sex-appeal, sa provocation, sa grâce.



Léa Seydoux, *Plein Sud* (Sébastien Lifshitz, 2009)

Cinéma-vérité

Avant le film que j'ai fait avec elle (*Bambi*, 2013), Marie-Pierre (alias Bambi) avait écrit et publié son autobiographie. Je pourrais dire que c'est presque elle-même qui a séquencé le film ou l'a mis en récit. D'une certaine manière, je me suis appuyé sur la structure qu'elle avait elle-même élaborée pour son livre. Après, il y a aussi des scènes de la vie quotidienne que j'ai filmées, du temps présent de sa vie, tout le voyage en Algérie, et qui ne sont pas dans son livre. Il y a aussi les archives que j'ai trouvées, la séquence d'un film italien, *Les Nuits scandaleuses (90 notti in giro per il mondo, 1963)* de Mino Loy, où Bambi chante et fait son numéro de cabaret, qui était suivie d'une scène dans les loges que nous n'avons pas utilisée dans le film, avec un commentaire monstrueux sur les travestis, une sorte d'abjection absolue qui faisait beaucoup rire Bambi,

l'ailleurs !

A l'époque, les travestis faisaient souvent des apparitions dans des films de seconde zone. Le patron leur disait : ils te veulent en Italie, va prendre ton cachet. Ça les amusait, elles voyaient rarement le travail fini. C'étaient des films qui se voulaient un petit peu sulfureux et voyeurs, qui allaient dans les milieux interlopes pour ensuite les lécher de façon complètement réactionnaire. Bambi s'est retrouvée comme ça, deux fois dans ce genre d'aventures - l'autre film, également en Eastmancolor, est *Costa Azzurra* (1959) de Vittorio Sala avec Alberto Sordi. Bambi a d'abord commencé "Chez Madame Arthur" avant de se produire au "Carrousel de Paris", qui était le Graal, l'établissement le plus chic de Paris pour les travestis. Cette femme a eu un parcours de vie incroyable.

Mise en scène

Pour *Les Invisibles*, je voulais filmer les gens chez eux pour laisser parler les lieux et les objets autour. La nature a joué aussi un grand rôle, elle incarne une forme de plénitude dans le film. La beauté des paysages et des intérieurs va à l'encontre de ce que l'on peut penser des homosexuels à la campagne, qu'on pourrait imaginer seuls, cachés et dépressifs. J'ai découvert que l'homosexualité dans le monde rural était au contraire très présente. Les gens ne s'affichent pas, c'est tout. En écoutant toutes ces personnes, je me suis dit à quel point chaque vie

est un roman, et j'ai essayé de traduire ce romanesque en utilisant par exemple le format scope ou de la musique de film. J'ai employé délibérément les moyens du cinéma de fiction à l'intérieur d'un projet documentaire pour affirmer un point de vue et rendre le film le plus expressif possible. La picturalité des images nous éloigne ainsi du côté reportage et nous ramène, je l'espère, du côté du cinéma.

Propos recueillis
par Nicolas Villodre,
au Café Charbon, à Paris,
le 29 juillet 2019

158 *rendez-vous*

L'intégrale:
**Sébastien
Lifshitz**

Alors que s'apprête à sortir son prochain film, *Adolescentes*, un documentaire qui suit cinq ans durant la vie de deux jeunes filles jusqu'à leur majorité, les salles de projection du Centre Pompidou consacrent une rétrospective complète à Sébastien Lifshitz, dans le cadre du Festival d'automne.

Quatorze films (dont une commande spéciale dans le cadre de l'événement), éclairés par une master-class en présence de l'artiste. Collectionneur compulsif depuis l'enfance de photos amateurs, le réalisateur présentera également une exposition de 400 de ses clichés, «imaginée comme une anthologie subjective de la photographie vernaculaire»: un inventaire infini, intime et détaillé, qui entre résonance avec la question de l'identité dans ses films. (H)

Rétrospective Sébastien Lifshitz et exposition «L'inventaire infini», Centre Pompidou, du 4 octobre au 11 novembre.
centrepompidou.fr



Cinéma

Dans son documentaire *Les Invisibles*, Sébastien Lifshitz s'est intéressé aux homosexuels qui ont vécu leurs amours à des époques moins tolérantes.



Le choix du cinéphile
**LE GOÛT DES AUTRES,
 JUSQU'À L'EFFACEMENT DE SOI**

Avec sensibilité, il filme la vie d'anonymes ou le désir, souvent contrarié : c'est la griffe de Sébastien Lifshitz, qui cultive la discrétion.

Dans le cinéma français, il est l'un des regards les plus curieux. Curieux des autres, qu'il raconte dans ses documentaires ou à travers les photographies qu'il collectionne. Et curieusement en retrait, alors que, depuis *Les Corps ouverts* (prix Jean-Vigo du court métrage 1998), le désir et la sensualité rendent ses films brûlants. Le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective.

Vous filmez depuis vingt-cinq ans en préservant votre liberté et votre audace...

J'ai suivi mon désir, j'ai tourné tantôt des fictions, tantôt des documentaires. Mais, au départ, je voulais être photographe. Dans le cinéma, j'ai gardé le sentiment de ne venir de nulle part, d'être un ovni qui débarque.

Votre documentaire le plus fameux s'appelle « Les Invisibles » (2012) et vous semblez aimer l'être vous-même, invisible...

Les cinéastes sont des gens de l'ombre. Je n'ai jamais cherché à être sur un podium. Et je ne suis pas sûr d'être la bonne personne pour dire qui je suis.

Vous avez d'emblée abordé la question de la sexualité et du genre.

La question de l'homosexualité et des marges m'intéressait dès le départ. J'ai rencontré beaucoup de gens qui ont eu des parcours de vie

cabossés, à la fois difficiles et traversés par une énergie magnifique. Leurs histoires m'ont touché et m'ont inspiré. Dans *Les Invisibles*, j'ai filmé des hommes et des femmes qui ont vécu leur homosexualité sans se soucier du regard des autres, avec un plaisir de vivre total, qu'on retrouve aussi dans mon film sur Bambi, qui était née garçon dans un bled d'Algérie et qui est devenue femme, danseuse de cabaret et enseignante. Une vie extraordinaire.

Parler de l'identité et du sexe est-il plus facile aujourd'hui qu'à vos débuts ?

Quand *Wild Side* est sorti, c'était en 2004, le public n'était pas prêt à suivre un personnage principal transsexuel. Certains de mes films ont été très peu vus. Cette rétrospective permet de les redécouvrir. Et de montrer que la question de l'identité queer a déjà une histoire au cinéma. Elle n'est pas ce phénomène nouveau que les médias présentent aujourd'hui.

Vous présentez aussi au Centre Pompidou une exposition de photographies intitulée « L'Inventaire infini ». Qu'y montrez-vous ?

Des centaines de photos parmi toutes celles que j'ai achetées dans les brocantes et les marchés aux puces depuis mon adolescence. J'ai une passion pour la photographie vernaculaire, c'est-à-dire toutes les images qui ne sont pas de l'art. Ce sont celles qui sont les plus présentes dans nos vies. Elles nous imprègnent. Pour moi, il y a des histoires derrière ces photos, qui viennent souvent d'albums de famille dont les gens se débarrassent. On peut s'y projeter et imaginer ce que nous voulons.

– *Propos recueillis par Frédéric Strauss*

| Rétrospective Sébastien Lifshitz | Du 1^{er} oct. au 11 nov. | Centre Pompidou, pl. Georges-Pompidou, 4^e | centrepompidou.fr | 0-5€.

Lemonde.fr – 3 octobre 2019

L'œuvre sensuelle et politique du cinéaste Sébastien Lifshitz diffusée à Beaubourg

Le Centre Pompidou, à Paris, consacre une rétrospective et une exposition au réalisateur et photographe qui a contribué à normaliser l'évocation de l'homosexualité dans le cinéma français.

Par Jacques Mandelbaum · Publié aujourd'hui à 09h29, mis à jour à 14h55

🕒 Lecture 3 min.

🔒 Article réservé aux abonnés



Emma et Anaïs, suivies de leurs 13 à leurs 18 ans par Sébastien Lifshitz pour son film « Adolescentes », SÉBASTIEN LIFSHITZ

Le rythme promotionnel et commercial est tel aujourd'hui que la touche pause devient un luxe risqué pour les artistes. Sébastien Lifshitz, cinéaste insoucieux de se maintenir sur la ligne de crête de la reconnaissance, nous revient ainsi, sinon d'une franche retraite, du moins d'une prospection plus patiente et discrète de son travail. Une rétrospective intégrale de son œuvre au Centre Pompidou à Paris, ainsi que la présentation en avant-première de son nouveau film, *Adolescentes*, arrive à pic pour remettre les pendules à l'heure.

C'est à la mi-temps des années 1990 que Lifshitz s'imposa à l'attention des cinéphiles. Avec un documentaire consacré à Claire Denis (*Claire Denis, la vagabonde*, dans le cadre de la série « Cinéastes de notre temps », 1995) en guise de bannière esthétique, le jeune réalisateur marquait un territoire qu'il convoitait pour lui-même : un cinéma physique caractérisé par l'imprégnation des corps, le goût de l'effusion, la revendication sensuelle et politique des différences. Venu de l'histoire de l'art et de la photographie, c'est sous ces auspices qu'il impressionne, dès 1998, avec le moyen-métrage *Les Corps ouverts*, qui reçoit légitimement le prix Jean-Vigo.

Une œuvre éclectique, à fleur de peau

Quarante minutes frémissantes de Rémi (interprété par l'intense Yasmine Belmadi, qui mourra trop jeune quelques années après ce film), un jeune garçon qui oscille entre mille alternatives sans jamais en écarter une. L'arabe et le français, les amours masculines et féminines, l'enfance et la maturité. Film fragmentaire, à fleur de peau, à l'image d'un personnage dont la grâce tient précisément à cette incomplétude, qui n'est que l'autre nom de la liberté.

L'œuvre qui s'ensuit, par l'éclectisme de son inspiration, de ses formats, de ses genres, reprend cette liberté à son propre compte. On y trouve des fictions – *Presque rien* (2000), histoire d'amour entre deux jeunes garçons et étape importante de la naturalisation de l'homosexualité dans le cinéma français, ou *Wild Side* (2004), mélo transgenre casse-cou d'une belle sensibilité. Des documentaires, dont le remarquable *Les Invisibles* (2012), qui remet en perspective, de manière à la fois incarnée et documentée, la longue lutte des homosexuels dans la reconnaissance de leurs droits.

Lire aussi : « Les Invisibles » : fragments d'un parcours amoureux

Il y a aussi des films à la lisière de deux genres, comme *La Traversée* (2001), qui est sans doute son plus bel ouvrage. Il y filme Stéphane Bouquet – son scénariste – au cours de son voyage vers un père inconnu, ex-GI ayant participé à la libération du pays, puis retourné aux Etats-Unis sans savoir qu'il avait laissé un fils derrière lui. Il en ressort un road-movie séduisant et mélancolique, qui prend la route vers l'éternelle ambiguïté, l'éternel flottement des origines.

Une exposition de 400 photographies

Deux importantes nouveautés marquent enfin cette rétrospective. « L'Inventaire infini », exposition de quelque 400 photographies tirées de la collection personnelle du réalisateur-chineur, qui se veut une anthologie de cette vaste et triviale pratique d'amateur qu'on nomme la photographie vernaculaire. Mais encore, en soirée d'ouverture (vendredi 4 octobre à 20 heures), la projection en avant-première de son nouveau documentaire, *Adolescentes*, dont la sortie est prévue pour 2020.

Le film suit durant cinq années deux amies de Brive-la-Gaillarde (Corrèze), Emma et Anaïs, depuis l'âge de 13 ans jusqu'à 18 ans. Autant dire du début de l'adolescence à l'entrée dans l'âge adulte, de la 4^e à l'après-bac, de la proximité (compliquée) avec les parents au départ (pas beaucoup plus simple) du foyer familial.

Le film est passionnant, réussissant l'exploit d'extraire en deux heures et quart la quintessence d'une trépidante mutation existentielle en même temps que la somme de cinq années de tournage. Enjeu social, désillusions politiques, horizon collectif, rôle des parents dans l'éducation des enfants, esquisse d'un imaginaire des jeunes filles, le film emporte avec lui bien plus qu'une simple chronique adolescente. Précisément, une sorte de photographie vernaculaire de la société française contemporaine.

Sébastien Lifshitz | Cinéma | Centre Pompidou

SÉBASTIEN LIFSHITZ

rétrospective et exposition
en présence du cinéaste

4 octobre - 11 novembre 2019
cinémas 1 et 2, petite salle, forum-1

À regarder plus tard Partager

¶ Sébastien Lifshitz. Rétrospective, rencontres et exposition « L'Inventaire infini », Centre Pompidou, Paris 4^e. Du 4 octobre au 11 novembre.
Exposition gratuite. Tarifs projections : de 3 à 5 €

Jacques Mandelbaum

Bref – 4 octobre 2019



Une exposition et une rétrospective : Sébastien Lifshitz au Centre Pompidou

Nous avons rencontré Sébastien Lifshitz à cet effet dans “Bref” 124, paru en mars dernier, et l'événement qui lui est consacré à Beaubourg est enfin arrivé. Il débute en cette fin de semaine et durera plus d'un mois.

C'est au milieu des années 1990 que nous avons découvert, au sein de la rédaction de **Bref**, le cinéma très personnel de Sébastien Lifshitz, à travers son court métrage ***Il faut que je l'aime*** (photo ci-dessous, à droite), qui sera bientôt proposé en ligne sur notre site et qui était interprété par une certaine Valérie Mréjen. Nous avons ensuite suivi avec un intérêt constant son parcours, au fil d'un impressionnant moyen métrage (***Les corps ouverts***), un téléfilm pour Arte (***Les terres froides***) et un premier long métrage probant (***Presque rien***, photo de bandeau), qui fut suivi de plusieurs autres, tant sur le registre de la fiction que du documentaire.



Sur ce versant, ***Les invisibles*** (photo ci-dessus à gauche, © Ad Vitam), ***Bambi*** (photo ci-dessous) et ***Les vies de Thérèse*** – ces deux derniers sur des formats de moins d'une heure – se sont succédés en mettant en exergue les qualités de respect et d'humanité du cinéaste envers ceux qu'ils filment, avec toujours beaucoup de tact, même dans des circonstances dramatiques. Tous ces films font naturellement partie de la rétrospective consacrée à cette personnalité parmi les plus rares du cinéma français par le Centre Pompidou, du 4 octobre au 11 novembre (dans le cadre du Festival d'Automne), tandis qu'on y découvrira aussi son tout nouveau film, le long métrage documentaire ***Adolescentes***, dont la sortie dans les salles est prévue au premier trimestre 2020.



De nombreux invités côtoieront le réalisateur (citons Claire Denis, Paul Guilhaume, Stéphane Bouquet, Yann Dedet ou, bien sûr, la vraie “Bambi”) lors de séances spéciales agrémentées de rencontres avec le public, tandis qu'une exposition intitulée ***L'inventaire infini*** sera à arpenter, rassemblant plus de 400 images issues de sa collection de photographies vernaculaires de Lifshitz, trouvées aux puces, dans les vides-greniers ou sur internet. De quoi mettre en lumière, comme l'évoque le programme de l'événement, une “*part intime*” de l'éducation artistique de celui qui donnera en outre une masterclass le mardi 12 octobre à 17h, en entrée libre (dans la limite des places disponibles).

Christophe Chauville

À lire aussi :

- [*L'île jaune*, un court métrage coréalisé par Paul Guilhaume et Léa Mysius.](#)
- [Un autre cycle aux Cinémas du Centre Pompidou, dans le cadre de la Cinémathèque du documentaire à la BPI : “Filmer le sport”.](#)

Ecrannoir.fr - 4 octobre 2019

Sébastien Lifshitz: des vies et des corps aux cinémas du Centre Pompidou

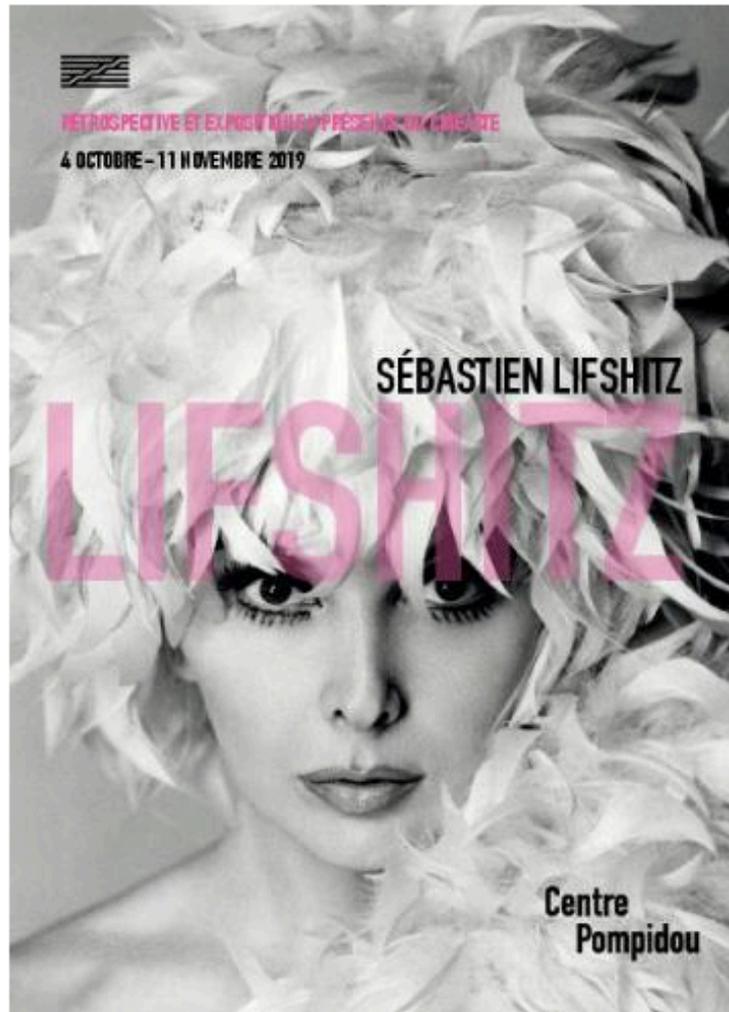
Posté par vincy, le 4 octobre 2019, dans **Avant-premières, Courts métrages, Événements, Personnalités, célébrités, stars.**

Deux fois récompensé par un Teddy Awards et Césarisé pour *Les invisibles*, **Sébastien Lifshitz** est passé de la fiction aux documentaires (depuis 2012, il ne focalise que sur ce genre), approfondissant son sujet de prédilection: l'humain à corps, cul, cœur ouverts. Son œuvre sensible, engagée, contemporaine s'intéresse aux gens, en portant un regard bienveillant et défiant les préjugés que l'on peut porter sur eux, leur communauté, leur âge ou leur cadre social. Ceux qui ne sont pas forcément des héros de fiction. Des pudiques qui sont un peu à l'écart de barnum médiatique ou des récits romanesques. Il fait le lien.

Les cinémas du Centre Pompidou lui consacre une rétrospective qui démarre ce vendredi 4 octobre (jusqu'au 11 novembre), avec en bonus l'avant-première en ouverture de son prochain film **Adolescentes**, un court-métrage de commande, inédit, dans la collection "Où en êtes-vous?" et une **exposition** de photographies vernaculaires - "L'inventaire infini" - dont il est un grand collectionneur.

Par ailleurs, une **masterclass** est prévu le 12 octobre (entrée libre). Parmi les invités, on retrouvera la cinéaste **Claire Denis** pour *Claire Denis la vagabonde*, l'artiste Valérie Mrejen pour *Il faut que je t'aime*, **Bambi** (de son vrai nom Marie-Pierre Pruvot), l'artiste de cabaret qu'il a filmé dans son formidable moyen métrage documentaire *Bambi*, le philosophe Paul B. Preciado pour présenter le film *Wild Side*, ainsi qu'Isabelle Fonbonne, fille de Thérèse Clerc, et Paul Guillaume, chef op des *Vies de Thérèse*.

Enfin, un **catalogue** coédité par les Éditions Xavier Barral et les Éditions du Centre Pompidou, rassemblent des textes inédits de Sébastien Lifshitz et Isabelle Bonnet.



L'œuvre sensuelle et libre de Sébastien Lifshitz à Beaubourg

Le Centre Pompidou diffuse tous les films et 400 photographies de ce réalisateur sensible

EXPOSITION

Cinéaste insoucieux de se maintenir sur la ligne de crête de la reconnaissance, Sébastien Lifshitz nous revient sinon d'une franche retraite, du moins d'une prospection patiente de son travail. Une rétrospective intégrale de son œuvre au Centre Pompidou à Paris, ainsi que la présentation en avant-première de son nouveau film, *Adolescentes*, arrive à pic pour remettre les pendules à l'heure.

C'est en 1995 que Lifshitz s'imposa à l'attention des cinéphiles. Avec un documentaire consacré à Claire Denis (*Claire Denis, la vagabonde*) en guise de bannière esthétique, le réalisateur marquait un territoire : un cinéma physique caractérisé par l'imprégnation des corps, le goût de l'effusion, la revendication sensuelle et politique des différences. Venu de l'histoire de l'art et de la photographie, c'est sous ces auspices qu'il impressionne, dès 1998, avec le moyen-métrage *Les Corps ouverts*, qui reçoit le prix Jean-Vigo.

Quarante minutes frémissantes de Rémi (interprété par l'intense Yasmine Belmadi), un jeune garçon qui oscille entre mille alternatives. L'arabe et le français, les amours masculines et féminines, l'enfance et la maturité. Film fragmentaire, à fleur de peau, à l'image d'un personnage dont la grâce tient précisément à cette incomplétude, qui n'est que l'autre nom de la liberté.

L'œuvre qui s'ensuit, par l'éclectisme de son inspiration, de ses formats, de ses genres, reprend cette liberté à son compte. On y trouve des fictions – *Presque rien* (2000), histoire d'amour entre deux garçons et étape importante de la naturalisation de l'homosexualité dans le cinéma français, ou *Wild Side* (2004), mélo transgenre casse-cou d'une belle sensibilité. Des documen-

taires, dont le remarquable *Les Invisibles* (2012), qui remet en perspective la longue lutte des homosexuels dans la reconnaissance de leurs droits.

Il y a aussi des films à la lisière de deux genres, comme *La Traversée* (2001), son plus bel ouvrage. Il y filme Stéphane Bouquet – son scénariste – au cours de son voyage vers un père inconnu, ex-GI ayant participé à la libération du pays, puis retourné aux Etats-Unis sans savoir qu'il avait laissé un fils. Il en ressort un road-movie séduisant et mélancolique, qui prend la route vers l'éternel flottement des origines.

Deux importantes nouveautés marquent enfin cette rétrospective. « L'Inventaire infini », exposition de quelque 400 photographies tirées de la collection personnelle du réalisateur-chineur, qui se veut une anthologie de la photographie vernaculaire. Mais encore, en soirée d'ouverture (vendredi 4 octobre à 20 heures), la projection en avant-première de son nouveau documentaire, *Adolescentes*, dont la sortie est prévue pour 2020.

Mutation existentielle

Le film suit durant cinq années deux amies de Brive-la-Gaillarde (Corrèze), Emma et Anaïs, depuis l'âge de 13 ans jusqu'à 18 ans. Autant dire du début de l'adolescence à l'entrée dans l'âge adulte, de la 4^e à l'après-bac, de la proximité (compliquée) avec les parents au départ (pas beaucoup plus simple) du foyer familial.

Le film est passionnant, réussissant l'exploit d'extraire en deux heures et quart la quintessence d'une trépidante mutation existentielle en même temps que la somme de cinq années de tournage. Enjeu social, désillusions politiques, horizon collectif, rôle des parents dans l'éducation des enfants, esquisse d'un imaginaire des jeunes filles, le film emporte avec lui bien plus qu'une simple chronique adolescente. Précisément, une sorte de photographie vernaculaire de la société française contemporaine. ■

JACQUES MANDELBAUM

Sébastien Lifshitz. Rétrospective, rencontres et exposition « L'Inventaire infini ». Centre Pompidou, Paris 4^e. Jusqu'au 11 novembre. Exposition gratuite. Tarifs projections : de 3 à 5 €

Un cinéma physique caractérisé par l'imprégnation des corps, la revendication des différences



BD LA VIS
de YOSHIHARU TSUGE (Cornelius)

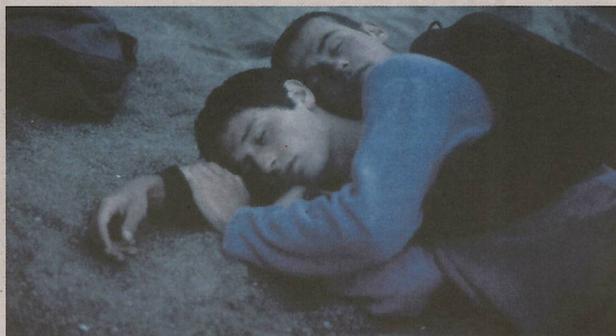
Au printemps, on s'attardait dans ces pages sur l'importance de la parution de l'intégrale des œuvres de Yoshiharu Tsuge chez Cornelius. Le second volume, qui vient de paraître, finit de collecter les années Garo du maître japonais et compte notamment le central *Nejishiki*, paru en juin 1968, œuvre expérimentale et radicale à la portée immense.

IMAGES/

Les fesses de Jérémie Elkaïm, les dunes de Pornichet, les coups de soleil et de reins. Deux garçons vêtus d'un rien d'éphémérité font l'amour sur le sable chaud... On dirait du Jarman, du *Sebastiane*, mais ce sera du Sébastien, très bien. Sébastien Lifshitz. Combien de personnes, autrefois adolescentes ou déjà grandes, respirent encore à cette scène incandescente de *Presque rien*, premier long métrage du cinéaste français qui a fait palpiter bien des cœurs et des boutons de caleçons. On est en 2000, il est trop tôt pour tout, sauf pour ça - *Presque rien*, son amour d'été aux mirages rohmériens, ce n'est pas que l'homosexualité, c'est en deçà et au-delà, donc tout autour et partout, l'ambiguïté et violente douceur de l'amour, l'ingratitude du temps comme des saisons, des plaies qui ne préviennent pas, des familles boiteuses mais pas complètement foutues, qui savent regarder autour.

Sébastien Lifshitz fait des films - documentaires, fictions et des hybridations de ces deux genres, même-fragmentés, criblés de désirs éblouissants, aux paroles franches, des films qui, en leur écran, portent des sexualités multiples et composées sans en faire un programme. Lifshitz n'est pas tant militant que naturellement enclin à montrer qu'ainsi va la vie, telle qu'il la découvre, brute, complexe et infinie. Des *Corps ouverts* (1997) au documentaire *Les Invisibles* (2012) et *Bambi* (2013), en passant par la fiction *Wild Side* (2004), ou justement le troublant *Presque rien*, affleurent des problématiques liées au corps transgenre, au corps gay, lesbien, au corps sexué, au corps familial, politique, au corps qui lutte, qui hérite puis se déleste, part en voyage pour se comprendre, au corps qui aime pour se méprendre, puis reprendre, aux corps marginalisés qui se trouvent, tant bien que mal, une place dans la société.

«*Mon but, entre autres, était de montrer ce qu'on ne voyait pas trop au cinéma*», nous dit le cinéaste. 51 ans, alors qu'on le rencontre à la veille de la rétrospective qui lui est consacrée au centre Pompidou. Sur *Presque rien*, il poursuit : «*On ne montre pas deux mecs qui vont s'en-culer ? Et bah, non seulement je vais les montrer en plan large, mais en plus ça va pas être un devant, un derrière. Face à face. Ça paraît très trivial de le dire comme ça, mais la présence de cette image, pour l'époque, est inattendue. Le marché avait déjà tendance à énormément formater les pensées, les récits, les personnages et les formats. On passe son*



Presque rien (en haut) et *Bambi* (ci-dessus). PHOTO EPICENTRE FILMS DR

Ciné / Sébastien Lifshitz, les liens visibles

Singulière et envoûtante, l'œuvre du cinéaste fait l'objet d'une rétrospective au centre Pompidou. L'occasion de redécouvrir un film de plus en plus hantée par le besoin de donner corps et voix aux vies anonymes.

temps à se demander si l'on peut encore réussir à faire des films différents. Et moi, je trouve intéressant de persister, ressasser ses obsessions...»

«*Imposteur*». Après des études d'histoire de l'art à l'École du Louvre et une immersion dans le milieu de l'art contemporain, celui qui réalisa un premier court métrage en 1994 (*Il faut que je t'aime*, avec Valérie Mréjen) raconte : «*Je n'avais pas du tout le sentiment que j'allais faire des films et que ça allait remplir toute ma vie*». En 1997, pour-

tant, le sillon cinéma se creuse précisément avec le superbe moyen métrage *Les Corps ouverts*, et la présence magnétique de Yasmine Belmadi (mort en 2009 dans un accident de scooter, à l'âge de 33 ans). Il incarne Rémi, un mec bi de 17 ans, dragueur, rôdeur dans la nuit, aux prises amoureuses avec un cinéaste quadra homo qui souhaite le caster pour un rôle de marginal attiré par les garçons. Et les *Corps ouverts*, gracieux, franchit comme un chat les frontières entre fiction et documentaire. «*Yasmine avait un monde en*

lui. Il avait traversé dans la vie des épreuves très dures. Il avait hérité d'une certaine maturité qui venait fusionner avec l'enfant encore en lui.» Sébastien Lifshitz laissera son film à disposition, à l'acteur de s'en emparer et d'y glisser son énergie, ses improvisations et ses intuitions. «*N'ayant fait aucune école de cinéma, je me sens comme un imposteur. L'idée de travailler avec des gens qui, comme moi au départ, sont vierges de cinéma, ça me plaît beaucoup*». Avec cette confiance en l'autre, le cinéaste laisse place à un peu

de perte de contrôle et ne veut pas «*se borner au scénario*», à la recherche «*d'authenticité, comme d'un surgissement des émotions*» chez les personnes qu'il filme, acteurs, témoins quels qu'ils soient. Il évoque, dans un exemple, précisant qu'il ne se juge pas prêt à l'égalier, la puissance du visage de l'actrice Renée Falconetti dans la *Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Theodor Dreyer. Parfois, son désir de liberté se heurte à trop de contraintes, comme avec *Plein Sud*, «*un film compliqué, avec un scénario malade, un montage financier difficile. J'ai filmé, mais j'étais à l'os. Je suis retourné vers le documentaire pour panser mes plaies*».

Gardien. Il entame alors une série de docus tournés en cinémascope et nappés de musique classique en guise d'habits dramaturgiques : *Les Invisibles*, *Bambi* (le parcours d'une femme trans et mythique des cabarets parisiens dans les années 60) ou *Les Vies de Thérèse*, sur les derniers jours de la militante Thérèse Clerc, morte en février 2016. Souvent des existences d'ailleurs, que Sébastien Lifshitz semble saisir comme des images extirpées d'un album photo, qui ont le droit à l'amour et aux désirs, «*prêtes à être réactivées*», enfin entendues.

Tout comme ses documentaires, son «*Inventaire infini*», expo (et catalogue) d'images vernaculaires glanées dans des brocantes, tire des vies de l'oubli. «*Je suis l'enfant d'après*, dit-il, faisant référence à son frère décédé juste avant sa naissance. Ça laisse une empreinte. Ma mère m'en parlait beaucoup, me montrait des photos. Je me disais qu'au fond, la seule trace de lui c'étaient ces images qu'elle me montrait.»

Protecteur, le gardien d'images poursuit sa quête, filmant «*les vies que l'on oublie*, les «*vies minuscules*», comme dirait Pierre Michon». Sa dernière épopée en date s'intitule *Adolescentes*, projetée en ouverture de la rétrospective. Pendant cinq ans, il a suivi les hauts et bas, les circonvolutions affectives de deux meilleures amies corréziennes que pourtant tout oppose : «*Tout le monde se met en scène, dans la fiction comme dans le documentaire. J'ai laissé à chacune le temps de me donner une version fantasmée d'elle-même. Après avoir fait le show, elles étaient comme fatiguées, les couches de représentation sont tombées et la réalité a surgi, naturellement*».

JÉRÉMY PIETTE

«**OÙ EN ÊTES-VOUS, SÉBASTIEN LIFSHITZ ?**» jusqu'au 11 novembre, au centre Pompidou (75004). Rens. : Centrepompidou.fr

Sébastien Lifshitz : « Quand je fais des films, je cherche à faire des portraits au plus près des gens et du quotidien pour mieux mesurer le chemin à parcourir »

Publié le 7 octobre 2019 à 10 h 59 min

Jusqu'au 12 novembre, découvrez ou redécouvrez l'œuvre de ce cinéaste gay auquel le Centre Pompidou consacre une rétrospective ainsi qu'une exposition de photos d'amateurs que le réalisateur collectionne depuis longtemps.



Le Centre Pompidou consacre une rétrospective au cinéaste gay Sébastien Lifshitz ainsi qu'une exposition de photos d'amateurs que le réalisateur collectionne depuis longtemps. Pour l'occasion, nous sommes revenus avec lui sur *Presque rien*, son premier long métrage de fiction, sur *Les Invisibles*, son documentaire césarisé ainsi que sur sa passion pour la photographie vernaculaire.

Komitid : Comment avez-vous réagi quand le Centre Pompidou vous a proposé une rétrospective de vos films ?

Sébastien Lifshitz : C'est étrange une rétrospective parce qu'on a l'impression que ça s'adresse à quelqu'un qui est à la fin de sa vie et qui a déjà fait tous les films qu'ils devaient faire. Je ne le vois pas comme une rétrospective mais plutôt comme une sorte de focus, une étape dans un parcours. Je n'avais jamais revu mes films. Quand je les ai revus pour les restaurer et les numériser pour la rétrospective, c'est étrange mais j'avais oublié des plans, des scènes, des dialogues. Je redécouvrais un peu tout et cela m'a fait un drôle d'effet. Je n'ai pas fait d'école de cinéma donc j'ai revu tout mon apprentissage à l'œuvre à l'intérieur des films, les maladresses, les questions que je me posais.

En 2000, « Presque rien » était votre premier long métrage de fiction, quels souvenirs en gardez-vous ?

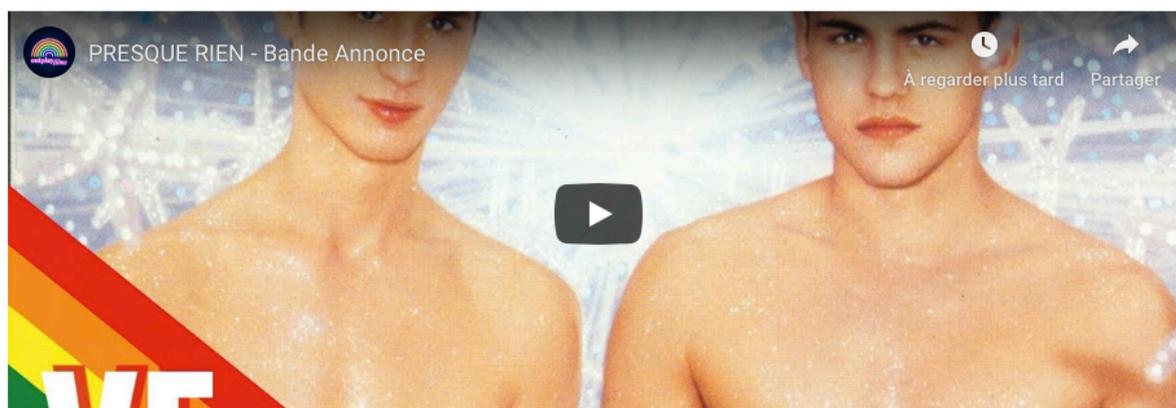
L'homme que je suis aujourd'hui ne referait pas le film de cette manière. Je m'insultais sur l'écran en revoyant le film ! C'est impossible de se remettre dans l'état d'esprit de la personne que j'étais à l'époque. Je suis devenu presque étranger à mes films.

« Ça a été un tournage assez heureux, on n'avait pas un rond au début »

Ça a été un tournage assez heureux, on n'avait pas un rond au début, les financements sont arrivés en cours de tournage. À l'époque, le film, avant même le premier jour de tournage, est arrivé avec un parfum de scandale dans la région de La Baule. La Région des Pays de la Loire, à l'époque, m'avait donné une subvention pour le film et un élu du Front National avait lu le scénario et avait été extrêmement choqué par l'histoire et par ce soutien. C'était l'époque des débats sur le pacs. Tout le milieu politique de la région, très à droite, a été alerté. Tous se sont emparés du scénario et l'ont lu dans l'hémicycle de l'Assemblée Régionale. J'ai été attaqué, accusé d'être un pornographe immoral et la subvention a été retirée. La Mairie de la Baule nous a quand même prêté un lieu mais nous n'avions même pas le droit de sortir dans le jardin, nous étions considérés comme des pestiférés ! C'est étonnant de se dire que sur un sujet finalement assez banal, celui d'un adolescent qui découvre sa sexualité, son homosexualité, qui vit pour la première fois ses désirs avec un autre garçon, fasse à ce point scandale et provoque un tel rejet, cela nous semblait surréaliste.

On a bien senti les résistances tenaces du milieu politique qui s'est servi de ce film comme d'une tribune pour parler à son électorat. Mais on a tenu bon même si notre décor principal, une plage, nous a finalement été retiré par le maire socialiste de l'époque et que nous avons dû filmer à 100 km au nord du lieu prévu, sur une autre plage. Ce film qui n'avait rien en soi de scandaleux ou particulièrement outrancier, pourtant, à ce moment-là, fin des années 90, incarnait quelque chose qui n'avait rien d'évident.

L'homosexualité était souvent décrite dans des histoires tragiques ou dans des milieux interlopes et ça se finissait très mal. On était entre les destins maudits et les figures de rebelles. Ce film était une sorte de mise à jour alors que l'homosexualité avait commencé à complètement se banaliser dans la société. Le film ne faisait que prendre la mesure de ce mode de vie qui avait changé. Je pense qu'aujourd'hui le film peut être vu de façon intemporelle pour un public homo ou hétérosexuel.



Vous avez réalisé un documentaire qui est également devenu un classique. Est-ce que le travail et la genèse des « Invisibles » restent un grand souvenir dans votre carrière ?

Les Invisibles, ça a été un tournage très important à titre personnel, dans ma vie, parce que j'ai d'abord rencontré, avant même les témoins du film, beaucoup d'autres personnes. Chaque rencontre a été très marquante parce que c'était à chaque fois le récit d'une vie avec des parcours très singuliers qui étaient à la fois bouleversants et passionnants sur ce que c'est que de construire une vie, de s'assumer, d'assumer ses désirs et de mettre sa vie en conformité avec ce que l'on est au plus profond de soi. Et cela n'a rien d'évident que l'on soit homosexuel ou non.

« L'histoire est toujours racontée à travers des destins exceptionnels, des hommes ou des femmes illustres, alors que là ce n'était que des hommes et des femmes qui avaient traversé ces époques. »

Qu'est-ce que c'est que l'accomplissement d'une vie ? Je trouvais qu'à chaque fois, c'étaient des leçons de vie, avec toutes les embûches, les erreurs, les questionnements qui vont avec. C'était une matière humaine passionnante qui m'a fait énormément grandir, réfléchir sur ma propre vie et cela a aussi dessiné un futur. J'ai fait ce film autour de mes 40 ans et je ne savais absolument pas ce que c'était de devenir un vieux PD ! Il n'y avait pas de modèle dans les films, dans la presse, il n'y avait rien. Cela n'existait pas et je trouvais ça dingue que personne ne s'intéresse à ça. Je cherchais à parler du quotidien de Monsieur et Madame tout-le-monde pour toucher à l'universel. L'histoire est toujours racontée à travers des destins exceptionnels, des hommes ou des femmes illustres, alors que là ce n'était que des hommes et des femmes qui avaient traversé ces époques. Ces récits-là étaient passionnants. Quand je fais des films, je cherche à faire des portraits au plus près des gens et du quotidien pour mieux mesurer le chemin à parcourir.



Cette passion pour la photo vernaculaire, des clichés amateurs du quotidien, qui peuplent l'exposition « L'Inventaire infini » qui accompagne la rétrospective, va également dans ce sens, de l'anonyme qui raconte le monde...

Pour moi collectionner la photographie vernaculaire, c'est vraiment s'approcher au plus près de la vie, du quotidien des gens. Ce sont des témoignages à la fois esthétiques, sociologiques, historiques et extrêmement intimes et pour moi il n'y a rien de plus beau. L'esthétique de l'image amateur n'a cessé de nourrir l'art même si ce qui a motivé l'image n'est pas, au départ, un enjeu artistique.

Faire une exposition, c'est comme faire un film, c'est aussi construire un récit avec des séquences. J'ai tenu à ce que, dans la section Amours de l'exposition, il y ait des images d'homosexualité intimes parce qu'elles ont été à la base des *Invisibles*. C'est grâce à ces photos intimes que j'ai commencé à réfléchir à ce sujet, elles ont été la matrice, le point de départ de ma réflexion et de l'idée du film. Ces photographies m'ont éduqué.

Rétrospective Sébastien Lifshitz, rencontres et projections ainsi que l'exposition « L'Inventaire infini », au Centre Pompidou jusqu'au 11 novembre 2019. Masterclass du cinéaste le 12 octobre à 17 heures.



Franck Finance-Madureira

 @FMFranck

cinéma Lgbt **Komitid+**

Les Inrockuptibles – 9-15 octobre 2019



Les Corps
ouverts (1998)

Magouric Distribution

Rétrospective Sébastien Lifshitz

A quelques semaines de la sortie de son nouveau film, *Adolescentes*, et en parallèle de son exposition *L'Inventaire infini*, le Centre Pompidou propose dans le cadre du Festival d'Automne à Paris l'intégrale des films de Sébastien Lifshitz – avec notamment *Les Invisibles* (César 2013 du meilleur documentaire), *Les Corps ouverts*, *Bambi* ou *Claire Denis, la vagabonde* –, dans lesquels le cinéaste interroge les questions d'identité. Le 12 octobre, Lifshitz donnera une masterclass présentée par la journaliste et critique Charlotte Garson.

Cinéma Jusqu'au 11 novembre, Centre Pompidou, Paris

SEBASTIEN

LIFSHITZ

MARGE(S)

**« FAIRE UN FILM C'EST
TOUJOURS UNE BATAILLE, JE
N'AI PAS BEAUCOUP DE TEMPS
POUR REGARDER TROP LOIN EN
AVANT ET ENCORE MOINS EN
ARRIÈRE »**

« C'est la marge qui fait tenir les pages entres elles ». Pour présenter et introduire le travail de Sébastien Lifshitz, Serge Lavisnes, Président du Centre Pompidou - à l'occasion de la rétrospective consacré au cinéaste, choisi une citation de Godard. A travers elle, l'expression de son amour et tout l'intérêt qu'il porte à celui qu'il qualifie de « formidable portraitiste ». Son choix, accompagné de Sylvie Pras et Amélie Galli, de voir le travail de Lifshitz consacré et célébré durant plusieurs semaines dans le musée d'art contemporain fait entrer en corrélation différents gestes artistiques qui constituent le regard d'un homme passionné, d'une précieuse sensibilité, pour qui la vie aura débusqué de nombreux chemins inattendus.

Sébastien Lifshitz ne se destinait pas au cinéma. Et pourtant, c'est à travers lui qu'il trouvera le meilleur moyen d'exprimer sa délicatesse et son envie instinctive de décrire, questionner et aimer les personnages de la marge ; en quête d'identité, de légitimité et de territoires où faire exister leurs désirs les plus intimes, les plus respectables et surtout, les plus estimables.

Le regard de Lifshitz s'est formé sur la photographie et une précieuse collection de clichés vernaculaires, images du quotidien, amateurs représentant la vie de chacun et de tous, dont il expose également une sélection au Centre Pompidou. C'est ce regard sur la banalité, la vie de tous les jours, qui offre à son cinéma une dimension toute particulière quant aux sujets dont il traite. Les personnages de la marge n'y sont pas représenter avec exubérance ou traits forcés, mais dans toute leur simplicité, les rapprochant un peu plus des autres et de ce qu'ils sont : des êtres humains.

Passant du documentaire à la fiction dans un même mouvement d'attention, de précision et d'émotion, Sébastien Lifshitz enquête et interpelle, il sonde les sexualités, les pulsions, les amours, les peurs et les mœurs. Il cherche à donner à chacun le bonheur qu'il mérite, nous mettant tous sur un pied d'égalité et aussi un piédestal ; êtres humains aimants, capable du pire, mais surtout du meilleur.

Rencontre avec Sébastien Lifshitz, qui nous prouve que la beauté se cache partout, aussi bien dans l'étrangeté que dans la banalité (et que l'un est indissociable de l'autre).

[par Mathieu Morel](#) et
Léolo Victor-Pujebet



Quel enfant étiez-vous ?

Secret. J'étais un enfant secret. Probablement à cause de choses que je sentais au fond de moi. Des choses difficiles à dire qui avaient à voir avec le désir, avec une part de mon identité. A savoir, la question de l'homosexualité, bien sûr. J'ai compris très jeune que j'étais attiré par les hommes. Je ne savais pas très bien quoi faire de cet état de fait. J'ai très vite compris, comme d'autres enfants, que j'étais différent. Parler de cette différence était difficile, parce qu'il fallait avant tout mettre des mots dessus. Et ça fait peur. On a peur du jugement. On a peur du rejet. On a peur de la moquerie. Tout ça a fabriqué une enfance et une adolescence un peu à part, dans lesquelles on ne grandit pas exactement comme les autres. Quand on est adolescent, on vit ses premiers amours, on en parle avec ses copains, on discute des filles sur lesquelles on fantasme, celles qu'on a envie de rencontrer. Moi je ne pouvais pas parler de tout ça, c'était impossible. Je ne pouvais pas dire : «Tiens ben moi c'est Guillaume » ou « J'aime bien Thomas » ! (Rire) Impossible. On vit comme

ça, avec ce sentiment de frustration. Plus tard, quand on peut enfin vivre son désir, le nommer ; on découvre un sentiment de libération très puissant. Unique. Le cinéma a d'ailleurs participé à ça. Cette prise de parole. Cette liberté. Car dès mon premier court-métrage, je parlais d'homosexualité. D'une personne qui se cherche...

Est-ce donc ce qui a motivé votre approche de l'art ? Avez-vous pensé pouvoir exprimer votre identité avec cet appui ?

Je n'ai rien anticipé. Rien n'était construit dans ma tête pour tout ça. Ni pour rien d'autre. Le cinéma est arrivé un peu par effraction. Je sais que je me destinais plutôt à être photographe. J'ai aussi été formé par les arts plastiques, l'histoire de l'art, l'art contemporain, l'école du Louvre... Avant ça j'étais au Lycée en A3, une section qui mêlait le cursus littéraire aux options art plastiques/histoire de l'art. J'étais un adolescent passionné de peinture, d'art plastique et de photographie. Donc j'envisageais plutôt d'aller de cette branche. Même si j'étais déjà cinéphile. J'en ai bouffé du film ! Et ce depuis ma plus tendre enfance. Quand mes parents ont divorcé, j'ai récupéré la télévision pour moi. Eux ils s'en foutaient, ils me laissaient regarder tout ce que je voulais. La seule condition était d'être debout le matin pour l'école et de ramener des bonnes notes. Après je pouvais regarder le cinéma de minuit, le deuxième film de la dernière séance d'Eddy Mitchell, qui était en VO sous-titré. C'était formidable, parce qu'à cette époque, il y avait à la télévision une véritable cinéphilie populaire. TF1 pouvait passer en prime time du Hitchcock, du Fritz Lang, du Murnau ! En VF... Mais quand même ! Tout ça permettait un accès aux maîtres du cinéma qui était absolument génial. En plus des émissions de discussions cinéphiles. Comme beaucoup de gens de ma génération, j'ai été marqué par ça. Cela générait beaucoup de désir. Mais comme personne dans ma famille n'était dans le monde de l'art et encore moins dans le monde du cinéma, envisager d'être réalisateur et de faire des films était impossible. Ça me paraissait totalement inaccessible. Alors que curieusement, la photographie me semblait plus accessible. Et peut-être plus naturel, de par mes premières passions. Comme toujours dans la vie, le hasard a fait son œuvre. J'ai rencontré des élèves de la Fémis et ma vie a bifurqué. J'ai toujours cette passion de la photographie, elle est en moi depuis l'adolescence et j'ai continué à en faire et à collectionner. Mais c'est le cinéma qui a finalement pris le pas sur tout le reste.

Et qu'avez-vous "trouvé" dans le cinéma, pour que vous y restiez, plutôt que la photographie ?

Je ne pensais pas vraiment y rester. Ou je devrais plutôt dire ; je ne pensais pas qu'on allait m'autoriser à y rester. Quand vous faites un film, vous vous dites « Ok. Super. C'était Génial. Mais ça va probablement être le dernier. » Ce qui est étrange, c'est que comme je n'avais pas fait d'école de cinéma, je n'avais aucune connaissance ou maîtrise technique. Quand on débute de cette manière, c'est très inquiétant. A proprement parler, on ne sait pas faire un film. Donc on a vite le sentiment d'être incapable. D'être éternellement dans une démarche d'apprentissage. D'être illégitime. Fondamentalement illégitime. Ce qui donne l'impression que tout va s'arrêter là. Et en fait ça ne s'arrête pas... Vous trouvez une nouvelle idée. On m'a laissé faire le premier, pourquoi pas le deuxième ? Et le troisième ? Puis les choses s'enchaînent comme ça mais au début, ce n'était pas gagné. D'ailleurs pour moi ça ne l'est toujours pas. J'avais réellement l'impression d'être un intrus. Un intrus qui débarque, qui essaye de faire un film, qui essaye d'apprendre à faire un film. Et j'ai appris. Qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça implique, de prendre une personne et de la

mettre devant une caméra ? De penser un cadre ? De faire parler un personnage dans ce cadre ? De mettre ce plan en relation avec un autre plan ? De constituer une séquence avec ces plans et d'assembler ces mêmes séquences pour construire un récit ? Qu'est-ce que ça implique ? Toutes ces choses qui peuvent paraître évidentes et qui sont l'activité même de faire un film étaient tout sauf évidentes à mes yeux. Je dirais presque que beaucoup de mes films ont été fait par défaut. J'entends par là qu'ils se sont plutôt construits avec les maladroites et non pas avec le savoir-faire. J'ai dû composer en permanence avec les maladroites, mes incapacités à faire. Au montage de mes films, il a fallu utiliser activement ces maladroites. On en a fait une force, finalement. Par exemple, *Les Corps Ouverts* a une structure éclatée. C'est une sorte de mosaïque, un effet de collage qui, au départ, n'était pas du tout pensé ainsi. Pas sur le scénario en tout cas. Cette forme s'est produite parce que j'ai raté un nombre important de scènes. On avait très peu de temps de tournage et mon premier assistant avait fait un plan de travail impossible, avec par exemple des journées à huit séquences. Je lui disais : « Comment veux-tu faire huit séquences en une journée ? » et il me répondait simplement que nous n'avions le décor que pour cette journée là. Donc que nous n'avions pas le choix. Face à ce genre de mission impossible, il n'y a plus qu'à se jeter dans la bataille. Il y avait des réussites et il y avait évidemment des ratés. La lecture des rushs était un véritable cauchemar pour moi. Ça me mettait dans un état de panique parce que je ne voyais que les ratés. Je devais faire le deuil du scénario et du récit que j'avais imaginé. Il fallait inventer autre chose. Cet autre chose, au moment où je regardais les rushs, était encore impensé et impossible. C'est ensuite grâce à l'effort des monteuses qui m'accompagnaient que petit à petit j'ai inventé une forme nouvelle et un nouveau récit. Le résultat c'est ce film un peu hybride, un peu éclaté, fragmentaire et poétique. Quelque chose que je n'aurais pas pu imaginer ainsi au départ. C'est précisément ce qui est intéressant. Souvent, j'ai fait mes films avec les ratés et les manques. Ça demande presque un travail de plasticien. C'est aussi ainsi que l'on apprend. Comment détourner les erreurs, comment améliorer. Les ratages créent un défi, un défi motivé par l'orgueil. C'est peut-être ce qui entraîne les autres films. Mais dans ces circonstances, je ne pensais pas avoir ce chemin dans le cinéma.

Il y a cette idée que la contrainte est créative...

Jusqu'à un certain point. Parfois oui. Mais parfois elle abîme, tout simplement. J'entends ce que disent les gens sur le fait que la contrainte pousse à avoir de nouvelles idées. Ce qui fondamentalement vrai. Mais on peut aussi se retrouver dans le cas de figure où il n'y a pas d'autre idée, pas de meilleure idée. Ou bien que vous ne la trouvez pas à temps. Alors la contrainte peut abîmer une séquence, la mettre en danger. Mais on ne peut pas faire de généralité. Parfois, la contrainte d'un décor ou d'une météo a été un cauchemar et a eu des conséquences très lourdes sur le film. Et parfois, cela m'a forcé à inventer quelque chose qui n'était pas du tout imaginé au départ, encore une fois, et qui s'est avéré être une meilleure idée.

Est-ce que chaque film est encore une bataille ? Est-ce que vous vous sentez encore *intrus* ?

Disons que je me sens un peu à la marge. Mais j'aime cette marge. Je n'en souffre pas du tout. Je pense que c'est une place qui me va bien. J'aime bien être à côté. Pas en dehors... Je me sens dedans. Mais à côté. Je pense que c'est lié

à ma personnalité et à mon parcours, un peu improvisé. Il y a quelque chose d'hybride dans ce que je fais, qui est très lié à mes études, à mes passions... Ce mélange que j'aime entre l'amateurisme et la maîtrise, entre les arts plastiques et le cinéma, entre des formes libres et des récits tenus, avec un propos clair, une ligne directrice. Cela crée des films pas forcément commerciaux, pas pour le marché, comme on dit. Mais des films quand même.

Dans l'avant-propos de cette rétrospective et exposition, Serge Lasvignes parle de vos personnages comme des "héros qui se battent contre la norme sociale pour faire exister leurs désirs". A l'instar de vos héros, avez-vous l'impression, dans votre marge, de vous battre contre à un système cinématographique imposé ?

Je vais être totalement honnête avec vous. Etrangement, je n'ai pas eu de difficultés à monter mes films, en terme financier ou de distribution. Ce qui est étonnant, quand on voit les films dont il s'agit. On pourrait se dire, "quel chemin de croix"... Mais non. Il y a des difficultés certes, mais comme pour tout le monde. Il y a toujours une lutte et rien ne s'est fait en deux coups de cuiller à pots. Mais par rapport à d'autres réalisateurs que je connais, j'ai quand même eu beaucoup de chances. J'ai eu beaucoup de soutien au sein des chaînes de télévision et des commissions, des aides dans les régions, des avances sur recette, ce genre de choses qui peuvent être extrêmement difficiles à obtenir. Il y a en France un soutien aux auteurs qui est exceptionnel. Et ce soutien, j'en ai énormément bénéficié. Je dirais qu'il y a même une certaine fidélité. A la différence d'autres cinéastes, tout s'est globalement bien déroulé pour moi. Par exemple, ça peut paraître étrange de dire ça, mais depuis une dizaine d'années je tourne quasiment en permanence... *Adolescente*, mon nouveau film, a duré 5 ans en termes de tournage. Mais j'ai travaillé en parallèle sur d'autres films, j'ai eu l'occasion d'être très actif, de mener plusieurs projets en très peu de temps et de réussir à les faire exister financièrement. C'est aussi ce que permet le documentaire. Car bien entendu, l'équipe est plus légère et le coût inférieur. Ce sont aussi des économies plus fragiles... Mais néanmoins, cela m'a donné la possibilité d'être constamment entraîné de tourner depuis une dizaine d'année. Et j'aime cette situation de travail permanent qui désacralise ce moment du tournage. Ça a aussi atténué cette peur de me confronter au réel et manière de faire une mise en récit. Donc aujourd'hui, j'ai peut-être ce rapport moins angoissé, moins illégitime, comme nous en parlions tout à l'heure.

A propos du réel et de la mise en récit que vous évoquez, de la différence entre la fiction et le documentaire, est-ce que la fiction vous permet de représenter ou figurer quelque chose qui, à priori, aurait été inaccessible dans le documentaire ? Comment se fait ce choix entre fiction et documentaire ?

C'est peut-être plus instinctif qu'on ne le pense. Il y a des films que je n'envisage que dans la forme documentaire. Le simple fait de savoir que ces témoignages que je recueille sont des moments véritables, évoqués ou vécus par les gens eux-mêmes change tout. Parce qu'il y a tout d'un coup un poids de vérité qui est sans communes mesures avec la fiction. Cela crée aussi un travail sociologique et historique sur ce qu'est une époque, des époques, un temps. Ça vient documenter l'ensemble.

Je comprends l'idée et le sens du documentaire. Mais la question allait peut-être plutôt dans l'autre sens. Je pense par exemple à *Wild Side*, qui est une fiction mais aurait pu dépeindre ces personnages sous une forme documentaire. En ce sens, comment se fait le choix de la fiction ?

Si la question peut en effet se poser pour *Wild Side*, c'est parce qu'il est justement travaillé par le documentaire. Il y a une puissance romanesque, il y a une forme très cinématographique par le scope, la musique, une attention particulière à l'image portée par la beauté du travail d'Agnès Godard. Mais il y a la présence très brute de non-acteurs, qui amène le réel dans les séquences, une incarnation réaliste qui vient se frotter à la part fictionnelle dont je suis l'auteur. Le film est constamment tiraillé entre les deux, de mon point de vue. J'ai voulu créer une ligne de tension entre documentaire et fiction. Et de la même manière, j'aime traiter le documentaire avec la forme de la fiction. C'est-à-dire que je peux faire un documentaire filmé en scope, avec de la musique, des cadres affirmés, on utilise les moyens de techniques du cinéma de fiction, avec des longues focales, des pleines ouvertures... La question de la forme est très importante, elle permet d'amener une tenue, une exigence formelle qui est aussi nécessaire que le sujet. Trop souvent dans le documentaire, on s'en tient au sujet. C'est le sujet qui fait le film et son discours. Pour moi non. Un documentaire je l'envisage comme un film de fiction, c'est exactement la même chose pour moi. Donc la forme doit vraiment être pensée de manière cinématographique. Je veux utiliser la forme cinématographique pour tenir un propos et construire son récit. C'est la même démarche d'un côté et de l'autre. D'une manière ou d'une autre, l'idée est d'amener le spectateur dans le film. Mais concernant le choix, disons qu'il y a des sujets qui m'ont semblé plus compliqué à aborder sans l'aide de la forme fictionnelle, que j'ai cependant toujours eu à cœur de construire à partir du réel, avec la même étude, la même documentation, la même exigence de précision. On pourrait en effet se dire que pour *Wild Side*, j'aurais dû aller à la rencontre de clandestins russes et de prostituées transsexuelles ; mais c'est précisément ce que j'ai fait. J'ai rencontré énormément de gens et certains d'entre eux sont dans le film. Une part documentaire, justement, à laquelle je tenais énormément.

**"DISONS QUE JE
ME SENS UN PEU
À LA MARGE.
MAIS J'AIME
CETTE MARGE."**

Vous parliez tout à l'heure de forme éclatée, de mosaïque... Puis de ponts entre les formes fictionnelles et documentaires. On peut voir votre œuvre comme un kaléidoscope avec toutes ses explorations distinctes, mais ses couleurs communes. Est-ce que vous aimeriez laisser derrière vous un ensemble, une œuvre, ou chaque film aurait sa place qui répond et renvoie à un autre ?

Je ne pense pas œuvre. Je ne pense pas à un tout. Même si je sais que d'autres le font, moi je n'arrive pas à avoir cette distance par rapport à mon travail, je suis vraiment dans le temps présent. Faire un film c'est toujours une bataille, je n'ai pas beaucoup de temps pour regarder trop loin en avant et encore moins en arrière. D'ailleurs je ne revois jamais mes films. J'essaye de faire ce que je peux faire dans le temps présent, sans avoir le regard autre part, sans penser à

ce qui va arriver. Quand j'ai terminé un film je suis rincé, j'en suis saturé. J'ai presque un point de rejet. Donc je ne pense à ce que j'ai fait avant et comment y répondre. C'est pour ça que cette rétrospective m'est un peu étrange. Je la vois comme une sorte d'étape et non un point d'arrivée, une fin en soi.

Quel conseil offririez-vous à un jeune cinéaste ?

Les conseillers ne sont pas les payeurs... (Rires). Mais je dirais qu'il n'y a pas un chemin unique pour arriver au cinéma. On imagine qu'il faut faire une école de cinéma, qu'il faut apprendre la technique... En fait ce n'est pas vrai. Tout ceci peut s'apprendre sur le tas, parfois avec un certain embarras, certes. Mais malgré tout, si vous avez quelque chose à dire, si vous avez ce rapport essentiel aux histoires, si vous aimez jouer les images, les coller, les entrechoquer, si vous avez ce besoin fondamental de mettre quelque chose entre vous et le réel, puis d'en produire autre chose, alors tout vous rend légitime à faire des films. Et je parle là de choses que ne vous apprend pas une école. Une école vous apprend les moyens d'exprimer mais ne va pas chercher pour vous le rapport au monde que vous entretenez, cette envie d'apposer quelque chose entre vous et le monde, entre vous et les autres. Tout ceci vient de vous. Un film est une relation, c'est ce que vous construisez avec les autres. Il faut garder ça à l'esprit et donc agir en conséquence, c'est à dire sincèrement. Le cinéma est l'art de tous.

Ouvert à tous.

[Sébastien Lifshitz. Rétrospective, rencontres et exposition « L'Inventaire infini ».](#)

Centre Pompidou, Paris 4e. Du 4 octobre au 11 novembre.

Exposition gratuite. Tarifs projections : de 3 à 5 €

Cnc.fr – 11 octobre 2019

Sébastien Lifshitz : « Cette exposition de photographies est un chant d'amour ! »



11 OCTOBRE 2019 • CINÉMA

Tags : [entretien](#) • [exposition](#) • [photographie](#)



Bambi 1972 © John Fitzgerald

En marge de la rétrospective de son œuvre au Centre Pompidou, du 4 octobre au 11 novembre, le réalisateur Sébastien Lifshitz propose *L'Inventaire infini*, une exposition de photographies amateurs tirées de sa collection personnelle. Entretien.

Cet évènement au Centre Pompidou est un peu un retour aux sources ?

En effet. Durant mes études d'Histoire de l'Art à l'école du Louvre, Bernard Blistène était mon professeur d'art contemporain. Il était également directeur d'exposition au Centre Pompidou. C'est lui qui m'a fait entrer à Beaubourg. En marge de mes études, je travaillais à la Galerie 1900 – 2000, à Paris, qui venait alors d'acquérir un énorme fonds du mouvement d'art contemporain Fluxus. Au même moment, Bernard Blistène envisageait justement de faire une rétrospective de ce mouvement. Je me suis alors retrouvé à lui présenter le fonds et dans la foulée, il m'a engagé comme assistant. Pour l'étudiant que j'étais, avoir accès à un endroit comme le Centre Pompidou était une chance inouïe. Y revenir aujourd'hui en tant que cinéaste en proposant une exposition de photographies, c'est assez émouvant.

Quelles sont les photographies que vous exposez ?

Cet accrochage est dédié à la photographie dite vernaculaire, un nom un peu barbare pour qualifier la photographie non artistique : images amateurs, photos de famille, médicales, publicitaires, industrielles... C'est un immense continent car elles sont partout autour de nous et chacun d'entre nous en produit avec son téléphone portable par exemple... Or, c'est une partie de la photographie qui n'est pas considérée. Ces images ne sont pas « artistiques » et sont donc considérées comme impures. Elles constitueraient une sorte de sous-production sans intérêt. C'est évidemment faux. Prenez quelqu'un comme Walker Evans, son travail a été influencé par cette approche réaliste et intime. C'est à cette photographie que j'ai envie de rendre hommage aujourd'hui, comme un juste retour des choses. En tant que cinéaste, je n'ai pas été seulement influencé par les grands classiques du cinéma, de la peinture ou de la littérature, mais aussi et surtout par ces photos à priori insignifiantes que j'ai toujours collectionnées.



Sébastien Lifshitz au Centre Pompidou 2018
© Jean-Michel Sicot

D'où proviennent-elles ?

De ma propre collection. Ayant grandi à Paris, j'allais souvent au marché aux Puces pour y acheter des fripes avec ma sœur. Je devais avoir 10 ans et j'étais déjà obsédé par la photographie. Mon œil a été immédiatement attiré par ces cartons pourris, ces valises ouvertes qui regorgeaient de photos abandonnées. Personne ne faisait attention à elles. Je me suis mis à fouiller, à en acheter quelques-unes et très vite le volume a grossi. Je faisais ça sans arrière-pensée, sans préméditation mais j'ai compris peu à peu que ce geste n'était pas anodin. En accumulant ces images abandonnées, il y avait un désir très fort de les sauver de l'oubli. Ces images participent d'une mémoire. Tous ces anonymes aujourd'hui oubliés ne se volatilisent pas, ils laissent une empreinte. Je suis très sensible à ça. Un peu comme le personnage de François Truffaut dans *La Chambre verte*, qui s'est construit une chapelle dédiée aux morts. Ça paraît un peu lugubre et morbide mais ce besoin de créer un lien entre les vivants et les morts est au contraire très beau.

Y a-t-il un fil conducteur qui permet de relier toutes ces photographies ?

Quand je trouve ces images, je n'ai pas d'informations attenantes, ce sont des images nues. Je peux donc y projeter absolument tout ce que je veux. Parfois, leur sens s'impose à moi. Certaines d'entre elles ont été ainsi à l'origine de certains de mes films. Par exemple, toutes les photos réunies sous l'appellation « amour et désir », avec ces couples homosexuels, ont été à la base des *Invisibles*. Je ne me considère pas comme un archiviste, il y a dans mon travail un geste de réappropriation de ces images. Un travail d'auteur si vous voulez. Je crée des ensembles, je reconstruis des histoires. Il s'agit peu ou prou du même travail lorsque je fais un documentaire ou un film de fiction : je pense à un récit à partir de plans, d'individus, d'histoires... La grande différence avec ces photographies amateurs, c'est leur poids historique, sociologique et humain. Il y a une mémoire derrière chacune d'entre elles, tous ces gens qui figurent sur ces clichés ont un vécu. Cette exposition leur redonne vie. Je prolonge leur existence.

On sent chez vous un désir très fort de célébrer un corpus photographique méprisé...

Le passé est souvent raconté à travers les expériences ou les traces qu'ont laissées les hommes et les femmes illustres. Ce sont eux qui incarnent l'Histoire. C'est injuste. Qu'est-ce que ces gens, qui par définition avaient des vies hors normes, peuvent nous apprendre du quotidien du peuple ? Ces photos anonymes nous donnent des indications plus réalistes. Il y a une vérité documentaire incomparable. Cette intimité, vous ne la retrouvez nulle part ailleurs. Toutes ces petites choses à priori insignifiantes sont pourtant essentielles à la compréhension du monde. Cette exposition est un chant d'amour.

Aujourd'hui la production de ces images « quotidiennes » est frénétique et circule très vite via les réseaux sociaux. Quel regard portez-vous sur cette évolution ?

L'image numérique est à la portée de tout le monde et permet toutes sortes d'expériences. C'est fantastique. En revanche, elles sont très fragiles car aujourd'hui tout est dématérialisé. Qui se soucie réellement de leur durée de vie ? Elles sont stockées sur un disque dur qui lui-même est périssable. J'entends souvent des amis se lamenter d'avoir perdu leurs photos intimes car leur ordinateur s'est cassé. Il faut vraiment se poser la question de l'archive, sinon il ne restera aucune trace de notre époque. C'est angoissant. Idem avec les films. La plupart sont tournés en numérique et vont vieillir très vite puis disparaître. Que fait-on ? J'ai la chance que le Centre Pompidou organise cette rétrospective de mon œuvre. Tous mes longs métrages ont été restaurés. Mais qu'en est-il pour les autres ?

L'Inventaire infini est organisé dans le cadre du [Festival d'Automne](#) qui accompagne depuis 1972 les artistes en produisant et diffusant leurs œuvres.

RÉTROSPECTIVE SÉBASTIEN LIFSHITZ Centre Pompidou Du au 4 octobre 15 novembre 2019



Dans le cadre de la rétrospective consacrée au réalisateur **Sébastien Lifshitz** est projeté en avant-première le film documentaire "**Adolescentes**" dont la sortie en salle est prévue pour 2020.

Devant les photographies amateur rassemblées par Sébastien Lifshitz, on a envie de se raconter des histoires. Qui est cette femme qui se prend compulsivement en photo, le visage à chaque fois extrêmement changé, et comment cette collection s'est-elle retrouvée sur un trottoir de Berlin ?

Qu'est devenue cette famille, si heureuse sur la plage ? Comment vivaient ces deux femmes qui semblent être ensemble, mais qui ne posent jamais l'une à côté de l'autre, comme s'il n'y avait jamais eu personne d'autre qu'elles-mêmes pour se prendre en photo ?

Et devant tous ces fragments d'existence, ces images avec leurs ratés, leurs oublis, leur mystère, on ressent une grande tendresse et une pointe de mélancolie. On pense à la vie plus ou moins secrète des "invisibles", ces couples homosexuels auxquels Lifshitz a consacré un film, et dont l'intimité apparaît dans ces toutes petites photographies, comme si l'image seule pouvait devenir confidente du bonheur.

Le temps qui passe a laissé sa marque dans les visages effacés, les couleurs estompées ; des pages entières d'albums photo ont été vidées, des souvenirs ont été arrachés, jetés aux quatre vents. D'autres ont simplement vieilli : à travers une série de photo d'identité, on voit des inconnues sortir de l'enfance, traverser l'adolescence avant de nous revenir grand-mères.

Une démarche qui n'est pas sans évoquer celle d'*Adolescentes*, le dernier documentaire en date de **Sébastien Lifshitz**.

Ces dernières années, le cinéma documentaire s'est beaucoup penché sur cette période charnière de la vie où l'on apprend à aborder de nouveaux rivages. Le bac, ultime sommet de la vie lycéenne, est au centre du documentaire chanté de David André, "*Chante ton bac d'abord*" (2014); l'orientation, le chemin à parcourir pour construire sa vie, est le grand sujet de discussion qui anime les adolescents des "*Bonnes conditions*" (2018), de Julie Gavras, filmés durant trois ans.

Plus récemment, Claire Denis poussait les jeunes gens à se poser des questions, à parler d'eux-mêmes et de leur rapport à leur famille dans *Premières solitudes* (2018).

Satellifax – 15 octobre 2019

Distribution salles

Ad Vitam : le prochain film de Gustave Kervern et Benoît Delépine dans les salles en avril 2020

Effacer l'histoire, le 10^e film de Gustave Kervern et Benoît Delépine sortira dans les salles françaises le **22 avril 2020**, a annoncé **Ad Vitam**, son distributeur, lundi 14 octobre. La comédie suivra **Blanche Gardin, Denis Podalydès et Corinne Masiero**, trois voisins dépassés par la révolution numérique : une mère victime d'une sextape, le père d'une adolescente harcelée et une conductrice de VTC qui n'arrive pas à augmenter sa note. Leur précédent film, *I Feel Good*, sorti en septembre 2018 - déjà chez Ad Vitam - avait généré 527 324 entrées.

Autre film daté, le documentaire *Adolescentes*, de Sébastien Lifshitz, prévu pour le **29 avril** et produit par **Agat Films & Cie**. Le film suit deux adolescentes, Emma et Anaïs, de leurs 13 ans à leur

majorité.

Le distributeur a par ailleurs procédé à **quelques changements** dans son line-up : *Adam*, de Maryam Touzani est avancé au 5 février (au lieu du 4 mars), *Une mère incroyable*, de Franco Lolli est reculé au **19 février** (au lieu du 29 janvier) et *Benni*, de Nora Fingscheidt est repoussé au **4 mars** (au lieu du 19 février). ■

[Le line-up d'Ad Vitam pour 2020 est disponible en cliquant sur le lien « Version enrichie ».] [Version enrichie](#)

avec tendresse et acuité, sébastien lifshitz raconte l'histoire des oubliés

Au Centre Pompidou, une rétrospective s'attarde sur le travail de Sébastien Lifshitz, cinéaste et conteur d'histoires oubliées. iD l'a rencontré.

Après ses études à l'école du Louvre, Sébastien Lifshitz a travaillé au Centre Pompidou en tant qu'assistant. Sans doute y a-t-il confirmé son goût pour les images, son obsession pour les histoires qu'elles contiennent et son talent pour en capter les secrets. **Aujourd'hui, le documentariste revient au Centre Pompidou comme artiste invité.** Entre temps, il a appris à faire des films et à tirer le fil de photographies qui racontent, mises bout à bout, un peu de lui et beaucoup de nous : une histoire des marges où se croisent des oubliés, des féministes, des homosexuels, des adolescents, des transgenres et des gens supposément normaux. Il a aussi réalisé des documentaires, des long-métrages de fiction, commissionné une exposition et publié un ouvrage rappelant, avant sa déferlante, que le mouvement queer ne venait pas de nulle part. Qu'il avait une histoire et devait son existence à des vies invisibles, oubliées, écartées des récits et des commémorations, qui méritaient bien que nos regards s'attardent sur elles.

Jusqu'au 11 novembre, une rétrospective redonne à voir ses films tandis qu'une exposition, *Inventaire infini*, permet de retracer l'itinéraire de son regard. On y découvre sa mise en récit de photographies amateur à travers des thématiques qui lui sont chères - l'identité, la disparition, le désir, le flou - et sa réelle école, non pas celle du cinéma mais du regard, curieux et toujours bienveillant. iD l'a rencontré.

L'exposition *Inventaire infini* recense plusieurs centaines d'images issues de votre collection personnelle. Comment est née votre passion pour la collection ?

J'ai grandi à Paris et le marché aux puces était pour moi une sorte de caverne d'Ali Baba. À l'époque, il n'y avait pas internet, donc les puces, c'était le Google des années 1980 - la possibilité de trouver tout et n'importe quoi. Sur le passage, je tombais toujours sur de vieux cartons contenant des photos abandonnées dans lesquelles je piochais. Je n'avais pas l'intention d'en faire une collection mais je me suis pris au jeu de cette collecte et des années après, j'ai réalisé que mon geste était assez obsessionnel. Un jour, j'ai commencé à les classer et ensuite, à faire du montage avec ces images pour les mettre en récit.

Quel est l'intérêt de cette photographie amateur ?

La photographie vernaculaire, c'est toute la photographie qui n'est pas artistique, cette immense production qui nous entoure et qui m'a énormément imprégné adolescent. À travers mon travail, j'ai voulu montrer que ces images auxquelles on accorde si peu de valeur sont importantes parce qu'on y trouve des trésors - à la fois esthétiques, narratifs, sociologiques, historiques. De manière plus personnelle, ces images sont aussi des témoignages d'hommes et de femmes qui ont existé, dont les vies ont été effacées par le temps. Les mettre dans un cadre ou sur un mur, c'est une manière de les ramener à la vie, une façon de rendre hommage à tous ces morts.

« L'histoire officielle de l'homosexualité a toujours été une histoire victimaire, tragique, impossible et pourtant, j'étais face à des témoignages [...] plutôt heureux. »

Dans la photographie et le cinéma, votre travail est habité par la question du genre et de l'homosexualité. Comment ces questions se sont-elles glissées dans ces images ?

Il se trouve qu'au fil des années, j'ai collecté des images traversées par l'homosexualité. Au début du XXème siècle, s'exposer sur une photographie en tant qu'homosexuel était une chose dangereuse. Le monde était hostile à ces désirs considérés comme immoraux et surtout punis par la loi. Ces témoignages sont rares et ils ont généralement été détruits - soit par les protagonistes eux-mêmes soit par les descendants de ces familles parce qu'il y avait là quelque chose de scandaleux. L'histoire officielle de l'homosexualité a toujours été une histoire victimaire, tragique, impossible et pourtant, j'étais face à des témoignages d'amour de couples qui semblaient plutôt heureux. Pouvait-on faire autant de généralités sur la condition homosexuelle ? Certes, il y avait un contexte hostile qui rendait la vie des homosexuels souvent extrêmement difficile et malheureuse, parfois certainement tragique. Mais était-ce le cas de tous ? Peut-être que certains individus - sans doute même plus qu'on l'imagine - ont réussi à négocier quelque chose avec eux-mêmes, avec leurs familles, leur environnement pour réussir à vivre ce qu'ils étaient et accomplir leur vie amoureuse et sexuelle. C'est ce que racontaient ces témoignages photographiques.

C'est à partir de ces témoignages photographiques qu'est né le film *Les Invisibles* ?

Oui, c'est un film qui m'a directement été inspiré des photos que j'ai trouvées. Il n'y a généralement aucun contexte dans ces photos : ce sont des pages vierges sur lesquelles je peux projeter un peu tout ce que je veux et j'ai l'impression qu'elles recouvrent 10 000 histoires. C'est ce que j'aime. La meilleure manière de répondre à la question que je me posais était d'aller à la rencontre d'hommes et de femmes de France issus de tous les milieux sociaux, de les interroger pour tenter de retracer leur vie sur cette question d'accomplissement identitaire.



Est-ce que le fait de voir dans ces images une homosexualité qui a échappé à beaucoup d'autres n'en dit pas long sur le manque d'images et de représentation ?

Certainement. Surtout sur le manque d'images de ma génération : pendant très longtemps, je ne savais pas ce que signifiait vieillir en tant qu'homosexuel. Je ne savais pas que ça existait : les photos étaient rarissimes, personne ne s'intéressait à la question. Avec « **Mauvais genres** », j'ai remonté le fil de la culture queer - c'est un geste de mémoire important pour moi. Aujourd'hui, on a le sentiment que le queer est quelque chose de nouveau, à la mode. Mais pas du tout ! Ces questions étaient prégnantes de la même manière au XIX^{ème} siècle et encore avant. Je trouve passionnant de voir qu'à ces époques beaucoup plus hostiles, qui étaient dans une répression sauvage, violente vis-à-vis de toutes les minorités, des gens ont réussi - ou pas - à vivre ces vies différentes.

Le courant queer est devenu de plus en plus visible ces dernières années, jusqu'à s'exposer à des tentatives de récupération commerciale. Qu'en pensez-vous ?

Je pense que plus on en parle, mieux c'est. Il peut évidemment y avoir une instrumentalisation mais peu importe, l'important c'est que des gens deviennent visibles et témoignent. Je trouve que ça participe malgré tout d'une forme d'éducation. Quand je vois que l'acteur de la série **Pose** est récompensé aux Emmy Awards, je me dis ça raconte quelque chose. Ce n'est pas seulement de l'opportunisme, je pense qu'il y a un phénomène de société plus profond. On est en train de découvrir que l'identité est plus complexe qu'elle n'y paraît, qu'on n'est pas seulement un homme ou une femme, que l'identité est une sorte de continuum sur lequel on peut se placer, qu'elle est multiple, plurielle.

« Chaque individu est libre de faire ce qu'il entend : personne n'est obligé de se marier, de vivre dans la fidélité, d'adopter des enfants, d'avoir recours à la PMA. »

Votre génération a connu la pénalisation de l'homosexualité. Ces dernières années, l'avancée des droits - notamment le Mariage pour Tous - a œuvré à une forme de normalisation de l'homosexualité. Comment la vivez-vous ?

Au moment des Invisibles, certains témoins étaient choqués d'une telle revendication. Dans le fond, beaucoup d'entre eux avaient lutté pour être différents et ne pas se conformer à ce modèle « hétérofluc » leur demandant de correspondre au modèle traditionnel du couple. Pour eux, l'idée du droit à l'indifférence, du droit à être comme les autres était une forme de d'abandon de leur identité. En même temps, ils comprenaient que c'était un signe de l'époque qui menait, dans le fond, à l'aboutissement de cette lutte pour l'égalité des droits. Chaque individu est libre de faire ce qu'il entend : personne n'est obligé de se marier, de vivre dans la fidélité, d'adopter des enfants, d'avoir recours à la PMA. Dans l'absolu, savoir que l'égalité des droits est là, qu'elle est actée par une loi, c'est très important, ça évite de se sentir considéré comme un sous-citoyen. Il y a dix mille manières d'être hétérosexuel comme il y a dix mille manières d'être homosexuel. Je crois que c'est ce qu'il faut revendiquer : il n'y a pas qu'une manière d'aimer, de s'accomplir, de vivre l'amour et le sexe. Plus la société est diverse, plus je la trouve passionnante, riche et saine.

Dans ce contexte, où continue de se situer la véritable marginalité ?

Je ne raisonne pas en terme de marge et de norme. Les personnes auxquelles je m'intéresse sont comme des frères et des sœurs : quelque chose de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont traversé résonne en moi. Ce qui m'intéresse, c'est de donner à voir ce qu'on ne voit pas, faire le portrait d'hommes et de femmes dont j'ai trouvé les vies et les personnalités exemplaires, merveilleuses, drôles. Mes films ne font que leur rendre hommage. Ils sont mon panthéon, mes héros - certainement pas ceux de mes parents, de mes grands-parents ou de mes voisins. Mais ce sont les personnes les plus fantastiques que j'ai rencontrées.

« Les adolescents mettent leur vie en vitrine à travers les réseaux sociaux : ce qu'ils sont, ils le sont au regard de tous. »

Votre nouveau film - dont la sortie est prévue pour l'été 2020 - s'attarde sur l'adolescence. Quel regard portez-vous sur cet âge ?

J'avais depuis longtemps le désir de filmer une vie à travers le temps. C'est ce que j'ai essayé de faire dans *Les Invisibles* : ces gens racontent ce qu'ils ont traversé, depuis leur naissance jusqu'à leur grand âge. Je voulais, encore une fois, raconter un parcours de vie sur 5 ans, à un âge où on change beaucoup où on est en pleine construction. J'ai donc choisi de filmer 2 adolescentes de leur 13 ans jusqu'à leur 18 ans à Brive-la-Gaillarde. Elles sont complètement opposées : l'une vient de la bourgeoisie provinciale, l'autre du prolétariat, l'une parle tout le temps, l'autre est réservée, l'une est mince, l'autre enrobée. Tout les oppose mais lorsque le film commence, elles sont dans le même collège, dans la même classe. Le film est un portrait d'elles et de leur amitié à travers le temps. Va-t-elle résister au passage du temps, à leur transformation ? C'est aussi le récit de ces 5 dernières années en France, sur la façon dont les jeunes se sont intéressés ou pas aux événements politiques qui ont eu lieu. Ça a été une expérience de cinéma et de vie très intense.

Cette génération a un rapport à l'image très particulier, à dix mille de la pratique photographique dont vous retracez l'histoire. Qu'en avez-vous retenu ?

Il y a quelque chose de fascinant dans ce moment où les adolescents cherchent à savoir qui ils sont, ce qu'ils veulent devenir, quels sont leurs talents, ce qu'ils attendent de la vie. J'ai pu observer la violence de l'injonction à se définir, alors qu'ils en sont incapables. Ils mettent leur vie en vitrine à travers les réseaux sociaux : ce qu'ils sont, ils le sont au regard de tous. Le moindre accident, la moindre dérive prend des proportions phénoménales parce qu'ils sont en représentation permanente. L'injonction scolaire, parentale s'ajoute au regard qu'ils se fabriquent eux-mêmes via les réseaux sociaux. Il me semble que c'est donc doublement difficile.



L'inventaire Infini | Centre Pompidou

Sébastien Lifshitz propose une importante exposition d'images vernaculaires, issues de sa collection personnelle. Après Mauvais genre, présenté aux Rencontres d'Arles, en 2016, le cinéaste imagine ...

 **centrepompidou**



Dans le cadre de sa rétrospective, accueillie par le Centre Pompidou, le réalisateur Sébastien Lifshitz dévoile sa collection photographique : *L'Inventaire infini*. Une exposition faisant l'éloge de l'image vernaculaire.

C'est après avoir étudié l'art à l'école du Louvre que Sébastien Lifshitz s'est tourné vers le cinéma. « *Je me destinais à être photographe depuis mon adolescence, mais finalement le 7^e art a fait bifurquer ma vie* », précise-t-il. L'image fixe, cependant, continue à influencer l'artiste, qui réalise quelques séries, en parallèle de ses films. « *Il s'agit d'une photographie posée, basée sur le portrait. J'ai également développé des séries plus expérimentales, en plaçant toujours au cœur de mes créations la mise en scène, la pose et la fiction* » explique-t-il. Très jeune, il commence une collection d'images vernaculaires. Des œuvres d'anonymes qu'il trouve dans des marchés aux puces, des clichés ordinaires que personne ne semble vouloir. « *Au fil du temps, je me suis rendu compte que mon geste était obsessionnel, et j'ai commencé à réfléchir, à trier ces images et à penser des récits à travers elles* », confie le réalisateur.

L'Inventaire infini, contrairement à *Mauvais Genre* – exposition accueillie par le Centre Pompidou en 2016, dédiée aux travestis et à la photographie amateur, dont Sébastien Lifshitz avait assuré le commissariat – ne s'attarde pas sur un seul thème. « *Cet événement est une anthologie très subjective de l'image vernaculaire* », explique l'artiste. Divisée en une dizaine de thèmes, explorant les notions d'identité, d'amour, de désir, de récits ou encore de jeux et d'expérimentations photographiques, l'exposition entend « *montrer la richesse, la diversité, la formalité, l'esthétique et la narration de ces images singulières* ».



Capter l'incroyable et l'intime

« Depuis les impressionnistes, et les peintres du 19^e siècle qui ont beaucoup utilisé ce médium, nous connaissons l'importance de la photographie dans l'art, mais je ne suis pas sûr que nous mesurons l'importance de ce genre d'image », poursuit le réalisateur. Il y a pourtant une certaine dimension poétique dans les clichés de cet *Inventaire infini*. Une collection dévoilant le génie accidentel et évoquant certains aspects de l'art brut. Pourtant, pour Sébastien Lifshitz, l'image vernaculaire n'est pas artistique. « Elle inclut la photographie de famille, de police, l'imagerie scientifique. Elle possède une diversité gigantesque et regorge de clichés incroyables », précise-t-il.

Ludiques, belles, étranges et mystérieuses, ces œuvres de l'ordinaire nous ont tous influencés. Elles nous accompagnent tout au long de notre vie, entourent nos exploits comme notre routine. Elles capturent l'incroyable et l'intime avec une honnêteté désarmante. Au fil de la visite, le regardeur est invité à plonger dans cet univers grotesque, à la recherche d'une certaine familiarité. « Puisque nous n'avons pas d'informations sur ces images, elles restent des énigmes... Et nous pouvons projeter ce que nous souhaitons dessus », conclut l'auteur. Souvent dénigrée, la photographie amateur documente notre évolution sans artifice, témoin discret de l'histoire humaine. En exposant ainsi sa collection, Sébastien Lifshitz rend hommage à ces images banales, proposant au visiteur un voyage dans un imaginaire aussi proche qu'insensé.

***L'Inventaire infini* – Sébastien Lifshitz**

Jusqu'au 11 novembre 2019

Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, Paris 4

Loeildelaphotographie.com - 24 octobre 2019

L'ŒIL DE LA PHOTOGRAPHIE

Rétrospective Sébastien Lifshitz



© Collection Sébastien Lifshitz





Depuis la fin des années 90, Sébastien Lifshitz trace une œuvre cinématographique aussi délicate que politique. Alors que sort prochainement en salles son nouveau long métrage, *Adolescentes*, le Centre Pompidou revient sur l'ensemble de son travail à travers une rétrospective complète, en présence du cinéaste, et la commande d'un court métrage inédit, dans la série *Où en êtes-vous?*. Sébastien Lifshitz présente également une exposition inédite de photographies vernaculaires dont il est un grand collectionneur. L'événement se déroule dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Un sourire, des mains, un regard, Sébastien Lifshitz est devenu, depuis *Les Corps ouverts*, son premier moyen métrage, en 1998, un formidable portraitiste attaché à l'intimité du détail. *Bambi*, en 2013, *Thérèse Clerc*, en 2016, mais aussi l'artiste Valérie Mréjen, dans *Il faut que je l'aime*, en 1994, ou encore la cinéaste Claire Denis, en 1995, Lifshitz donne à voir une communauté joyeuse et profonde, dans un mouvement résolument tourné vers l'autre. Au fil de plus de dix films à ce jour, longs métrages de fiction et documentaires, de tous formats, il questionne insatiablement les dimensions du genre et la pluralité de nos identités, comme en 2012 avec *Les Invisibles*, récompensé par le César du meilleur documentaire. Passionné de photographies amateurs, qu'il collectionne de façon compulsive depuis que, gamin, il allait les acheter aux Puces par paquets, Sébastien Lifshitz présentera, en parallèle de la rétrospective de ses films, l'exposition *L'Inventaire infini*. À travers cette proposition inédite, rassemblant plus de 400 images et imaginée comme une anthologie subjective de la photographie vernaculaire, Sébastien Lifshitz raconte une part intime de son éducation artistique.

Les Éditions Xavier Barral et les Éditions du Centre Pompidou publient le catalogue de l'exposition, avec des textes inédits de Sébastien Lifshitz et Isabelle Bonnet.

256 pages – format : 17 x 24 cm

Sébastien Lifshitz

Jusqu'au 11 novembre

Centre Pompidou

Place Georges Pompidou

75004 Paris

<https://www.centrepompidou.fr/>

FOCUS

Festival d'Automne

L'INVENTAIRE INFINI

CONCEPTION SÉBASTIEN LIFSHITZ / CENTRE POMPIDOU JUSQU'AU 11/11

« À travers cette proposition inédite, rassemblant plus de 400 pièces et imaginée comme une anthologie subjective de la photographie vernaculaire, Sébastien Lifshitz raconte une part intime de son éducation artistique. »

SA VIE AVEC LES FANTÔMES

— par Benoît Rossel —

C'est à double titre que Sébastien Lifshitz est présent cet automne au Centre Georges-Pompidou de Paris. D'abord en tant que cinéaste à l'occasion de la rétrospective complète de ses films réalisés depuis une vingtaine d'années. Mais aussi pour une exposition, « L'Inventaire infini », montrant une partie de sa collection de photographies.

On sépare souvent, pour classer et éviter de se voir débordé, le cinéma documentaire et la fiction. L'occasion qui nous est donnée ici pourrait être d'essayer de tisser des liens entre ce que racontent les films de Sébastien Lifshitz, indépendamment de cette classification, mais aussi d'essayer de les relier avec cette activité annexe de collectionneur. Il y a quelques années, en 2016, les Rencontres photographiques d'Arles avaient donné un premier aperçu de cette collection extraordinaire dans l'exposition « Mauvais genre ». Les photographies disparates montraient des hommes et des femmes, se travestissant avec les habits d'un sexe qui n'était pas le leur. Ces photos, Sébastien Lifshitz les avait trouvées

patiemment dans les brocantes, les salles des ventes et partout ailleurs dans le monde où il avait eu la possibilité d'aller les ramasser. Les auteurs des clichés et leurs sujets étaient pour la plupart anonymes. Tous avaient certainement disparu et personne n'aurait pu mettre une identité sur ces corps et ces visages. Pourtant la photographie nous disait avec certitude que quelque part, dans un autre espace et dans un autre temps, ils avaient bien existé et qu'ils avaient eu une histoire.



Âmes errantes

En recueillant ces images de fantômes, Sébastien Lifshitz ressuscitait ces âmes errantes en les sauvant de l'oubli. Sur chacune des photographies, le spectateur pouvait imaginer un bout d'histoire. Le moment de la prise de vue n'avait été que de quelques centièmes de seconde dans la vie de ces femmes et de ces hommes, mais cela suffisait pour imaginer l'immensité de tout ce que la photo avait laissé hors champ,

pour toujours et à jamais. Si nous sommes touchés par ces images, c'est aussi parce qu'elles ont une qualité formelle indéniable. Elles ont une forme, ou ce quelque chose de singulier qui a attiré l'œil du cinéaste. En les choisissant et en décidant de les exposer, Sébastien Lifshitz les a ressuscitées pour qu'elles ne disparaissent pas à jamais. Cette nouvelle exposition fabriquée avec d'autres images de sa collection et présentée sous le titre « L'Inventaire infini » montre des anonymes sans que ceux-ci soient marqués par le rapport hors norme qu'ils entretiennent avec le genre. La sélection nous aiguille aussi sur ce qui fait la curiosité du cinéaste pour les histoires des autres, qui constituent la matière première de ses films. Des histoires singulières qu'il expose dans ses documentaires et ses fictions pour donner à voir une substance où tout un chacun est à même de se reconnaître en miroir. Mais c'est avec une intervention minimale de sa part qu'il est le plus juste, quand il propose simplement le réel et permet au spectateur de se retrouver dans une œuvre qui lui est ouverte, où, comme dans le théâtre originel, les acteurs fantômes sont morts et vivants.

L'inventaire infini

GRATUIT

— SÉBASTIEN LIFSHITZ —



Sébastien Lifshitz, *Bambi* (détail), 2013

On connaît Sébastien Lifshitz en cinéaste de génie, à l'œuvre aussi délicate que politique, auteur mondialement récompensé pour ses films *Bambi* et *Les Invisibles*. Mais qui connaît ses sources d'inspirations artistiques ? La réponse se trouve dans cette superbe anthologie photographique créée par le réalisateur lui-même, nous révélant pour la première fois une collection intime et personnelle, de plus de 400 photographies vernaculaires, dont il est un fervent collectionneur. Tour à tour drôles, saisissantes ou nostalgiques, ces mosaïques d'images glanées sur les marchés, dans les greniers de famille ou sur internet jalonnent merveilleusement l'univers artistique qu'il a créé au fil de ses 30 ans de carrière. Un sourire, des mains, un regard, la palette d'émotions physiques si caractéristique de l'iconographie de son œuvre filmée se retrouve

de manière troublante dans ces clichés oubliés. A travers cette très belle exposition, l'artiste nous confie en quelque sorte les secrets de son éducation artistique, ses sensibilités, ses modèles, ses choix. Il nous parle librement des questions de l'identité – double ou trouble –, de la disparition, du désir, de la sensualité et des zones d'ombres qui font la lumière sur nos vies.

Sébastien Lifshitz's passionate interest in amateur photography began as a child during his regular visits to flea-markets, which invariably resulted in compulsive purchases of bundles of photographs.



CENTRE POMPIDOU

Jusqu'au 11 novembre 2019

Place Georges Pompidou, 75004

M° Rambuteau (11) - Du mer. au lun.

11h-21h, jeu. jsq 23h - Fermé le mar.

Entrée libre



Bambi à 37 ans, dans le documentaire « Bambi » de Sébastien Lifshitz (photographe John Fitzgerald)



1_ Jonny Briggs,
Prayer, 2019, tirage
chromogénique
et marteau
sculpté, 37 x 27 x
30 cm. © Jonny Briggs/
NcontemporaryGallery.

2_ Rachel De Jooe,
*Here I Am and Things
That Exist. Ow! IX*,
2015, impression
jet d'encre sur PVC
(avec socle) 142 x
102 x 28 cm. © Photo
Rebecca Fanuele/Galerie
Christophe Gaillard.

10 TENDANCES DE LA PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE

PAR CHRISTINE COSTE



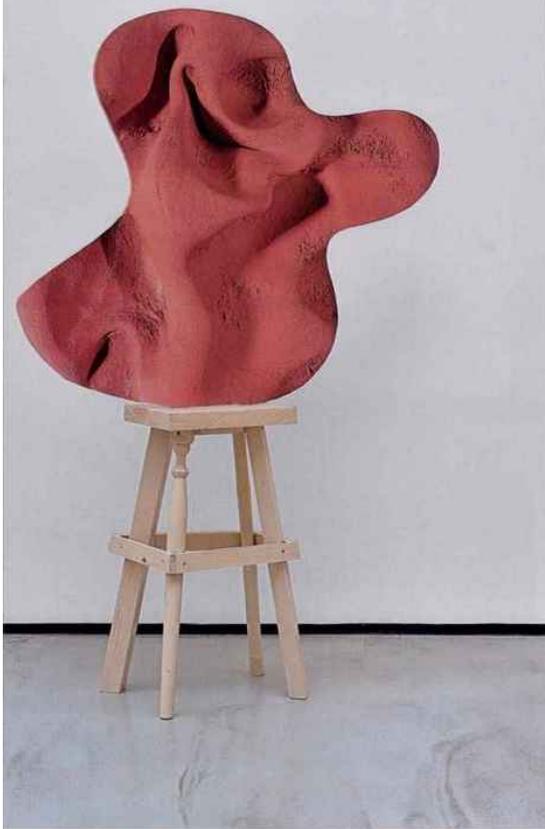
«**Paris photo**»,
du 7 au 10 novembre
2019. Grand Palais.
Tous les jours de 12 h à
20 h, jusqu'à 19 h
le dimanche. Tarifs
30 et 15 €. Directeurs :
Florence Bourgeois
et Christoph Wiesner.
www.parisphoto.com

«**Fotofever**»,
du 8 au 10 novembre
2019. Carrousel
du Louvre. Tous
les jours de 11 h à
20 h, jusqu'à 18 h
le dimanche. Tarifs
19 et 10 €. Directrice :
Cécile Schall.
www.fotofever.com

«**approche**»,
du 8 au 10 novembre
2019. Le Molière,
40, rue de Richelieu,
Paris 1^{er}. De 13 h
à 19 h le vendredi,
jusqu'à 22 h
le samedi, jusqu'à 18 h
le dimanche. Gratuit,
sur réservation.
Directrices :
Emilia Genuardi
et Elsa Janssen.
www.approche.paris.fr

«**Salon de la photo**»,
du 7 au 11 novembre
2019. Parc des
expositions de la Porte
de Versailles. Tous
les jours de 10 h à 19 h,
jusqu'à 18 h le lundi.
Tarifs 12 et 6 €.
Directeur : Eric Lenoir.
www.lesalondelaphoto.com

2



E

n France, pays où le médium est sans doute le plus diffusé, l'engouement pour la photographie ne faiblit pas. Il est par conséquent parfois difficile, dans la masse de production, d'expositions et de livres de dégager les nouveautés. Pourtant, la question mérite d'être posée : quelles sont les tendances de la création actuelle ? Le choix de Paris Photo de prendre cette année les artistes émergents pour thème de sa section Curiosa apporte, à sa manière, une première réponse, comme le salon « a p p r o c h e », créé il y a trois ans et dédié à l'expérimentation du médium photographique. De son côté, *L'Œil* a identifié dix tendances qui, si elles ne sont pas toujours inédites dans l'histoire de la photographie, sont suffisamment importantes pour être remarquées aujourd'hui, voire pour faire école, telle la question de la matérialité de l'image ou l'engouement pour les techniques « primitives », autrement dit anciennes, de la photographie. |

1. L'ARCHIVE DANS TOUS SES ÉTATS

L'archive intègre autant les dispositifs de création que de présentation des documents dans les festivals et les musées. Si l'intérêt des artistes pour le document d'archive date de quelques années déjà, il n'en revêt pas moins des stratégies narratives de plus en plus variées. Les photographies récupérées dans la presse, celles issues de la police ou des albums de famille révèlent ainsi, dans les séries d'Agnès Geoffray, la violence ou la tension des situations, tout en redonnant vie à ses protagonistes. La constitution d'une archive du présent irrigue par ailleurs d'autres démarches, à l'instar du travail de Susan Meiselas pour l'Amérique centrale et de Mathieu Pernot pour les Roms. La photographie vernaculaire – ou photo amateur – forme de son côté un corpus d'explorations et d'expositions comme celles en cours au Centre Pompidou sur la collection du réalisateur Sébastien Lifshitz.

3



H. R. Lindgren 8946

DR

DATE

4

CINÉMA

Les 1 001 scènes de genre de Lifshitz

Réalisateur de fiction, documentariste ou collectionneur de photos amateur, Sébastien Lifshitz fait l'objet d'une première rétrospective au Centre Pompidou.



La rétrospective est l'occasion de redécouvrir *les Corps ouverts*, prix Jean Vigo 1998 du court métrage.

Même au temps de ses fictions écorchées (*les Corps ouverts*, *Presque rien*), il y avait déjà une forme d'attachement au document, à tout ce qui relève de la trace laissée, de la réminiscence, des échos de notre vie furtive. Voilà maintenant plus de vingt ans que Sébastien Lifshitz vagabonde en quête de signes, de visages et de voix peu montrés, négligés ou oubliés. On se souvient du succès des *Invisibles*, son documentaire revigorant sur des hommes et des femmes, anciens combattants anonymes ayant bravé l'ordre moral en revendiquant pleinement leur homosexualité. Exposer en pleine lumière, telle une star hollywoodienne, la formidable transsexuelle Bambi (dans le film qui porte son nom) relevait du même geste : faire voir dignité, grandeur et mythe chez Marie-Pierre Pruvot, née Jean-Pierre, meneuse légendaire de revue de travestis chez Madame Arthur et au Carrousel de Paris.

Dépositaire de la mémoire d'inconnus

Les travestis, Lifshitz en avait fait le thème central de l'exposition «Mauvais genre», qu'il avait présentée en tant que commissaire aux Rencontres d'Arles en 2016. Y étaient rassemblées d'étonnantes photos d'amateurs des XIX^e et XX^e siècles, où des femmes et des hommes jouaient avec le genre de manière audacieuse. Lifshitz, dépositaire de la mémoire d'inconnus, chine depuis longtemps aux Puces et un peu partout. Nouvelle collection qu'il définit comme «une petite anthologie personnelle de l'image vernaculaire», «L'inventaire infini» est découpé en thèmes variés (Identité, Amours et désirs, Les dormeurs, etc.). À travers chacune de ces photographies, familiales, médicales ou publicitaires, érotiques, ratées, recherchées ou banales, affleure un mystère commun. Celui de susciter un imaginaire captivant tout en offrant le miroir de nos obsessions familiales.

Sébastien Lifshitz – Rétrospective de ses films et exposition «L'inventaire infini»
jusqu'au 11 novembre • Centre Pompidou • www.centrepompidou.fr

Paris Photo

PENDANT PARIS PHOTO

Sélection des expositions photo à découvrir à Paris en dehors de la programmation officielle.

La Chine de Mao vue par Cartier-Bresson

En 1948, Henri Cartier-Bresson est envoyé en Chine, en pleine guerre civile, afin de faire un reportage sur « les derniers jours de Pékin ». Il en reviendra dix mois plus tard avec le témoignage du basculement vers le maoïsme et une vision nouvelle du photojournalisme. La Fondation Henri Cartier-Bresson expose plus de 100 tirages originaux de cette période, qui dialoguent avec 40 clichés réalisés lors du second voyage du photographe en Chine, lors du « Grand Bond en avant » de 1958. ANNE-LYS THOMAS

« Henri Cartier-Bresson. Chine 1948-1949/1958 », 15 octobre 2019-2 février 2020, Fondation Henri Cartier-Bresson, 79, rue des Archives, 75003 Paris, henricartierbresson.org

Sigmar Polke, photographe au BAL

Exhumés d'une valise longtemps oubliée, des centaines de clichés inédits réalisés par Sigmar Polke dans les années 1970 et 1980 sont à découvrir au BAL. Alchimiques et expérimentales, créées hors de toute classification, règle ou contrainte technique, ces « *Infamies photographiques* » font du photographe allemand un artiste plus que jamais inclassable et dénotant. A-L.T.

« Les Infamies photographiques de Sigmar Polke », 13 septembre-22 décembre 2019, Le BAL, 6, impasse de la Défense, 75018 Paris, le-bal.fr

L'armée française dans l'œil de Depardon

Pendant son service militaire, entre juillet 1962 et août 1963, Raymond Depardon effectua à travers toute la France plus de 2 000 photographies pour le magazine des armées *TAM (Terre-Air-Mer)*. Le musée du Service de santé des armées, au Val-de-Grâce, expose une centaine de ces clichés de jeunesse qui restent peu connus, et qui n'ont surtout jamais été exposés depuis leur parution dans le magazine. Déjà pleines de maîtrise, ces images font l'inventaire de la France des années 1960. A-L.T.

« Raymond Depardon : 1962-1963, photographe militaire », 1^{er} octobre 2019-30 janvier 2020, musée du Service de santé des armées (École du Val-de-Grâce), 1, place Alphonse-Laveran, 75005 Paris, depardon1962.com

Ernst Haas redécouvert

À un moment où le noir et blanc faisait loi, le photographe autrichien Ernst Haas s'est distingué dans les années 1950 par une maîtrise originale de la couleur, à travers des photographies de la vie urbaine aux États-Unis. À Les Douches la Galerie, un ensemble de tirages posthumes de cet artiste précurseur témoigne d'une audace folle dans l'expérimentation des couleurs, mais aussi des cadrages et de la composition. A-L.T.

« Ernst Haas. La couleur visionnaire », 6 septembre-9 novembre 2019, Les Douches la Galerie, 5, rue Legouvé, 75010 Paris, lesdoucheslagalerie.com

Hujar, Sedira et Kosugi au Jeu de Paume

Trois artistes de culture et de génération différentes sont à l'honneur au Jeu de Paume cet automne. Si les clichés de Peter Hujar racontent le New York bouillonnant des années 1950 à 1980, le travail de Zineb Sedira revient sur la mémoire algérienne, parfois douloureuse. La plasticienne présente dans une exposition personnelle une sélection de vidéos, de films, d'installations et de photographies de 1998 à aujourd'hui. Au programme de Satellite 12, Daisuke Kosugi dévoile son film *Une fausse pesanteur*, qui pense le rapport entre le corps et l'architecture. A-L.T.

« Peter Hujar. Speed of Life », « Zineb Sedira. L'espace d'un instant », « Daisuke Kosugi. Une fausse pesanteur », 15 octobre 2019-19 janvier 2020, Jeu de Paume, 1, place de la Concorde, 75008 Paris, jeudepaume.org

La « jungle de Calais » sous les objectifs

Huit photographes proposent au Centre photographique d'Ile-de-France, à Pontault-Combault, un nouveau regard sur la « jungle de Calais ». Les images de Lotfi Benyelles, Claire Chevrier, Jean Larive, Élixa Larvego, Laurent Malone, André Mérian, Gilles Raynaldy et Aimée Thirion captent les conditions de vie des habitants de la « jungle » et les paysages qui se sont développés sur ce site devenu symbole de la crise migratoire. Le Centre Pompidou présente en parallèle « Calais, témoigner de la jungle », qui croise les visions du photographe Bruno Serralongue, de l'AFP et des habitants du camp. A-L.T.

« Réinventer Calais », 5 octobre-22 décembre 2019, Centre photographique d'Ile-de-France, 107, avenue de la République, 77340 Pontault-Combault, cpif.net

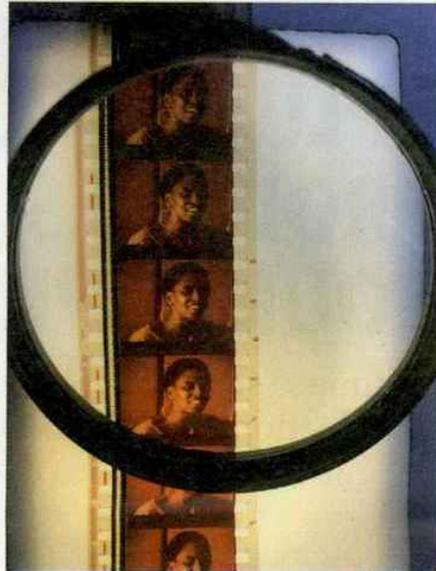
« Calais. Témoigner de la jungle », 16 octobre 2019-24 février 2020, Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 75004 Paris, centrepompidou.fr



Henri Cartier-Bresson, *Un visiteur de la Cité interdite, Pékin, décembre 1948.*
© Fondation Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos



Ernst Haas, *New York, 1978,*
tirage chromogène posthume.
© Ernst Haas Estate, courtesy Les Douches la Galerie, Paris



Zineb Sedira, *Standing Here Wondering Which Way to Go, 2019,* installation en 4 scènes, archives Cinémathèque d'Alger. © Zineb Sedira, courtesy galeries kamel mennour, Paris/Londres et The Third Line, Dubaï

Sigmar Polke, *Sans titre, 1970-1980,* collection de Georg Polke. © Sigmar Polke, Cologne

Elisa Larvego,
Zara devant la porte
de la Belgium Kitchen,
zone nord de la jungle
de Calais, 2016.

© Elisa Larvego/Cnap



Raymond Depardon,
Entraînement
du 1^{er} CHOC à Calvi,
1962-1963.

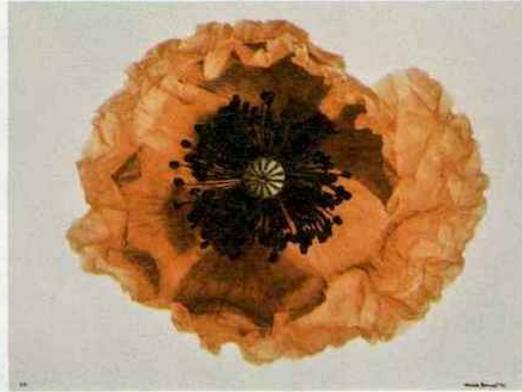
© Raymond Depardon



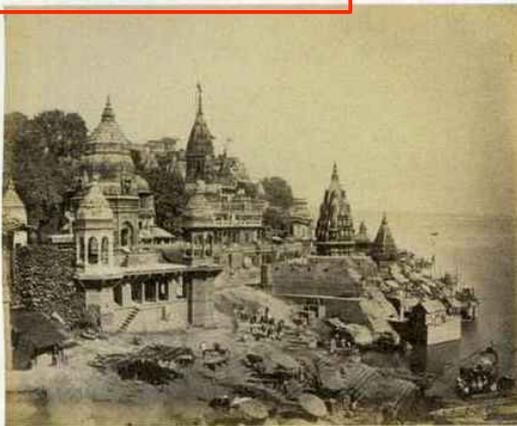


Photographie de la collection
de Sébastien Lifshitz.

© Collection Sébastien Lifshitz

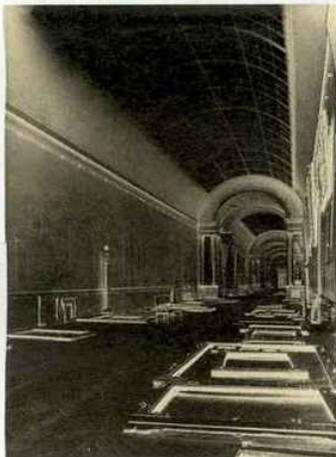


Denis Brihat, *Coquelicot fripé*, 1994, tirage argentique,
virage à l'or, BnF, département des estampes
et de la photographie. © Denis Brihat



Samuel Bourne, *Sans titre*,
Bénarès, Manikarnika Ghat, 1865,
épreuve sur papier albuminé.

© MNAAG, Paris, dist. RMN-Grand Palais/
image musée Guimet



Dominique Blain, *La Grande Galerie
du Louvre*, 1939. © Bibliothèque Kandinsky,
MNAM/CCI, Centre Pompidou-RMN-
Grand Palais, Fonds Marc Vaux



Jane Evelyn Atwood, *pigalle people*,
1978, tirage argentique.

© in camera galerie



Vue de l'exposition «Swiss Photo Books», Centre culturel suisse, Paris.

© Swiss Photo Books



Pour PhotoSaintGermain, Marvin Leuvrey utilise Saint-Germain-des-Prés comme terrain d'expérimentation. © galerie l'inlassable

L'œil curieux de Sébastien Lifshitz au Centre Pompidou

À l'occasion de la sortie prochaine d'*Adolescentes*, le dernier long métrage de Sébastien Lifshitz, le Centre Pompidou consacre une rétrospective et une exposition au réalisateur des *Invisibles*. 400 photographies issues de la collection personnelle du cinéaste, chinées dans des brocantes et des marchés aux Puces depuis qu'il est jeune, mettent en perspective une œuvre sensuelle, qui a contribué à donner plus de visibilité à l'homosexualité dans le cinéma français. **A.-L.T.**

« Sébastien Lifshitz. L'inventaire infini », 4 octobre-11 novembre 2019, Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 75004 Paris, centrepompidou.fr

Découvrir l'Inde par ses premiers photographes

Le musée Guimet présente à partir du 6 novembre 90 tirages originaux des premières images jamais faites sur l'Inde. En effet, peu après la constitution du Raj britannique de l'Inde, les studios de photographie sont apparus dans les grandes villes du subcontinent, avec l'intention de capter cet univers inconnu des Européens. « L'Inde, au miroir des photographes » est une exposition singulière sur une civilisation qui, aujourd'hui encore, suscite fascination et mystère. Ses premiers photographes, Samuel Bourne, William Baker et John Burke, ont témoigné de la splendeur d'une culture millénaire. Leur regard encyclopédique a contribué à la formation de l'image actuelle de l'Inde. **JORGE SANCHEZ**

« L'Inde, au miroir des photographes », 6 novembre 2019-17 février 2020, musée

national des arts asiatiques – Guimet, 6, place d'Iéna, 75116 Paris, guimet.fr

Les « Déplacements » selon Dominique Blain

L'artiste canadienne Dominique Blain explore le concept du déplacement et les risques qui l'accompagnent à travers trois séries. Chacune traite d'un axe thématique particulier : l'installation de grandes dimensions *Monuments II* illustre le travail quotidien des restaurateurs pour prévenir la destruction des œuvres d'art ; *Mirabilia II*, ensemble de sculptures en verre, retrace notre relation aux œuvres perdues lors des guerres et des catastrophes ; *Dérive*, une pièce inédite, décrit la traversée des migrants à l'aide d'images choisies sur Internet. Le commissariat de l'exposition est assuré par Ami Barak et Catherine Bédard. **J.S.**

« Déplacements », Dominique Blain, 27 septembre 2019-14 janvier 2020, Centre culturel canadien, 130, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris, canada-culture.org

Présentation du « Swiss Photo Books »

Le Centre culturel suisse de Paris expose une vingtaine d'ouvrages consacrés à la photographie artistique, publiés par des maisons d'édition internationales. L'objectif est de mettre en avant la richesse de la photographie artistique contemporaine. Point de rencontre singulier, l'exposition montre les liens entre les travaux d'artistes du monde entier et leurs éditeurs. Préparé par Pro Helvetia depuis 2013, ce projet offre une rare richesse de perspectives à un public connaisseur, avide de nouveautés. **J.S.**

« Swiss Photo Books », 8-24 novembre 2019, Centre culturel suisse de Paris, 38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, ccsparis.com

A la BnF, un don de 100 photographies par Denis Brihat

Connu comme l'un des photographes français majeurs, cofondateur des Rencontres d'Arles, Denis Brihat vient d'offrir une centaine de photos à la prestigieuse institution, qui les présente cet automne. Essentiellement composé de natures mortes de motifs floraux et végétaux, l'ensemble témoigne de la relation intime de l'artiste à la nature. Ces images au traitement raffiné révèlent une technique argentique que Denis Brihat n'a eu de cesse de perfectionner en soixante-dix ans de carrière. Une invitation à méditer sur le passage du temps, à contre-courant de l'instantanéité de l'actualité. **J.S.**

« Denis Brihat, photographies – De la nature des choses », 8 octobre-8 décembre 2019,
Bibliothèque nationale de France, site
François-Mitterrand, galerie des Donateurs,
quai François-Mauriac, 75013 Paris, bnf.fr

Voyage dans l'univers « trans » des années 1970-1980

Jane Evelyn Atwood présente à la galerie in camera une vingtaine de photographies sur les prostitués transsexuels de Pigalle. Mélange de folklore citadin et de glamour nocturne, ces images offrent un regard unique sur l'un des quartiers les plus hauts en couleur de Paris, que l'artiste franco-américaine a capté durant sa jeunesse. À mi-chemin entre le photojournalisme et la photographie artistique, cette exposition questionne nos *a priori*, notre perception normée des corps, entre intégration sociale et tabou. **J.S.**

« Jane Evelyn Atwood, Pigalle people
- 1978-1979 », 10 octobre-30 novembre 2019,
in camera galerie, 21, rue Las Cases,
75007 Paris, incamera.fr

PhotoSaintGermain 2019

Comme à son habitude, le festival PhotoSaintGermain propose du 6 au 23 novembre des itinéraires entre les musées, galeries, centres culturels et librairies de la rive gauche. Une occasion de (re)découvrir la photographie contemporaine, ses enjeux et ses acteurs. Aux expositions s'ajoutent des rencontres, des projections, des signatures et des visites d'ateliers. Pas moins de 33 expositions, 4 institutions, 5 centres culturels, 17 galeries, 2 librairies et un hôtel ouvrent leurs portes. Parmi les 60 photographes participants, mentionnons Thomas Mailaender et Nelson Wilmotte, Nicolas Silberfaden, Pierrot Men, Pit Kroke, Patrick Tournebœuf, Lucien Hervé, Johanna Reich, Mario Giacomelli ou encore Marvin Leuvrey. **J.S.**

PhotoSaintGermain, 6-23 novembre 2019,
75005/75006/75007 Paris,
photosaintgermain.com

Fisheymagazine.fr – 2 novembre 2019



S'il y a bien une période où beaucoup ont envie d'être au chaud, c'est bien la saison automne/hiver. Alors si vous en avez marre de la grisaille, du vent et de la pluie, *Fisheye* vous propose un tour d'horizon des meilleures expositions prêtes à vous accueillir.

La couleur visionnaire

Jusqu'au 9 novembre, Les Douches la Galerie présente *La couleur visionnaire*, une exposition consacrée au travail d'Ernst Haas. Un voyage dans l'œuvre abstraite et intemporelle du photographe viennois. Ernst Haas est reconnu comme l'un des pionniers de la photographie couleur. L'exposition présente 40 clichés du photographe, pris entre 1952 et 1981, inédits pour la plupart.



L'Inventaire infini

Jusqu'au 11 novembre, dans le cadre de sa rétrospective, accueillie par le Centre Pompidou, le réalisateur Sébastien Lifshitz dévoile sa collection photographique : *L'Inventaire infini*. Une exposition faisant l'éloge de l'image vernaculaire.



© Collection Sébastien Lifshitz

04
NOVEMBRE

Sébastien Lifshitz, l'homme qui filme les papis gays

CINÉMA

Cinéaste, documentariste, photographe, collectionneur... Sébastien Lifshitz a été l'un des premiers réalisateurs à faire tourner Léa Seydoux. Césarisé en 2012 grâce à son documentaire "Les Invisibles", il filme le dernier souffle d'une figure historique de la lutte pour les droits des femmes en 2016... Le festival d'Automne lui offre sa première rétrospective.

Par [Chloé Sarraméa](#)

Partager cet article [f](#) [t](#) [✉](#)



"Bambi" (2013) de Sébastien Lifshitz © Epicentre Films

Un pénis en érection, un bout de culotte dévoilé par un coup de vent, une scène d'amour homosexuelle des années 20, une embrassade les fesses à l'air... Sébastien Lifshitz, réalisateur de 51 ans, admire avec des yeux rieurs les scènes des clichés érotiques qu'il déniché dans les brocantes ou aux puces. Fin octobre, ce passionné de photographie vernaculaire rentre de Bordeaux où il a présenté au festival international du film indépendant (FIFIB) son dernier film : *Adolescentes* (2019). Dans son sac de voyage, il a rangé des photographies en noir et blanc, la plupart jaunies par le temps, délicatement emballées dans un papier rouge. Le cinéaste les a trouvées *"par hasard en se baladant dans la rue Saint Catherine, l'artère commerçante de la capitale du vin"*. Celui qui *"se destinait à être photographe mais s'est laissé embarquer dans le cinéma"* n'a pourtant jamais montré ses clichés... Il se contente de les garder précieusement et d'exposer parfois ceux qu'il déniché, comme lors de son exposition *L'inventaire infini*, présentée jusqu'au 11 novembre au Centre Pompidou. Déjà en 2016, il présentait aux Rencontres d'Arles une sélection d'images amateur dans son installation *Mauvais Genre*, alors que sortait en salle son dernier film documentaire *Les vies de Thérèse*, également présenté à Cannes à La Quinzaine des réalisateurs.



"Les Invisibles" (2012) de Sébastien Lifshitz © Ad Vitam

***Les Invisibles*, la consécration**

Celui qui pense chaque film comme si c'était le dernier remporte un César après 10 films et 20 ans de cinéma. Réalisé en 2012, *Les Invisibles* est le documentaire qui a donné à Sébastien Lifshitz la *"reconnaissance populaire"* qu'il mérite. Après deux ans de recherche, le cinéaste se lance dans un projet un peu fou : filmer des grands-pères et des grands-mères chez eux, à la campagne, et les écouter parler de leur homosexualité, vécue au grand jour dans une époque où *"la parole intime n'existe pas"*. Christian, Pierrot ou Thérèse se succèdent face caméra et entrent en dialogue avec Sébastien Lifshitz, leur fils hypothétique, leur reporter et confident. Il leur permet de parler et de se dévoiler alors que leurs vies touchent à leur fin. *"On peut avoir 90 ans et parler de sexualité"*, estime le réalisateur qui est le premier à donner une voix aux minorités sexuelles dans le paysage cinématographique français.



"Il faut que je l'aime" (1994) de Sébastien Lifshitz

Le cinéma, pourquoi pas ?

"Je ne m'impose pas de rythme. J'ai parfois envie de faire des documentaires, parfois envie de travailler sur des fictions" : cinéaste, documentariste, photographe, commissaire d'exposition... Sébastien Lifshitz ne se refuse rien. Ou plutôt, il s'autorise à tout aimer. Jeune diplômé de l'Ecole du Louvre, "*spécialité art contemporain et photographie*", il débute le cinéma un peu par hasard, en répondant à un appel à projets de la Fémis, à l'époque dirigée par Jack Gajos, "*un baroudeur anticonventionnel*" qui voulait ouvrir la célèbre école de cinéma à tous les passionnés. Malgré un "*sentiment d'illégitimité*", Sébastien Lifshitz tente tout de même sa chance et envoie un scénario (co-écrit avec un ami). Banco. L'idée plaît et, en 1994, le jeune cinéaste réalise son premier court métrage : *Il faut que je l'aime*, "*un ovni entre photographie et film*" dont l'héroïne n'est autre que Valérie Mréjen, vidéaste, romancière, plasticienne et meilleure amie de Sébastien Lifshitz.



"Claire Denis, la vagabonde" (1996) de Sébastien Lifshitz

L'amour selon Lifshitz

Après avoir réalisé *Claire Denis, la vagabonde* (1996), un documentaire sur cette cinéaste qu'il admire, Sébastien Lifshitz dévoile son premier long-métrage de fiction, *Presque rien* en 2000. Celui qui aime "tourner en improvisant", révèle au public les fesses musclées et le jeu impeccable du jeune Jérémie Elkaïm ; il en profite pour filmer la naissance de l'amour, les premiers émois homosexuels (et surtout maladroits) de Mathieu et Cédric au bord de l'océan. À l'époque, nous sommes au début du troisième millénaire, et le film fait scandale. "Les élus de droite s'insurgent" et la subvention accordée au film par la région des Pays de la Loire est retirée. Trop en avance sur son temps, Sébastien Lifshitz ? Accusé de "pornographie et de débauche", le cinéaste tourne finalement *Presque rien* avec peu de moyens et quasiment aucune autorisation de plans en extérieur. En résulte un film d'amour magnifique, qui fait penser mais dépasse en tout point le *Call me by Your Name* de Luca Guadagnino et qui prouve qu'en 2000, être homosexuel, c'est déjà "presque rien". Le montrer au cinéma encore moins.



"Presque rien" (2000) de Sébastien Lifshitz

Le militantisme selon Lifshitz

Militant pour "une société diverse", rejetant un "monde uniforme" régi par les réactionnaires, Christine Boutin et la Manif pour tous, Sébastien Lifshitz est l'auteur d'un cinéma précurseur, poétique et engagé. Instigateur d'un "cinéma queer", le réalisateur parisien qui fréquentait les folles nuits d'un Palace à son apogée, parle très tôt des questions de genre dans ses films. Comme Rainer Werner Fassbinder l'avait fait en 1978 dans *L'année des treize lunes*, Sébastien Lifshitz sublime la marginalité et la transsexualité dans l'intemporel *Wild Side*, un film sélectionné au festival de Berlin en 2004, mais qui, selon son auteur, est "sorti trop tôt".



"Wild Side" (2004) de Sébastien Lifshitz

La mort selon Lifshitz

C'est ainsi, le cinéma : "laisser une trace, donner un sens à sa vie et lutter contre l'effacement de celles des autres". En les mettant en scène ou bien en les filmant, brutes. Caressant la mort avec un gant de soie, Sébastien Lifshitz filme tout en douceur la fin de la vie de la militante féministe LGBT Thérèse Clerc, dans son documentaire *Les Vies de Thérèse* (2016). Celle qu'il avait déjà filmée dans *Les Invisibles* l'appelle pour qu'il capture ses derniers instants alors qu'elle se sait condamnée, souffrant d'un cancer. Thérèse Clerc souhaite montrer sa mort sans l'instrumentaliser, et avec Sébastien Lifshitz, pense son "*dernier geste politique*". Le cinéaste en ressort bouleversé : "*je l'ai fait une fois, pas deux.*"



"Les Vies de Thérèse" (2016) de Sébastien Lifshitz © Blue Bird Distribution

Profitant du succès de son documentaire Césarisé *Les Invisibles*, le réalisateur quinquagénaire se lance il y a sept ans dans la production de son dernier film, *Adolescentes*. Deux filles, une ville de province, un lycée, des questionnements existentiels et des premiers émois sexuels : le film s'annonce comme le témoignage essentiel des années qui transforment les enfants en jeunes adultes. Quant à Sébastien Lifshitz, du haut de son mètre soixante-quinze, a déjà le parcours d'un grand cinéaste. Sans doute un des plus grands de l'histoire du cinéma français. En naviguant entre le documentaire (*Les Invisibles*, *Bamb*), la fiction (*Presque rien*), le cinéma grand public (*Plein sud*) ou plus underground (*Wild Side*), il signe une œuvre tendrement violente, délicatement engagée et résolument essentielle.

Rétrospective Sébastien Lifshitz, jusqu'au 11 novembre au Centre Pompidou.

Partager cet article   

Arts-in-the-city.com – 7 novembre 2019



L'inventaire infini - Sébastien Lifshitz

457
PARTAGES



Centre Pompidou
Jusqu'au 11 novembre 2019

L'anthologie d'une carrière

On connaît Sébastien Lifshitz en cinéaste de génie, à l'œuvre aussi délicate que politique, auteur mondialement récompensé pour ses films *Bambi* et *Les Invisibles*. Mais qui connaît ses sources d'inspirations artistiques ? La réponse se trouve dans cette superbe anthologie photographique créée par le réalisateur lui-même, nous révélant pour la première fois une collection intime et personnelle, de plus de 400 photographies vernaculaires, dont il est un fervent collectionneur. Tour à tour drôles, saisissantes ou nostalgiques, ces mosaïques d'images glanées sur les marchés, dans les greniers de famille ou sur internet jalonnent merveilleusement l'univers artistique qu'il a créé au fil de ses 30 ans de carrière. Un sourire, des mains, un regard, la palette d'émotions physiques si caractéristique de l'iconographie de son œuvre filmée se retrouve de manière troublante dans ces clichés oubliés. A travers cette très belle exposition, l'artiste nous confie en quelque sorte les secrets de son éducation artistique, ses sensibilités, ses modèles, ses choix. Il nous parle librement des questions de l'identité – double ou trouble –, de la disparition, du désir, de la sensualité et des zones d'ombres qui font la lumière sur nos vies.

Sébastien Lifshitz's passionate interest in amateur photography began as a child during his regular visits to flea-markets, which invariably resulted in compulsive purchases of bundles of photographs. Serving as a subjective anthology of vernacular photography, this bringing together of 400 pieces will be the occasion for Sébastien Lifshitz to reveal an intimate part of his artistic education.

CENTRE POMPIDOU

Du 4 octobre au 11 novembre 2019
[Place Georges-Pompidou, 75004 Paris](#)



HORAIRES

Ouvert

Du mercredi au lundi de 11:00 à 21:00

Nocturne

Le jeudi de 11:00 à 23:00

Fermé

Le mardi de 9:00 à 18:00

TARIFS

Billets expositions temporaires

Entrée libre : **gratuit**

Billets combinés

Plein : **14 €**

Réduit : **11 €**

Gratuit :

- - de 18 ans
- Personnes en situation de handicap et leurs accompagnateurs
- Détenteurs du Paris Museum Pass

Gratuit :

- Le 1er dimanche du mois

ACCÈS

MÉTRO 

 Rambuteau, Hôtel de Ville

Photo : une collection comme un miroir de soi

Michèle Warnet / Journaliste | Le 07/11 à 13:00, mis à jour à 16:38



Photo : une collection comme un miroir de soi Lucie Birant pour les echos Week-End

Média du réel, la photographie dévoile aussi la psyché de ceux qui en font collection. Nous renvoyant à l'évidence que, plus encore que dans les autres arts, l'autre c'est nous. La preuve par cinq collectionneurs tandis que vient d'ouvrir Paris Photo au Grand Palais.

« *La photographie est inclassable* », écrit Roland Barthes dans *La Chambre claire*. Tour à tour art, média, preuve ou document, elle transporte et transmet des informations : des lieux, des visages, des époques. On peut y reconnaître les siens, y retrouver des maisons disparues, éclairer des sentiments enfouis. Elle fait corps avec le collectionneur dans ses visions du réel, ses images fantasmées ou ses délires cosmiques. Et dépasse alors l'esthétique pour devenir recherche intime ou élaboration d'une mythologie personnelle. « *Certains collectionneurs ont en commun de mêmes tirages, mais la fragilité et la mouvance de la photographie font qu'ils peuvent prendre un sens différent dans des ensembles différents. Ce qui n'est pas possible avec la peinture, on ne peut pas en reconstruire le sens* », souligne Christian Caujolle, auteur, commissaire, consultant et personnalité incontournable de la photographie.

À LIRE AUSSI

 PARIS PHOTO MONTE ENCORE EN GAMME

 PARIS PHOTO : LE MARCHÉ DE TOUTES LES IMAGES

MARIN KARMITZ UNE PHOTO, DES HISTOIRES

Pour le célèbre réalisateur, producteur et exploitant de salle, c'est par un visage que tout a (re)commencé. Celui, barbouillé de noir et tignasse claire en bataille, d'un petit mineur à la beauté insolente et au regard

franc, photographié par le Belge Gotthard Schuh, en 1937. Un visage parmi d'autres. Mais en l'achetant en 2001, Marin Karmitz renoue avec le médium : cela fait alors trente ans qu'il ne veut plus entendre parler de photographie. « *Dans une autre vie, j'ai été brièvement photographe pour Photolib, l'agence de presse de 'Libération'* », nous confie-t-il. Au début des années 1970, couvrant les mouvements sociaux, il constate que la présence de l'appareil photo a tendance à faire monter la violence. Jusqu'à la tragédie quand, en 1972, Pierre Overney, ouvrier chez Renault est abattu par un vigile devant l'objectif de celui qui le remplace au pied levé ce jour-là. « *La fonction de photographe était l'instrument de ce contre lequel je luttais, la violence dans son expression la plus barbare. De ce jour, je n'ai plus jamais fait de photos, raconte Marin Kamitz. Mais quand je suis tombé sur ce visage resplendissant et porteur d'avenir, la photo m'a projeté dans la vie alors que la précédente me tournait vers la mort.* »

Cette bouille de mineur est la première acquisition de ce qui va devenir une collection forte de 1 500 photos, majoritairement en noir et blanc, constituée de nombreux visages au fil de « rencontres ». *« J'ai fini par découvrir que ce qui me fascinait dans la photo, après des années dans le cinéma. C'est le seul moyen d'expression où une image peut raconter des dizaines d'histoires. Une photo, c'est l'équivalent de 5 pages de livre ou de dix minutes de film. »* Ce film statique, l'homme de cinéma l'a déroulé sur les murs de La Maison rouge en 2017, à Paris, dans une exposition mémorable. Son titre, « Etranger résident », hérité de l'Ancien Testament, était inspiré par un cliché d'André Kertész de 1938 montrant un homme à la longue barbe blanche et chapeau noir assis sur un quai, dos à la mer pour faire face à une terre connue, ou inconnue.

Une image énigme où la petite et la grande histoires se croisent. *« La photo est un monde silencieux dans lequel je peux mettre mes sons à moi »*, précise Marin Karmitz. Sa collection fait resurgir des mondes enfouis : communautés juives d'Europe de l'Est documentées clandestinement dans les années 1930 par Roman Vishniac ; Tziganes de Roumanie par Josef Koudelka ; enfants ouvriers de la Grande Dépression aux Etats-Unis de Lewis Hine... Un plaidoyer pour la vie et contre l'oubli où l'intime rejoint l'universel. *« Les photographies ne m'ont rien appris sur moi, mais elles me réconcilient avec la vie. Ce sont des inconnus, à des époques différentes mais ces photos, c'est ma famille, mes amis et je vis entouré d'elles »*, conclut Marin Karmitz.

LEE SHULMAN ET EMMANUELLE HALKIN DES PHOTOS, UNE FAMILLE

La famille est aussi au coeur de The Anonymous Project. Pour le mener, Lee Shulman et Emmanuelle Halkin ont commencé il y a presque trois ans à trier des milliers de diapositives d'anonymes des années 1950 à 1980, majoritairement originaires d'Angleterre et des Etats-Unis. Fondateur du projet, Lee Shulman a hérité de son père une manie de la collection compulsive. Sa passion pour la photo d'anonymes a débuté par une simple boîte de diapositives Kodachrome chinée sur Internet par jeu. Une véritable boîte de Pandore une fois ouverte. « *J'ai littéralement été subjugué et bouleversé par ce que je voyais : le rendu des couleurs fabuleux et surtout la vue de ces scènes banales de la vie intime* », se souvient-il. Il se lance alors dans leur collecte. « *J'étais obsédé, je me sentais comme un chercheur d'or* », se rappelle Lee dont les origines britannique et lituanienne se fondent dans l'histoire difficile et désunie des deux parents issus de familles juives au passé douloureux. L'une dissolue et taiseuse, l'autre où seule sa grand-mère a échappé à la barbarie nazie.

La famille idéale, Lee a l'impression de la faire vivre dans sa collection. « *Quand j'ouvre une boîte de diapositive et que je les regarde à la loupe sur la table lumineuse, j'entre littéralement dedans. J'assiste à toutes ces scènes de vies, avec des gens qui s'amuse et célèbrent des événements. C'est mon Prozac ! lance-t-il dans un rire. J'ai clairement fait cette collection pour reconstruire une famille autour de moi.* » Une famille peuplée de culottes courtes, de baisers ou de regards lourds, de fiertés automobiles, de gâteaux hérissés de bougies, et de grandes tablées dont Lee et Emmanuelle respectent scrupuleusement l'intégrité. Seules 12 000 des 700 000 diapos acquises, ont été sélectionnées et numérisées. Tout le reste est conservé, numéroté, classé. « *On a une responsabilité envers ces photos de personnes qu'on a fait revivre, on a une mission de gardiennage* », souligne Emmanuelle Halkin. « *Oui, on protège notre famille en quelque sorte* », renchérit Lee Shulman. Pour la dernière édition des Rencontres d'Arles, The Anonymous Project a déployé sa collection dans The House, une installation à l'échelle d'une maison abandonnée. De la cuisine au garage, des scènes familiales étaient tirées sur de grands caissons lumineux ou projetées. Le vertige de l'effet miroir a saisi beaucoup de visiteurs. « *Je collectionne des émotions et des souvenirs* », relève Lee Shulman.

FLORENCE ET DAMIEN BACHELOT UNE PHOTO, L'HUMANITÉ

Un même mouvement d'empathie guide le couple de collectionneurs Florence et Damien Bachelot. Les 800 photos réunies au fil de quinze années témoignent d'une approche humaniste et imprégnée des affres et du sacré de l'existence, depuis les maîtres français du genre en noir et blanc, comme Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau ou Brassai, aux signatures américaines comme Lewis Hine, Bruce Davidson ou Saul Leiter et jusqu'à des oeuvres documentaires contemporaines, à caractère social et environnemental signées Philippe Chancel ou Edward Burtynsky. En 2018, leur exposition «Des villes et des hommes» au Centre des Arts de Toulon donnait une émouvante lecture en 135 photos de la place de l'être dans la société et la ville.

Pour les Bachelot, collectionner est un engagement familial, un maillon important dans ce qui unit le couple et cimente les liens et les valeurs avec les enfants. « *La collection est un élément majeur de ce que l'on est et crée des points de passages entre nous tous. Il y a sans doute une dimension religieuse dans nos choix, on baigne dans une culture chrétienne* », reconnaît Damien Bachelot. Au fil des clichés, les Evangiles rôdent ou surgissent au détour des images, alors même qu'ils n'en sont pas le sujet. « *Mes enfants me disent que je choisis toujours des gens en souffrance, s'amuse Damien Bachelot. Ce n'est pas ce que je cherche mais j'ai sans doute tendance à être attiré par ce qui l'exprime.* » L'enfance, l'équité, le temps qui passe, la fragilité de la vie, la trace que nous laissons irriguent la collection à travers des écritures fortes qui évoquent sans jugement les tourments de la Terre et de l'être. Comme dans cette série complète de Pierre Molinier, aux montages photographiques aussi méticuleux que sulfureux, où un travesti se dénude au fil des clichés. Une quasi-exception de nudité mais qui n'en est pas moins une pièce importante « *parce que ce qui est mis à nu au fil de ce déshabillage, c'est la personne, c'est ça qui nous a touchés, cette dimension humaine* », défend Damien Bachelot.

SÉBASTIEN LIFSHITZ UNE PHOTO, UNE TRACE DE SOI

Collectionneur depuis l'adolescence, le réalisateur Sébastien Lifshitz a, dès 2001, cherché à interroger la question du genre et du travestissement en réunissant d'importantes archives, objet d'une exposition aux Rencontres d'Arles, en 2016, qui a marqué les esprits. « Mauvais genre » dressait le portrait tout au long d'un siècle d'un underground du banal et d'une homosexualité heureuse en des temps où elle était inavouable. « *Vous étiez en danger avec ce type d'images et pourtant j'en ai trouvé des centaines ! Et plus les photographies étaient anciennes, plus mon intérêt était fort* », déclare-t-il en préambule du catalogue de l'exposition. « *La question du queer et du genre ne date pas d'aujourd'hui. La photo vernaculaire nous en apprend parfois plus sur la nature humaine que les institutions. Elle porte un regard sur ceux que la grande histoire ne raconte pas. Dans la photographie primitive, on voit à travers les postures et les vêtements qu'on est encore dans le Moyen Âge. Mais dès 1870, le corps se libère, on passe dans une nouvelle ère* », ajoute-t-il.

Réalisateur du documentaire *Les Invisibles*, en 2012 - après avoir découvert aux puces deux albums déroulant la vie sur plusieurs décennies d'un couple de femmes vivant un amour interdit mais épanoui -, il a à coeur de ramener dans la lumière les images tapies au fond des tiroirs. Les exhumer, presque. « *J'ai 50 ans ça fait trente ans que je chine des photos aux puces en vrac, comme des petits trésors que je range dans des boîtes. Avec les années leur nombre a explosé. J'ai depuis compris le côté obsessionnel de mon geste.* » Sa mère lui avait conté enfant la brève histoire de son aîné, mort à 2 ans, à travers les clichés qui restaient de lui. Sébastien Lifshitz vit depuis les photographies anciennes comme la trace de soi. « *De façon dérisoire on a l'impression qu'avec elles on peut dire, 'Voilà il ne s'est pas rien passé, il reste une empreinte'.* » Cette trace que Roland Barthes définit comme « *cette chose un peu terrible qu'il y a dans toute photographie : le retour du mort* ».

Parmi sa phénoménale collection, que Sébastien Lifshitz évalue à des milliers de tirages « Mauvais genre » n'était qu'un fil tiré parmi d'autres. *« Je les classe constamment, tellement j'en ai, les associations que je fais et refais me racontent des choses nouvelles. Je me suis aperçu en recoupant des vues par thème, comme 'Appuyé contre un arbre' ou 'Tenant une fleur', qu'on a longtemps associé les femmes au végétal. »*

BRUNO DECHARME UNE PHOTO, UN MONDE

La photo n'a pas son pareil pour fixer ou exprimer les obsessions. Des tocs aux pathologies psychiatriques plus sévères, sont nées des oeuvres singulières. Sous forme de séries maniaques, d'images grattées ou lacérées, de collages fétichistes ou obscènes, de mises en scène ou de gribouillages de textes délirants d'auteurs qui ne le sont pas moins, l'art brut a sa branche photo. En trente ans, Bruno Decharme, l'un des plus importants collectionneurs d'art brut, a réuni près de 500 photographies d'une cinquantaine d'auteurs. Une partie a été présentée cet été aux Rencontres d'Arles dans une exposition fascinante, attachante et drôle, parfois dérangeante. L'installation explorait une somme de lubies à caractère plus ou moins naïf, souvent sexuel, voire morbide. *« L'art brut, c'est plus que de l'art, c'est produit par des marginaux aux constructions psychiques hors normes, aux structures mentales primitives. À la fois, on n'y comprend rien et ça nous parle incroyablement »*, pointe Bruno Decharme à juste titre.

Il y a de l'enfance dans ces démarches brutes qui visent à (re)donner un sens au monde, à en proposer une option, même si elle paraît avoir sérieusement dérapé. Les forces occultes ne laissent pas indifférent à qui se souvient de terreurs lointaines. *« Comme collectionneur, c'est un véritable accompagnement émotionnel et intellectuel. J'ai été élevé chez les jésuites et j'étais en révolte totale contre la pensée bourgeoise. J'ai découvert l'art brut lors d'une exposition de Jean Dubuffet à Lausanne, alors que j'étais en maîtrise de philosophie et je me suis senti en adéquation avec ce monde. L'art brut nous parle de tout ce qui nous échappe. Et on est pas loin d'être fous quand on est collectionneur. »*

Lui qui aspirait à d'autres modes de pensée, d'autres voyages, est servi. Son odyssée l'entraîne par le monde, dans des lieux de toutes natures : ruraux, médicaux, carcéraux... *« Dans l'art brut, il y a un côté archéologue. Il faut aller déterrer les oeuvres, creuser les mystères de l'humanité. Exposer sa collection c'est partager enfin et voir le spectateur valider votre démarche. Ensuite, la question est : que faire de tout ça ? Une collection c'est important de la céder seulement si elle garde son intégrité. On veut bien léguer un corps à l'art, mais pas qu'il soit mis en pièces »,* conclut-il. Commencée par hasard, sa collection occupe maintenant à plein temps cet homme qui dit chercher avec une frénésie de « junkie » la pièce clé de voûte qui soutiendrait tout l'édifice.

LEUR ACTUALITÉ

Sébastien Lifshitz. Jusqu'au 11 novembre, il fait l'objet d'une importante exposition d'images vernaculaires, issues de sa collection personnelle, ainsi que d'une rétrospective de ses films au Centre Pompidou. L'accrochage est inscrit dans le parcours de Paris Photo et le catalogue *L'inventaire infini* est édité chez Xavier Barral (256 pages, 39 euros).

Florence et Damien Bachelot. Une partie (120 photos) de leur collection est visible au Salon de la photo (porte de Versailles à Paris) jusqu'au 11 novembre dans le cadre de la Grande Expo qui s'intéresse à la partie contemporaine des œuvres en leur possession. Sélection de paysages et de portraits.

Bruno Decharme. L'exposition « Photo | Brut » issue de la collection Bruno Decharme & Compagnie présentée cet été aux Rencontres d'Arles voyagera à l'American Folk Art Museum de New York, qui l'a coproduite, en juin 2020. À voir dans le catalogue (Flammarion, 322 pages, 49 euros).

The Anonymous Project. Un beau livre *Midcentury Memories, The Anonymous Project*, édité par Taschen (280 pages, 40 euros). Deux livres chez Flammarion avec le concours de The Anonymous Project : *Andrew est plus beau que toi*, d'Arnaud Cathrine (180 pages, 21 euros), et *Histoire de familles*, de Justine Lévy (192 pages, 21 euros).

Marin Karmitz. Outre les nombreux prêts issus de sa collection, pas d'actualité immédiate pour le collectionneur. Reste *Etranger résident*. Le beau et dense catalogue de l'exposition de La Maison rouge devrait s'épuiser rapidement et devenir à son tour un objet de collection.

Les expositions photos 100% gratuit

313
PARTAGES



Qui dit novembre dit ... **mois de la photo** ! Comment s'en mettre plein la vue sans dépenser un centime ? La réponse par ici avec une sélection d'expos 100% gratuit !

1 Sébastien Lifshitz, les icônes



Jusqu'au 11 novembre 2019 au Centre Pompidou

On connaît Sébastien Lifshitz en cinéaste de génie, à l'œuvre aussi délicate que politique, auteur mondialement récompensé pour ses films *Bambi* et *Les Invisibles*. Mais qui connaît ses sources d'inspirations artistiques ? La réponse se trouve dans cette superbe anthologie photographique.

[Lire l'article](#)

